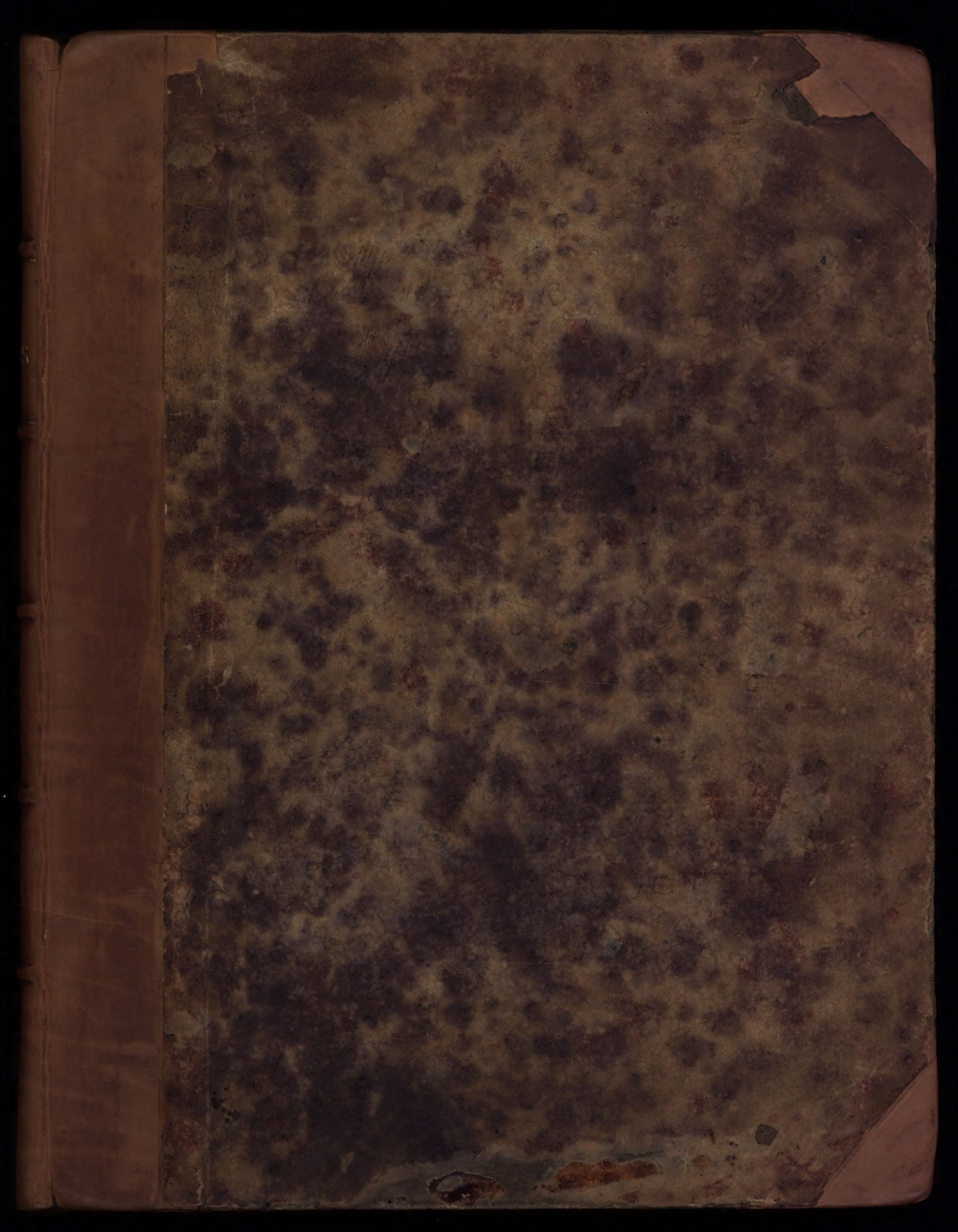
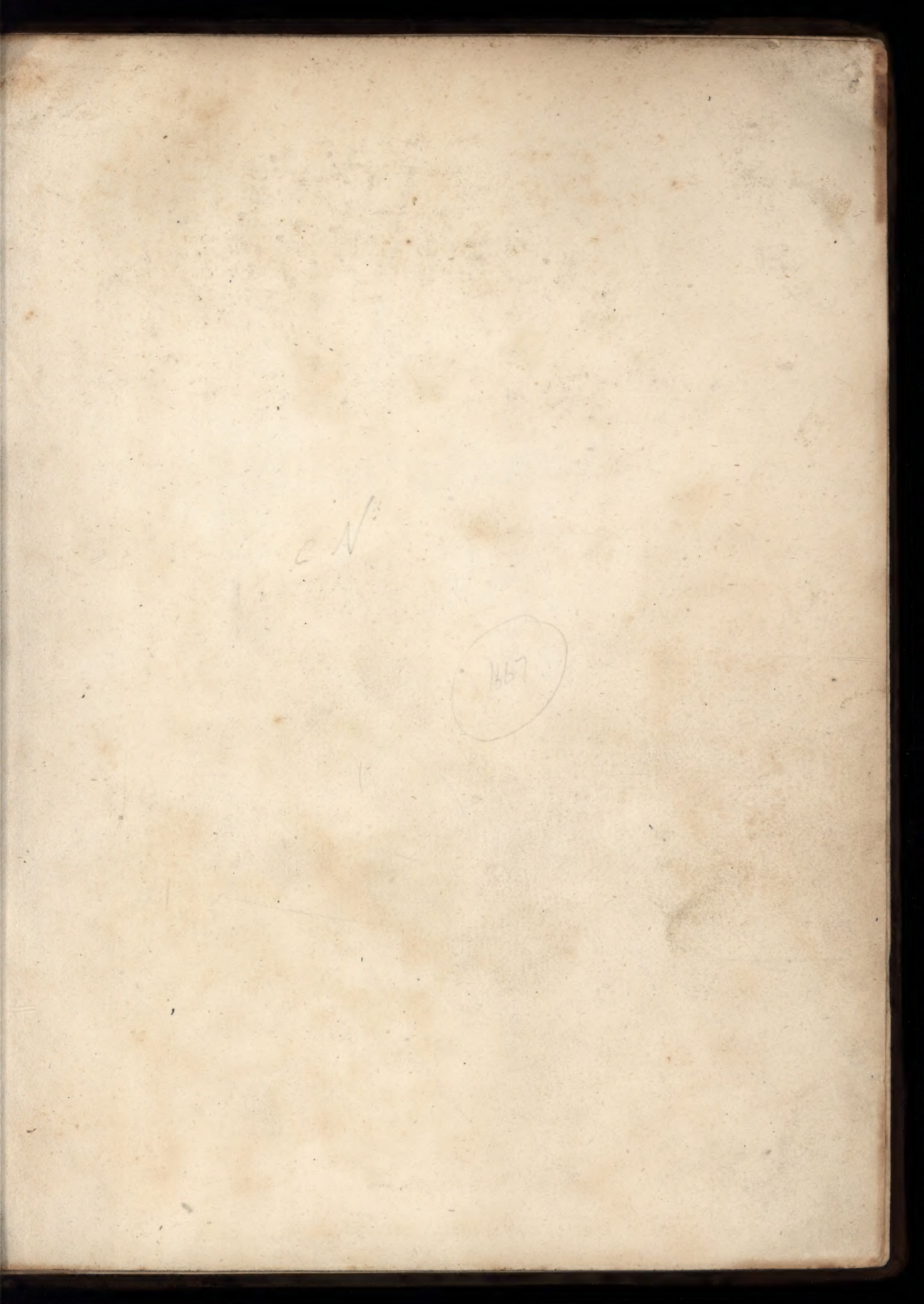


J. J. Conybeare 1815

La Motte





C. A. Coypel in. N. Tardieu Sculp.

La Fable exerce ici son humble autorité
Elle ose, même aux Rois, montrer la Vérité.

FABLES NOUVELLES,

DEDIÉES AU ROY.

Par M. DE LA MOTTE, de l'Académie Françoise.

AVEC UN DISCOURS SUR LA FABLE.



A PARIS,
Chez GREGOIRE DUPUIS, ruë saint Jacques, à la Fontaine d'or.

MDCCXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



La Belle & le Miroir.

AU ROY.

PRINCE, l'amour du Peuple & sa chere esperance,
Soleil, qui commence ton cours;
Dont l'aurore déja fait goûter à la France
Le présage des plus beaux jours.
Je te vouë (& mon zele en ta bonté se fie)
Ces recits ingenus qu'Apollon m'a dictez,
Fables en apparence, en effet veritez:

De ton âge innocent, c'eſt la Philoſophie.
La Morale au front ſérieux,
Au geſte grave, au ton ſevere,
T'ennuiroit; il eſt bon qu'elle rie à tes yeux,
Qu'elle badine pour te plaire.
Je l'eſgaye en mon Livre;un autre peut mieux faire,
Prince; mais en attendant mieux,
Reçoi de mes eſſais cette offrande ſincere;
S'ils ſont de quelque fruit,que j'en loüerai les Dieux!
Sous plus d'une riante image,
Les devoirs des Rois ſont tracez;
J'oſe en dire beaucoup; Si ce n'en eſt aſſez,
Quelque jour ton exemple en dira davantage.
D'ailleurs, ne vas pas négliger,
D'autres points que j'adreſſe à tous tant que nous ſommes;
Rien d'humain ne t'eſt étranger;
Les grands Rois ſe font des grands Hommes.
Travaille donc à l'homme; & quand il ſera fait,
Le Roi viendra bien aiſément s'y joindre:
Faire l'homme eſt le grand objet;
Et faire le Roi, c'eſt le moindre.

Quels hommes choiſis vont t'aider
A conſommer en toi cet important Ouvrage!
Le vrai va t'être offert; ſonge à le regarder,
Songe à l'aimer, & ſur ſon témoignage,
Fonde en ton cœur de ſolides vertus:
Car, lorſque des Leçons aura diſparu l'âge,
Peut-être que ce vrai ne ſe montrera plus.
Ce mot eſt effrayant. Qu'y faire! c'eſt l'uſage:
Tous les Rois ſont flattez. Prince, pour l'Avenir,
Contre les accidents ſonge à te bien munir.

ON dit qu'un jour certaine Belle,
Car je choiſis tout exprès la Beauté,
Qui va de pair avec la Royauté,
On dit qu'un jour la Demoiſelle
Etoit à ſa toilette, où ſon miroir fidelle
Lui diſoit en ami plus d'une vérité.
Vous êtes belle, il faut rendre juſtice,
Lui diſoit-il; à quelque choſe près,
Avec Venus vous entreriez en lice,
S'il falloit diſputer d'attraits.
A quelque choſe près, vous dis-je;
Il faut qu'un peu de ſoin corrige

Certains défauts que je vous voi :
Défauts legers, ce ſont des bagatelles,
D'accord ; mais tout importe aux Belles.
Que ſert ce vermillon ? demandez-moi pourquoi
Vous aſterez ainſi vos graces naturelles ?
Adouciſſez un peu ces yeux ;
Ce ſouris moins marqué ſeroit plus gracieux.
Tous avis que la Belle approuve & ſonge à ſuivre,
Quand un grand monde la vient voir :
Elle ſe leve, & quitte le miroir.
Le cercle ſeducteur de loüanges l'enivre.
On loüa le faux teint, le regard, le ſouris ;
Rien n'y manquoit, tout étoit grace ;
Tant fut dit, que la Belle oublia les avis
Qu'elle devoit à ſa fidelle glace.

PRince, vous voyez bien que la Belle, c'eſt vous ;
Que le Miroir, c'eſt plus d'un Sage
Qui par d'heureux conſeils veille à former pour nous
Un Roi parfait. Dieu beniſſe l'ouvrage.
Quand les Flateurs viendront, faites-vous un devoir
De rappeller toûjours les avis du Miroir.

DISCOURS



Pillot inv. & fecit.

DISCOURS

ſur la Fable.

IL me ſemble que pour les Ouvrages d'eſprit, le Public n'entend guères ſes intéreſts. Quand un Auteur réüſſit à certain point dans quelque genre, ce Public le comble d'éloges, & en cela il a raiſon; l'Auteur qui réüſſit n'eſt bien payé que par cet acueil : mais on ne s'en tient pas aux ſimples applaudiſſemens ; & ſur tout après la mort de l'Auteur (car les grandes réputations ſont preſque toûjours poſthumes) on ne ſe contente plus de l'élever au deſſus de ceux qui l'ont précédé ; on exclud d'avance des honneurs qu'on lui décerne les Ecrivains qui pourroient les mériter après lui. On déclare hautement que perſonne ne ſçauroit deſor-

ẽ

mais atteindre à sa perfection : ceux qui l'entreprendroient sont déja qualifiez de téméraires ; & on ne réserve que du mépris pour une émulation qui pourroit quelquefois être heureuse.

Cette disposition du Public n'est que trop propre à effrayer d'heureux génies appellez par la nature au même genre, mais qui, découragez par cette exclusion imprudente, se detournent d'une carriere où ils ne voyent plus de lauriers pour eux. Ils sont contraints de s'ouvrir de nouvelles routes, où ils ne marcheront pas si heureusement ; & c'est le Public qui en les intimidant, s'est privé lui-même de ce qu'ils auroient fait de meilleur.

Si cependant quelque Auteur ose céder à son gout, & qu'il ait le courage de se présenter dans un genre où quelqu'autre a déja enlevé l'approbation générale, le Public, qui ne devroit être que son Juge, devient en quelque façon sa partie : il se croit interressé à ne point démentir cet applaudissement exclusif qu'il a donné au premier Ecrivain; & en prononçant qu'il étoit inimitable, on a conclu d'avance que le dernier ne l'a pas atteint.

On compare avec rigueur le nouvel Ouvrage à celui qu'on a déclaré le modéle; & de deux choses l'une: où l'on n'y trouve que les mêmes graces; & en ce cas l'Ouvrage ne va paroître qu'une timide imitation : où l'on y trouve des beautez différentes ; mais en ce cas on ne conviendra pas qu'elles soient également propres au genre ; elles vont passer pour étrangeres, & dès-là pour des défauts. On ne songe

pas qu'il y a plusieurs graces, qui sans se ressembler, peuvent se remplacer les unes les autres, & faire un plaisir égal, quoiqu'il ne soit pas le même.

Qu'on n'aille pas croire que cette reflexion soit tout-à-fait dictée par la vanité : elle pourroit bien y avoir sa part sans mon aveu : je ne me vante pas d'être à couvert de ses surprises : mais je n'ai consideré la reflexion qu'en elle-même, & je ne m'en ferai l'aplication qu'en partie.

La Fontaine a recueilli les plus belles Fables de l'antiquité, & il les a écrites avec une naïveté si élégante, qu'il a d'abord emporté tous les suffrages, & qu'il aura toûjours autant de partisans zêlez que de lecteurs. Je me flatte d'en être aussi touché que personne; & son mérite au point que je le sens, a dû m'effrayer encore plus que sa réputation. Aussi ne me serois-je pas hazardé à écrire des Fables, si j'avois crû qu'il fallût être absolument aussi bon que lui, pour être souffert après lui : mais j'ai pensé qu'il y avoit des places honorables au dessous de la sienne : & je serois trop heureux d'obtenir cette approbation moderée, qui en me pardonnant de n'avoir pas les mêmes graces que La Fontaine, feroit honneur à ce que je puis avoir d'heureusement original.

N'y auroit-il pas même quelque justice à me compter en compensation des beautez qui me manquent, le mérite de l'invention que mon prédécesseur ne s'est pas proposé? Il a donné aux Fables

anciennes des agrèmens tout nouveaux, & si précieux, qu'on ne sçait le plus souvent auquel on doit le plus, de l'Inventeur ou de l'Imitateur. Les embellissemens l'emportent quelquefois de beaucoup sur le fonds, quelque ingénieux qu'il puisse être : mais enfin ce fonds n'est pas à lui : son esprit n'avoit, pour ainsi dire, qu'une affaire ; & débarassé du soin de l'invention principale, il s'épuisoit tout entier sur les ornemens qui ne sont que les inventions accessoires. Pour moi (ceci doit m'attirer quelque indulgence) je me suis proposé des véritez nouvelles. A huit ou dix idées près, qui ne m'appartiennent que par des additions, ou par l'usage morale que j'en fais, il a fallu inventer les fables pour exprimer mes véritez ; il a falu enfin être tout à la fois & l'Esope & le La Fontaine. C'en étoit sans doute trop pour moi ; il ne seroit pas juste d'exiger que j'égalasse ni l'un ni l'autre ; & le Public doit être assez content, ce me semble, s'il ne me trouve pas trop loin des deux.

Comme dans le cours de ce travail j'ai fait nécessairement plusieurs reflexions sur la Fable, & que les Auteurs qui ont le plus réüssi dans ce genre, ont cependant négligé d'en écrire, je crois qu'on me sçaura quelque gré de communiquer là-dessus mes idées, qui peuvent bien n'être ni assez exactes, ni assez approfondies ; mais qui seront du moins pour les Lecteurs une occasion d'y penser ; & il y a des gens pour qui l'attention seule est un assez bon Maître.

Je dirai donc quelque chose de la Fable, tant par rapport à l'invention des faits & des images, que par rapport à l'execution du dessein, & aux ornemens qui y peuvent entrer. J'ajouterai quelques jugemens sur les Auteurs les plus célébres dans ce genre : c'est une liberté qui m'a déja réüssi en parlant de l'Ode : le succès m'autorise à la même sincérité ; mérite dont on devroit se piquer un peu plus dans la Republique des Lettres, ou sur des choses même indifférentes, on a souvent la foiblesse de n'oser dire ce qu'on pense.

De la nature de la Fable.

La Fable est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action. C'est un petit Poëme Epique, qui ne le céde au Grand que par l'étenduë, & qui moins contraint dans le choix de ses personnages, peut choisir à son gré dans la nature ce qu'il lui plaît de faire agir & parler pour son dessein ; qui peut même créer des Acteurs, s'il lui en faut, c'est-à-dire, personifier tout ce qu'elle imagine.

Selon cette idée d'instruction déguisée sous l'allégorie d'une action, la Fable a du plaire en tout tems & en tout païs : elle a plu en effet ; & j'en vois deux raisons bien naturelles : l'amour propre est ménagé dans l'instruction ; cette raison regarde du moins les Fables adressées aux particuliers ; & l'esprit est exercé par l'allégorie ; cette raison est absolument générale. Un Ouvrage ne sçauroit être mieux recommandé auprès des hommes que par ces deux titres. Ils n'aiment point les préceptes

directs. Trop ſuperbes pour s'accommoder de ces Philoſophes qui ſemblent commander ce qu'ils enſeignent, ils veulent qu'on les inſtruiſe humblement; & ils ne ſe corrigeroient pas, s'ils croyoient que ſe corriger fut obéïr. D'ailleurs l'eſprit a une certaine activité qu'il faut ſatisfaire Il aime à voir pluſieurs choſes à la fois, & à en diſtinguer les rapports; il ſe complait dans cette pénétration adroite, qui ſçait découvrir plus qu'on ne lui montre; & en appercevant ce qui étoit couvert de quelque voile, il croit en quelque ſorte créer ce qu'on lui cachoit.

La vie que nous avons d'Eſope paſſe pour fabuleuſe; mais en tout cas, c'eſt une bonne Fable, & qui prouve à merveille ce que je viens d'établir.

Il ſeroit toûjours heureuſement imaginé d'avoir fait de l'Inventeur de l'Apologue un Eſclave, & de ſon Maître un Philoſophe. L'Eſclave avoit à ménager l'orguëil du Maître; il ne devoit lui dire certaines véritez qu'avec précaution; & le bon Eſope concilioit les égards & la ſincerité par l'Apologue. D'un autre côté le Maître ne devoit pas être homme à s'en tenir à l'écorce; il devoit tirer des fictions de l'Eſclave, les inſtructions qu'il y renfermoit; il devoit ſe plaire à l'artifice reſpectueux d'Eſope, & lui pardonner la leçon en faveur de l'adreſſe & du génie. Voilà ce que nous ſommes nous autres Fabuliſtes;* & nos Lecteurs, à l'égard les uns des autres. Nous ſommes des Eſclaves, qui voulons les inſtruire ſans les fâcher; ils ſont des

* Ce mot paroît encore nouveau; mais il eſt établi par La Fontaine, à qui il

Maîtres Intelligens qui nous ſçavent gré de nos ménagemens ; & qui reçoivent volontiers la vérité, parce que nous leur laiſſons l'honneur de la deviner en partie.

appartenoit bien de donner les noms en cette matiere.

Il faut donc ſe propoſer d'abord quelque vérité à faire entendre ; & c'eſt l'avantage particulier de la Fable d'y forcer, pour ainſi dire, ſon Auteur. En beaucoup d'autres Ouvrages on peut ſe déterminer par ce que les faits ont d'agréable ou de touchant, & les traiter ſeulement pour les traiter, ſans aucune vûë d'y renfermer quelque inſtruction. Mais ce ſeroit une choſe monſtrueuſe d'imaginer une Fable ſans deſſein d'inſtruire. Son eſſence eſt d'être ſimbole, & de ſignifier par conſequent quelqu'autre choſe que ce qu'elle dit à la lettre.

De la verité que la Fable doit renfermer.

La vérité doit être le plus ſouvent morale, c'eſt-à-dire, utile à la conduite des hommes. La Fable eſt une Philoſophie déguiſée, qui ne badine que pour inſtruire, & qui inſtruit toûjours d'autant mieux qu'elle amuſe. Une ſuite de fictions conçuës & compoſées dans cette vûë, formeroit un Traité de Morale, préférable peut-être à un Traité plus méthodique & plus direct. La définition des vertus & des vices n'eſt qu'une ſimple ſpéculation qui ne paſſionne point. On apprend ſéchement que la libéralité tient le milieu entre la prodigalité & l'avarice ; & l'on croit fiérement être Philoſophe, parce qu'on définit le bien & le mal. La Fable ne s'embarraſſe pas de tout cet attirail dogmatique ;

mais en peignant le vice & la vertu de leurs vraies couleurs, elle donne de l'éloignement pour l'un & du penchant pour l'autre, & elle fait ſentir les devoirs, ce qui eſt toûjours la meilleure maniere de les connoître. Socrate avoit deſſein de donner ainſi un cours de Morale, animé d'exemples riants, qui fuſſent autant de préceptes dont l'agrément appuyât, pour ainſi dire, la ſolidité; & ce deſſein étoit bien digne d'un Philoſophe, qu'on appelloit la Sagefemme des penſées des autres: car je donnerois volontiers le même nom à la Fable. C'eſt la Sagefemme de nos ſentimens & de nos reflexions, puiſque par les images ingénieuſes qu'elle nous préſente, elle développe en nous ce germe de droiture & de juſtice que la nature y a mis, & qui n'eſt que trop ſouvent étouffé par nos paſſions.

Un Fabuliſte doit dédaigner ces véritez triviales, qui n'échappent pas aux plus ſtupides. Ce ſeroit un deſſein ridicule d'imaginer une Fable pour prouver que nous ſommes tous mortels: mais c'en eſt un fort ſenſé, de nous dire que la mort eſt preſque toûjours imprévûë à quelque âge qu'elle vienne; & le centenaire qui trouve mauvais que la mort le prenne au pied levé, nous fait ſentir à propos combien nous ſommes imprudens d'agir toûjours comme ſi nous ne devions pas mourir.

Je mettrois preſque encore au nombre des véritez triviales, celles qui ont déja été maniées par la Fable, ſi ce n'eſt qu'elles ne l'euſſent pas été ſous une image aſſez heureuſe; ce qui ſeroit une raiſon

de

de les reprendre, pour les mettre dans leur véritable jour. Ce qui est manqué ne mérite pas l'égard qu'on auroit de n'y plus toucher.

Mais il n'y a point de milieu pour un Auteur, il faut inventer ou perfectionner : car à quoi bon, sous prétexte de quelques vaines differences, redire ce que les autres ont déja dit ? Ces amas d'écrits qui ne multiplient que les mots & non pas les choses, sont l'opprobre de la Litterature, & le Public payera toûjours d'un juste mépris ces Auteurs vuides qui lui surprennent son tems sous l'apas d'une fausse nouveauté.

La vérité une fois choisie, il faut la cacher sous l'allégorie, & à la rigueur, on ne devroit l'exprimer ni à la fin ni au commencement de la Fable. C'est à la Fable même à faire naître la vérité dans l'esprit de ceux à qui on la raconte, autrement le précepte est direct & à découvert, contre l'intention de l'allégorie qui se propose de le voiler. Par exemple, quand Esope dit au Peuple qui se réjoüissoit aux nôces d'un Tyran, la Fable des grenoüilles, qui s'allarmoient de ce que le Soleil alloit se marier; si un seul Soleil nous brûle, dirent-elles, qu'allons-nous devenir sous dix ou douze Soleils qu'il va nous faire ? C'étoit au Peuple à adopter sans autre avis le jugement sensé des grenoüilles, & à corriger sa joïe ridicule, sur un évenement qui devoit l'allarmer : mais pour nous, qui proposons nos Fables à tous les hommes, il nous con-

De la Moralité.

vient d'en uſer autrement. Comme nous avons affaire à toutes ſortes de Lecteurs ; que nous ſommes trop fins pour les uns, tandis que nous ſommes trop ſimples pour les autres, & qu'il n'eſt pas poſſible de ſe proportionner tout à la fois à tous ; nous faiſons bien d'indiquer le fruit de la Fable, & d'en mettre aſſez pour les moins éclairez, au peril d'en mettre trop pour l'habile, qui par cela même qu'il eſt habile, nous pardonne cette ſuperfluité, qui ne l'eſt que pour lui.

D'ailleurs comme nos Lecteurs ne ſont pas le plus ſouvent dans les circonſtances de la Fable qu'ils liſent, leur intereſt n'éveille pas aſſez leur attention ; ils ne ſont pas aſſez déterminez à s'appliquer l'image, & il eſt bon de ſuppléer par une reflexion diſtincte à ce que leur indifférence laiſſeroit échapper.

Tout cela prouve, ce me ſemble, que la Morale eſt bien mieux placée à la fin qu'au commencement de la Fable. Si vous la mettez à la tête, vous émouſſez le plaiſir de l'allégorie ; je n'ai plus qu'à juger de ſa juſteſſe ; mais je ne puis avoir l'honneur d'en pénétrer le ſens, & je ſuis fâché que vous ne m'en ayez pas cru capable. Si au contraire vous la renvoyez à la fin, mon eſprit fait dans le cours de la Fable tout l'exercice qu'il peut faire, & je ſuis bien aiſe en finiſſant, de me rencontrer avec vous, où je vous ſuis obligé de m'apprendre mieux que je ne penſois.

La Fontaine commence la Fable de l'Alloüete &

de ſes petits avec le Maître du Champ, par ce Proverbe : *Ne t'attends qu'à toi ſeul* : c'eſt la maxime qu'Eſope avoit deſſein de prouver par la Fable même : or après cette préparation, quand les petits diſent à leur mere que le Maître du Champ a donné ordre à ſon fils d'aſſembler ſes amis ou ſes parens pour couper le bled le lendemain, je préviens ſans mérite la réponſe de l'Alloüete à ſes petits ; & la maxime préliminaire m'a déja averti que ni les amis ni les parens ne viendront ; au lieu que ſi on l'avoit reculée juſqu'au dénouëment, j'aurois eu juſques-là le plaiſir amuſant de la ſuſpenſion, ou, ce qui eſt plus flateur, le mérite de prévoir ce qui devoit arriver. L'eſprit eſt jaloux de toutes les preuves qu'il peut ſe donner à lui-même de ſa pénétration, & il ne ſçauroit voir ſans quelque dépit qu'on lui enleve les occaſions de ſe faire honneur. Le grand art eſt de lui en ménager le plus qu'il eſt poſſible ; & nous pouvons compter alors ſur ſa reconnoiſſance ; il nous trouvera fins & ingénieux, ſelon que nous lui donnerons lieu de l'être lui-même.

Des Images.

Le choix de l'image ſous laquelle on veut cacher la vérité, exige pluſieurs conditions. Elle doit être juſte, c'eſt-à-dire, ſignifier ſans équivoque ce qu'on a deſſein de faire entendre. Elle doit être une, c'eſt-à-dire, que tout doit concourir à une fin principale, dont on ſente que tout le reſte n'eſt que l'acceſſoire. Elle doit être naturelle, c'eſt-à-dire,

fondée ſur la nature, ou du moins ſur l'opinion. Ces conditions ſont priſes de la nature même de nôtre eſprit, qui ne ſçauroit ſouffrir qu'on l'embarraſſe, qu'on l'égare, ni qu'on le trompe : car je ne puis m'empêcher, au peril d'une digreſſion, de faire ici une reflexion générale. C'eſt dans la nature de nôtre eſprit qu'il faut chercher les regles. Elles n'ont point été l'effet du caprice ni du hazard ; on les a fondées d'abord ſur l'expérience de ce qui a plu, en attendant qu'on découvrit pourquoi les choſes qui plaiſoient devoient plaire : découverte qui affermit les regles bien plus ſurement que l'expérience ; car l'expérience eſt fautive ; & comme on n'y démêle pas aſſez les circonſtances particulieres qui influent ſur l'effet principal, on n'eſt que trop ſujet à ſe tromper ſur les cauſes ; ſoit en ne les embraſſant pas toutes, ſoit en ne les aprétiant pas ce qu'elles valent, ſoit en prenant ſouvent l'une pour l'autre : au lieu que la raiſon générale de l'agrèment des choſes priſes du rapport qu'elles ont avec nôtre intelligence, eſt un principe auſſi invariable que la nature même de nôtre eſprit, & qui nous met en état d'uſer toûjours habillement des circonſtances particulieres, au profit du deſſein que nous nous propoſons.

L'Image pèche contre la Juſteſſe, quand elle ne préſente pas aſſez diſtinctement une vérité. Eſope dit qu'un Lion déchiroit un Bœuf ; un Voleur vint lui en demander ſa part ; il la lui refuſa. Un Voyageur, au contraire, n'oſoit l'approcher, & le Lion

ſui donna la moitié du Bœuf. Qui devineroit que c'eſtlà l'imagede la modération &de la récompenſe qu'elle mérite? cette idée ſe marie-t-elle bien avec l'effroi du voyageur? Je crois que ceux qui ont couſu la morale à cette fable n'ont été contents ni d'eux, ni de l'inventeur qui les a embaraſſez à chercher ſon ſens, & qui les a reduits, faute de mieux, à en donner un, ſi mal figuré par l'Image.

L'Image pèche contre l'unité, quand tous les traits ne s'en réüniſſent pas à un certain point de vuë. Deux Pigeons s'aimoient en freres. L'un veut voyager contre l'avis de l'autre; il voyage en effet; il eſſuie mille dangers dans ſa courſe; le Pigeon ſédentaire ſouffre tous les dangers qu'il craint pour ſon ami; le Voyageur revient enfin après avoir évité vingt fois la mort; & voilà deſormais nos Pigeons heureux. Je ne ſçai ce qui domine dans cette image, ou des dangers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du plaiſir du retour après une longue abſence; & je demeure vuide au milieu de cette abondance d'idées que je ne ſçaurois reduire en une. Si au contraire le Pigeon voyageur n'eut pas eſſuyé de dangers, mais qu'il eut trouvé les plaiſirs inſipides loin de ſon ami, & qu'il eut eſté rappellé près de lui par le ſeul beſoin de le revoir; tout m'auroit ramené à cette ſeule idée, que la préſence d'un ami eſt le plus doux de tous les plaiſirs.

Une Image pèche contre la Nature, quand elle n'eſt pas conforme aux idées qu'on a des choſes.

Le Lion fait société avec la Genisse, la Chévre & la Brebis. Ils conviennent de partager entre eux le butin. On prend un Cerf que le Lion partage en quatre, & dont il prend trois parts sur differents droits qu'il allégue, en menaçant qui osera toucher à la quatrième. Cette société n'est pas naturelle. Le Lion choisit fort mal ses Chasseurs. Les trois Associez ne peuvent lui servir de rien, & ils sont d'ailleurs trop timides pour se lier avec un Chasseur, dont ils sont eux-mêmes le Gibier.

Veut-on encore une Image plus vicieuse? Un Lion devient amoureux d'une Fille; il la demande en mariage, & il se laisse couper à ce prix les griffes & les dents; imprudence qui lui coute la vie. La supposition de cet amour est d'autant plus ridicule, que l'Inventeur la hazarde sans besoin; car le besoin en pourroit justifier la témérité: mais loin d'en être réduit à feindre un prodige si absurde, pour marquer l'imprudence des Amans, il avoit à choisir entre mille autres simboles, qui l'auroient également representée sans contredire la Nature. Elle fournira toûjours assez de justes allégories, pour les differens besoins de la Morale, sans qu'on soit obligé pour cela de lui faire aucune violence, & l'art consiste à y mesurer ingénieusement ses fictions.

Voici au contraire une Image qui satisfait pleinement aux trois conditions que je crois necessaires. Un Souriceau s'éloigne de sa mere pour voir le monde. Il ne va pas loin, que la frayeur l'oblige

de revenir au logis. Il raconte à ſa mere qu'il a rencontré un animal dont l'air menaçant l'a épouvanté, & l'a empêché de faire connoiſſance avec un autre, qui lui paroiſſoit fort ſimpatiſſant avec les ſouris. Sur la peinture qu'il fait du Coq & du Chat, ſa mere le deſabuſe, & lui apprend que l'animal qui lui a fait peur, ne veut aucun mal aux Souris; au lieu que l'animal qui lui plaiſoit tant en eſt l'ennemi irreconciliable. Cette Image eſt juſte; car que peut-elle ſignifier autre choſe, ſinon qu'il ne faut pas juger des gens ſur la mine? Elle eſt une; toutes les circonſtances en ſont ſubordonnées au faux jugement du Souriceau. Elle eſt naturelle; les caracteres des animaux y ſont exactement rendus. C'eſt en tout ſens le modele d'une bonne Fable; & ſa ſimplicité même y met un nouveau mérite.

J'ai remarqué qu'il ſuffiſoit que l'Image fut fondée ſur l'opinion; & j'ajoûte, ſur une opinion même dont on eſt revenu. Le Fabuleux a dans cette matiere tous les droits de la vérité. Le chant mélodieux du Cigne mourant, ne peut être reproché à un Fabuliſte, qui en ſçait faire un bon uſage. On ne croit plus le fait, mais on ſçait qu'il a été cru; & c'eſt une autre eſpece de fait qui plaît aux Sçavans; tandis que pour eux-mêmes & pour les autres, la célébrité de l'opinion lui tient lieu de réalité, & lui acquiert tous les privileges d'une vérité de ſimbole & de pure comparaiſon.

Des Acteurs de la Fable.

A l'égard des Acteurs de la Fable, les animaux se présentent d'abord : ils en paroissent même à quelques gens les personnages essentiels, ou du moins privilégiés, & le seul mot de Fable reveille en eux l'idée des animaux parlants.

Il est vrai que les animaux sont de fort bons Acteurs de cette sorte d'allégorie. C'est une espece si voisine de la nôtre, qu'on n'a presque eu besoin que de leur prêter la parole pour en faire nos semblables. Tout ce qu'ils font a un si grand air d'intelligence, qu'on a jugé de tout tems qu'ils agissoient avec connoissance. Il n'y a que l'intrépide Cartesianisme qui a pu le leur disputer ; mais c'est peut-être une débauche du raisonnement, d'en avoir osé faire des machines.

Esope a donc bien fait de saisir la ressemblance, & de faire joüer les mœurs par des Acteurs qui y sont si propres. Nous avons beaucoup de disposition de nôtre part à nous prêter là-dessus à la fiction. Quand les actions des animaux sont bien vraies, les sentimens & les discours qu'on leur prête, nous le paroissent aussi. Il nous semble presque qu'on n'a fait que traduire leur Langue, & qu'il ne nous manque que de l'entendre, pour vérifier tous les jours ce qu'on leur fait dire. Qu'il me soit permis de prévenir là-dessus une chicane qu'on m'a faite, & dont on ne s'est peut-être avisé que pour moi. Quand Esope débitoit la Fable de l'Ecrevisse, qui reprimande sa fille de n'aller pas droit, & à qui

sa

ſa fille rèpond : *Allez droit vous-même ;* & je vous imiterai : on ne lui diſoit pas que la Fable étoit mal choiſie pour avertir une mére de donner un bon exemple à ſa fille, & que la comparaiſon n'étoit pas juſte, en ce que la mére de nôtre eſpéce pouvoit changer de conduite, au lieu que la mére Ecreviſſe ne pouvoit pas aller droit. On ne preſſoit point ainſi la comparaiſon, & l'on ſe contentoit du premier aſpect de reſſemblance qui ſe trouve entre les deux méres. On m'a fait cependant des objections auſſi frivoles ; mais on doit ſçavoir que nous donnons les proprietez des animaux, quoique néceſſaires & invariables, pour l'image de nos penchants les plus libres ; & qu'on n'a pas droit de nous reprocher la comparaiſon, pourvu que nous ne la donnions que du côté qui reſſemble.

Quoique les animaux ſoient des Acteurs ſi convenables, ce ne ſont pas les ſeuls qui ont droit à la Fable. Uſons ſans ſcrupule des privilêges qu'Eſope nous a tranſmis. Introduiſons à nôtre choix les Dieux, les Genies & les Hommes ; Faiſons parler les Animaux & les Plantes ; Perſonifions les vertus & les vices ; Animons ſelon nos beſoins tous les Etres. Que s'il le faut, la Source ſe plaigne encore du Ruiſſeau ; Que la Lime ſe mocque du Serpent ; & que le Pot de terre & le Pot de fer raiſonnent encore, & voyagent enſemble.

Les Acteurs les moins uſitez & les plus bizarres deviennent naturels, & méritent même la préférence ſur d'autres, dès qu'ils ſont les plus pro-

pres, ſoit par l'agrément, ſoit par la juſteſſe, à repreſenter la vérité dont il s'agit. D'ailleurs cette diverſité nous donne lieu de varier nos images, & de promener l'imagination d'objets en objets, tandis que l'eſprit marche de véritez en véritez.

Du ſtile de la Fable.

Quand l'Auteur a une fois imaginé ſa Fable, qu'il a ſa vérité, ſes images & ſes Acteurs, il ne lui reſte plus qu'à lui donner dans l'exécution toutes les graces dont elle eſt ſuſceptible, & à l'enrichir des details & des ſentimens que le fonds comporte : car il n'y a pas de fonds ſi heureux qui ne puiſſe périr entre des mains qui ne ſçavent pas le manier, ou qui négligent de lui donner ſa meilleure forme. La même juſteſſe qui a dû préſider à l'invention principale, doit veiller encore avec une attention délicate à l'arrangement de chaque partie, qui devient elle-même un nouveau tout, à meſure qu'il faut la rendre. Ce n'eſt pas aſſez que chaque partie ſoit à ſa place, elle y doit être avec la proportion & les graces qui lui conviennent, par rapport au tout ; & ce n'eſt que ce ſoin continu des détails qui peut donner aux Ouvrages un mérite conſtant, & pour ainſi dire, une beauté de reſſource. La penſée dominante emprunte preſque toûjours ſon effet des penſées acceſſoires qui l'accompagnent, & qui forment avec elles ces aſſortimens qu'on appelle Force, Grace, Elegance ou Fineſſe, & qui par le mauvais choix, ſont auſſi la ſource des défauts contraires.

Le Familier eſt le ton général de la Fable. Comme les Animaux en ont été les premiers Acteurs ; on a cru les élever aſſez, en leur prêtant nôtre langage le plus ordinaire ; & l'on s'en eſt tenu à les faire parler auſſi ſimplement qu'ils agiſſent. Quand les autres Perſonnages y ſont ſurvenus, le ton étoit déja pris : on a voulu le ſoutenir, & les Dieux mêmes, malgré leur majeſté, ont ſubi là-deſſus la loi générale.

On a eu raiſon de maintenir la Fable dans cet uſage. Le ſtile familier eſt bien plus propre à l'inſinuation que le ſtile ſoutenu : celui-ci eſt le langage de la méditation & de l'étude : celui-là eſt le langage du ſentiment. On eſt en garde contre l'un ; on ne ſonge pas à ſe défendre de l'autre ; & l'inſtruction exercera toûjours ſes droits ſur nous, d'autant plus ſeurement, qu'elle en paroîtra moins jalouſe : l'appareil & l'air compoſé nuiſent plus à ſon regne qu'ils n'y ſervent.

Mais ce familier que demande la Fable, ne laiſſe pas d'avoir ſon élegance ; & malgré l'air aiſé qui le caractériſe, ſes beautez ſont peut-être plus difficiles à trouver que celles du ſtile ſoutenu : celui-ci à beaucoup près n'a pas tant de nuances que l'autre. On ſent bien mieux ſi l'on eſt loin du langage vulgaire, qu'on ne ſent, en parlant ce langage, ſi l'on en a fait le choix le plus heureux pour l'occaſion dont il s'agit ; & c'eſt cependant de ce choix heureux que dépend tout le charme du familier. L'expreſſion ſoutenuë impoſe & ſéduit encore, quoi-

que ce ne ſoit pas la mieux choiſie ; au lieu que la familiere ne peut s'attirer de reſpect que par la juſteſſe & le bonheur de l'application.

Que l'Auteur de Fables ſoit donc attentif au choix de ſes expreſſions & de ſes tours ; que ſous prétexte de familiarité, il ne ſe permette jamais rien de négligé ni d'inſipide ; qu'il ſe propoſe par tout une fineſſe naïve, & qu'il travaille d'autant plus, que ce qu'il dit doit paroître ne lui avoir rien coûté

Ainſi le Familier de la Fable a différens degrez, ſelon les ſujets qu'elle traite & les perſonnages qu'elle employe. Il peut arriver même que la matiere y réſiſte abſolument ; & en ce cas il faut être magnifique, ſans ſcrupule ; car c'eſt aux convenances à décider de tout, & l'art les reconnoît pour les Arbitres des regles.

Avec ce choix conſtant d'un Familier ingénieux, ſongeons encore à animer nos récits de ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux, & trouvons l'art d'attacher l'eſprit aux plus petits objets, non par des ornemens ambitieux, mais ſeulement par des peintures enjoüées & amuſantes.

Une ſource du Riant dans la Fable, c'eſt de tranſporter aux animaux des dénominations humaines, *Maître Corbeau*, *Compère Renard*, *ſa Majeſté Lionne*. Ce badinage dirigé par de fines convenances, a d'ailleurs ſon étenduë & ſa fécondité : comme je donne aux Animaux des dénominations humaines, j'en donne de même à tout ce qui

leur appartient. Leur eſpéce eſt une République ; l'aſſemblée de pluſieurs, une Diete, un Senat; leurs inſtincts différens ſeront des Réglemens & des Loix; Maſcarade ingénieuſe qui ne vas pas à les faire méconnoître, mais ſeulement à nous mieux repréſenter en eux, & qui offre tout à la fois à l'imagination, & l'Animal, & l'homme joüé ſous ſon nom.

Une autre ſource du Riant, c'eſt d'appliquer quelquefois de grandes comparaiſons aux plus petites choſes. Outre l'eſpéce de traveſtiſſement ſous lequel on offre alors le prétendu ſublime, il y a encore une gaïeté philoſophique à raprocher ainſi ce que nous admirons le plus de ce qui nous paroît le plus mépriſable, & à nous faire ſentir tout à coup une Analogie très étroite entre le Petit & le Grand.

Deux Coqs vivoient en paix ; une Poule ſurvint;

Et voilà la guerre allumée !

Amour, tu perdis Troye !

L'Auteur ſemble regarder les deux événémens du même œil ; je ſens avec lui la parité eſſentielle des deux faits ; & je me moque de la fauſſe grandeur, que j'attachois auparavant à l'un des deux.

Il s'offre aſſez d'occaſions du Gracieux ; & les deſcriptions, ſur tout, en ſont le ſiége ordinaire. Il ne faut pas manquer d'en répandre dans les Fables, autant que le ſujet en peut ſouffrir, ſans pourtant

ſe laiſſer entraîner au plaiſir de décrire, de façon que la deſcription devienne un écart. Ce qu'il y a de plus heureux en ce genre, eſt que la deſcription ſoit le fait même. Telle eſt la Fable du Roſeau & du Chêne, auſſi-bien que celle de Borée & du Soleil.

Mais ce n'eſt pas aſſez de s'en tenir à ces deſcriptions dominantes que les moins habiles ne manqueroient pas, le génie doit avoir d'autres reſſources pour en ſemer par tout; il peut peindre, chemin faiſant, tout ce qui s'offre, & ſouvent une épithete bien choiſie, eſt une courte deſcription dont les graces ſont d'autant plus touchantes, qu'elles ſont moins attenduës; & que ſans nous retarder en rien, elles nous tiennent, pour ainſi dire, compagnie dans l'action que nous voulons ſuivre.

Si je n'ai pas confondu le Riant & le Gracieux, qu'on prend ſouvent l'un pour l'autre, c'eſt qu'il me ſemble qu'on en doit faire quelque difference. Le Riant eſt caractériſé par ſon oppoſition au Triſte & au Sérieux, au lieu que le Gracieux s'oppoſe ſeulement au Déſagréable & au Rebutant.

Les Réflexions ſont encore un des ornemens de la Fable; mais elles en doivent prendre le ton dominant, & être auſſi naturelles dans leurs expreſſions, qu'amenées naturellement par le ſujet. La Fontaine dit :

Certaine fille, un peu trop fiere
Prétendoit avoir un mari

Jeune, bienfait & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux : notez ces deux points-ci.

Cette Reflexion, car c'en eſt une, quoiqu'elle ne ſoit pas déployée, & que l'Auteur ne la faſſe qu'en avertiſſant de la faire, cette Réflexion, dis-je, plaît par le naturel même, parce que loin d'être recherchée, toute ingénieuſe qu'elle eſt, elle naît preſque neceſſairement du fait ; & que ces deux conditions que la fille exige, préſentent d'elles-mêmes à l'eſprit, l'oppoſition qu'elles ont l'une à l'autre.

Ajoûtez que cette Réflexion rapide, ſemblable, ſi j'oſe parler poëtiquement, à ces Nymphes qui couroient ſur les épics ſans les faire plier, n'apporte aucune gêne à la narration ; & l'on diroit qu'au lieu d'en être interrompuë, elle en devient plus vive & plus legere ; ces ſortes de traits jettent du ſens & de la ſolidité dans la Fable ; & ſans nuire à la vérité totale & eſſentielle ; ils y répandent d'autres véritez ſurnumeraires, que le Lecteur eſt bien aiſe de recueïllir en paſſant ; acquiſition d'autant plus flateuſe, qu'il avoit moins lieu d'y compter.

Je ne ſouhaiterois plus rien à l'Auteur de Fables, ſi ce n'eſt d'être fidele au ſentiment, & de le peindre toûjours avec la naïveté qui le caractériſe ; car j'oſe encore diſtinguer le Naturel & le Naïf. Le Naturel renferme une idée plus vague, & il eſt oppoſé en général au Recherché, au Forcé ; au lieu que le Naïf l'eſt particulierement au Refléchi, & n'appartient qu'au Sentiment.

Le ſublime, ſelon cette idée, peut être naïf. La réponſe du vieil Horace à la queſtion qu'on lui fait ſur la conduite de ſon fils; Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? *Qu'il mourut.* Cette réponſe eſt naïve, parce que c'eſt l'expreſſion toute nuë du ſentiment de ce Romain, qui préfére la mort de ſon fils à ſa honte. Il ne répond pas préciſément à ce qu'on lui demande; il dit ſeulement ce qu'il ſent. Ce n'eſt que dans le Vers ſuivant que la Réflexion ſuccéde à la Naïveté.

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourut.

Il raiſonne dans ce Vers, il n'a fait que ſentir dans le premier.

Les occaſions du Naïf ſont peut-être plus fréquentes dans la Fable, & l'éloge de La Fontaine eſt de n'en avoir guères manquées; dans la Fable du Pot au lait, le diſcours qu'il prête à ſa Laitiere eſt un chef-d'œuvre de naïveté, d'autant plus ſingulier, que ſous l'apparence du raiſonnement le plus ſuivi, le ſentiment ſe montre dans toute ſa force, ou pour mieux dire, dans toute ſon yvreſſe.

De l'Imitation.

Au reſte, ce n'eſt pas par l'imitation ſervile d'aucun Ecrivain, qu'on peut parvenir à raſſembler toutes ces beautez. Il ne faut ſonger qu'à imiter la nature; imitation qui fait ſeule les originaux, mais bien différente de celle que la plûpart des Auteurs s'impoſent. Quand un Auteur veut écrire dans un genre, il étudie les Maîtres en ce genre-là; & malheureuſement

heureuſement ce qu'il appelle les étudier, c'eſt remarquer de mémoire leurs phraſes, leurs expreſſions & leurs tours ; c'eſt faire au ſtile une attention purement Grammaticale, ſans ſonger que ce ſtile n'eſt qu'un certain choix & un certain ordre d'idées ; ſuite néceſſaire de la maniere dont l'Ecrivain apperçoit & ſent les choſes, & qu'il faudroit beaucoup plus penſer au caractère d'eſprit, qui produit ce choix & cet arrangement de mots, qu'au choix & à l'arrangement même qui s'offriroit en pareille occaſion, à quiconque ſentiroit comme l'Ecrivain qui les employe.

Le bon goût ne s'acquiert point par ces Remarques ſerviles & de pures minuties, il doit ſe former par la lecture des meilleurs Ecrivains ; comme la politeſſe s'apprend par le commerce du grand monde. On ne s'y propoſe pas d'imiter préciſément les manieres de perſonne ; ceux qui s'en tiendroient là ne parviendroient qu'à une affectation ridicule & provinciale : mais à force de voir avec plaiſir les égards délicats que les gens polis ont les uns pour les autres, on parvient à cette politeſſe générale, qui n'eſt qu'un ſentiment prompt des bienſéances, & que chacun aſſaiſonne différemment, ſelon ſon humeur & ſon caractère perſonnel.

Rien n'eſt plus dangereux que de vouloir être ce qu'eſt un autre ; il en arrive ſouvent qu'on n'eſt ni lui ni ſoi-même. On ſe dépoüille de ſon propre caractere, qui ménagé judicieuſement, auroit peut-être eu ſes graces ; & l'on ne ſçauroit revêtir ce ca-

ractere étranger qu'on a en vûë, & qui n'eſt pas fait pour nous.

Je crois donc que quand on veut travailler dans un genre, il faut ſe faire une idée juſte des differentes beautez qu'il exige, s'habituer à les ſentir & à les reconnoître, exercer la ſoupleſſe de ſon eſprit de ce côté-là, & puis, ſans aucune vûë d'imitation particuliere, ſe laiſſer entraîner à ſon ſujet; en un mot, travailler d'abondance, de goût & de ſentiment, ſans captiver ſon génie ſous aucun autre.

Voilà en général ce que j'avois à dire de la Fable. J'aurois pû deſcendre dans un plus grand détail; mais il eſt bon de laiſſer quelque choſe à faire au Lecteur; & c'eſt à ſes réfléxions à rendre le Traité complet.

Il ne me reſte qu'à parler des Fabuliſtes les plus célèbres, & je commence par l'Inventeur.

Eſope. Eſope eſt en poſſeſſion de ce titre; & ſans diſcuter s'il y en a eu d'autres avant lui, il ſuffit qu'il ait fait de cet Art un uſage aſſez ingénieux pour mériter qu'on perdit le ſouvenir de ſes prédéceſſeurs, & même qu'on réünît ſous ſon nom, tout ce qui s'étoit fait de mieux dans ce genre.

Ceux qui nous ont laiſſé ſa Vie ſe plaiſent à exagérer la difformité de ſon corps. On a pris l'eſprit de la Fable dans ce qu'on a écrit de lui; & peut-être ne lui donne-t-on un corps ſi monſtrueux que pour faire un plus grand contraſte avec la beauté de ſon eſprit & la droiture de ſon cœur.

A ſuivre l'idée que donnent ſes Ouvrages, il compoſoit ſes Fables ſelon les occaſions. C'étoit un Cenſeur allégorique, qui préſentant à chacun l'image de ſa ſituation, lui donnoit lieu de penſer ce que lui-même ne diſoit pas expreſſément. Content de renfermer la leçon dans l'image, il laiſſoit à l'Auditeur le plaiſir de l'en tirer.

Il étudioit apparemment dans les Animaux ce qu'ils ont chacun de ſingulier, pour en faire autant de ſimboles qu'il employoit enſuite ſelon les circonſtances. Il eſt ſi vrai & ſi fidele à la nature dans la plûpart de ſes Fables, que je n'oſe lui imputer celles qui me paroiſſent bizarres & forcées Ce ſont peut être de mauvais préſens qu'on lui a faits dans l'envie de lui faire honneur. On n'a pas ſongé qu'on l'appauvriſſoit en voulant lui tout donner.

Il eſt par tout d'une préciſion exceſſive, négligeant toûjours les occaſions de décrire, courant au fait plûtôt qu'il n'y marche, & ne connoiſſant pas de milieu entre le néceſſaire & l'inutile. En un mot, je vois dans Eſope un Philoſophe qui s'abaiſſe pour être à la portée des plus ſimples, & en prenant les choſes du bon côté, j'y vois encore un génie modeſte, qui ne priſe pas aſſez ſes inventions pour les orner.

Phœdre étoit Eſclave auſſi-bien qu'Eſope. Il fut affranchi comme lui; mais il eut ſur Eſope l'avantage de l'éducation. On prit grand ſoin de ſa jeuneſſe; au lieu que l'autre n'eût apparemment de Phœdre.

Maître que ſon bon eſprit. Dans celui-ci le goût de la Fable fût un don de la nature ; dans celui-là ce fut le fruit d'une émulation de gloire. Phœdre voulut être l'Eſope des Latins, comme Virgile en voulut être l'Homere, Terence le Ménandre, & Horace le Pindare.

Eſope ſemble moins s'être proposé ſa propre réputation que l'utilité des autres ; il ne dit pas un mot de lui-même ; les ſuffrages de la poſterité ne lui ſont de rien, & ſes Fables ne ſont devenuës un corps d'ouvrages, que par le ſoin qu'on a pris de les recuëillir après lui.

Phœdre, au contraire, a voulu faire un Livre. On ſent dans ſa compoſition un ſoin continu d'élégance ; & quoiqu'il ſoit ſimple & facile, il n'en eſt ni moins poli ni moins meſuré. Eſope, comme je l'ai dit, eſt un Philoſophe, & Phœdre eſt un Auteur.

Inquiet ſur l'accuëil qu'on fait à ſes Ouvrages, il ſe plaint des injuſtices de l'envie, & il indique lui-même la meſure de réputation qui lui eſt duë. Quelques-uns prétendoient l'avilir, en diſant qu'il ne faiſoit que copier Eſope ; il aſſure qu'il a beaucoup plus inventé qu'il n'a pris : d'autres l'accuſoient d'avoir gâté ſon original ; il ſe vante de l'avoir perfectionné ; & ſi la critique maligne fait quelque tems obſtacle à ſa réputation, il ſe munit d'une conſtance ſtoïque, pour attendre le retour des ſuffrages dont il ſemble ne pas douter.

Le préjugé pour les Anciens eſt fort ancien lui-

même. On s'en eſt plaint de bonne heure ; & Phœdre nous témoigne qu'il regnoit fort de ſon tems. Les Sculpteurs mettoient à leurs Statuës les noms de Praxitele & de Phidias, pour faire valoir leurs ouvrages, qui n'auroient pas été ſi bons, ſi on ne les avoit crus de ces grands Maîtres.

Il s'eſt ſervi, dit-il, du même ſtratagême pour mettre la jalouſie contemporaine en défaut ; & il appuye du nom d'Eſope bien des choſes qu'il n'a pas priſes de lui, afin de leur attirer ce reſpect, dont les noms anciens étoient déja en poſſeſſion : mais il eſt bien honteux pour nous que nous ſoyons gens à donner dans ces piéges, & que nos jugemens tiennent à ſi peu de choſe.

Phœdre ne donne guères d'étenduë à ſes Fables; mais à tout prendre, il eſt encore prolixe auprès d'Eſope. Sa brièveté eſt toûjours fleurie. Il peint par des épithetes convenables ; & ſes deſcriptions renfermées ſouvent en un ſeul mot, ne laiſſent pas de ſemer dans ſon Ouvrage des graces inconnuës à l'Inventeur ; graces cependant néceſſaires à la Fable, dont le but eſt d'inſtruire : on lit une allégorie ſéche & dénuée d'ornemens ; mais on n'y revient plus ; & l'inſtruction échape bien-tôt ; au lieu que les graces du détail rappellent ſouvent le Lecteur ; & l'impreſſion du fonds ſe renouvelle toutes les fois qu'elles le font relire.

Phœdre n'a pas craint de mêler dans ſes allégories une Hiſtoire de ſon tems. Il a bien connu que la Fable ne conſiſtoit pas abſolument dans la fiction,

mais dans un amas de circonſtances qui concourent enſemble à faire entendre une même vérité. L'Hiſtoire même devient alors Allégorie ; on ne la donne plus comme un fait réel, mais ſeulement comme une image, & comme l'occaſion d'une réfléxion importante.

Je reprocherois ſeulement à Phœdre d'avoir mis ſouvent ſa Morale à la tête de ſes Fables, & d'en mettre quelquefois de trop vagues, & qui ne naiſſent pas aſſez diſtinctement de l'allégorie.

Rendons-lui toute la juſtice qu'il mérite. Il a orné avec beaucoup d'art la ſimplicité d'Eſope. Il attache par une élégance douce, & qu'il contient toûjours dans les bornes de ſa matiere. Mais ſelon les idées que j'ai données des choſes, je lui trouve plus de Politeſſe que de Génie, moins de Riant que de Gracieux, & plus de Naturel que de Naïveté.

Pilpai. Pilpai doit trouver ici ſa place, ſi ce n'eſt par le mérite de ſes Fables, du moins par leur célébrité ; & comme il eſt Inventeur, il ne faut pas, pour lui accorder quelque eſtime, y regarder de ſi près qu'à ceux qui ſont guidez par des modèles : le mérite de l'invention compènſera toûjours bien des défauts.

Il gouverna long-tems l'Indoſtan ſous un puiſſant Empereur ; il n'en étoit pas moins Eſclave ; car les premiers Miniſtres de ces Souverains le ſont encore plus que leurs moindres Sujets ; & voilà toûjours l'eſclavage confirmé dans l'honneur d'avoir enfanté la Fable.

Pilpai renferma toute ſa Politique dans les ſiennes ; c'étoit le Livre d'Etat, & la diſcipline de l'Indoſtan. Un Roi de Perſe prévenu de la beauté de ſes Maximes, envoya recuëillir ce tréſor ſur les lieux, & fit traduire Pilpai par ſon Medecin. Les Arabes lui ont auſſi décerné l'honneur de la traduction ; & il eſt demeuré en poſſeſſion de tous les ſuffrages du Levant.

Cependant, à quelque génie près, je le citerois plûtôt comme un exemple des défauts que pour un modèle des beautez Ses Fables n'ont ſouvent ni juſteſſe, ni unité, ni naturel ; il les contredit les unes par les autres, & quelquefois elles ſe contrediſent toutes ſeules. Il fait dire aux Animaux des choſes ſi ſérieuſes, ſi étenduës & ſi raiſonnées, qu'on les perd de vûë dans leurs diſcours ; & quelquefois c'eſt encore pis dans leurs actions, qui ne ſont pas le ſimbole des nôtres, mais les nôtres mêmes.

D'ailleurs ſes Fables ne ſont pas détachées ; il les embarraſſe les unes dans les autres ; les Acteurs d'une Fable en content de nouvelles, qui ſont encore interrompuës par d'autres ; & le Recuëil de ces fictions eſt un Roman bizarre d'Animaux, d'Hommes & de Génies, compoſé dans ſon eſpèce, comme Cyrus & les Exilez, où les avantures ſe croiſent à tout moment ; ce qui m'a paru toûjours un Art aſſez importun.

Enfin, à l'exception de quelques endroits où Pilpai me paroît ingénieux & ſolide, je le trouve

tout à la fois dans le reste puérile & sérieux, diffus & sec, inutile à l'instruction, quoique prodigue de Morale ; parce que outre les contradictions qui la détruisent, il ne l'appuye pas d'ordinaire d'allégories assez justes.

La Fontaine.

La Fontaine nous tient lieu d'Esope, de Phœdre & de Pilpai. Il a choisi ce qu'il a trouvé de meilleur dans les trois ; & s'enrichissant encore de ce qu'il a pû recueïllir de pareilles allégories éparses de côté & d'autre ; il nous a donné cet ample Recueïl de Fables, qui fait tant d'honneur à la Poësie Françoise ; car quoiqu'il en dise, ce qu'il nous a laissé à glaner n'en vaut presque pas la peine ; & il a reduit les Auteurs qui voudroient le suivre dans son genre, à la nécessité d'inventer ou de traiter les mêmes sujets que lui. Traiter les mêmes sujets, pour ne pas mieux faire ! Eh ! qui espereroit de mieux faire ? c'est du tems perdu.

L'entreprenne qui voudra ; pour moi j'ai encore mieux aimé prendre le parti d'inventer, tout effrayant qu'il m'a paru d'abord, mais que je n'ose plus croire si difficile, depuis que j'en suis venu à bout.

La Fontaine s'étoit exercé long-tems à la narration dans ses contes, qui, quant à la maniere, ont autant de rapport aux Fables, qu'ils y ont d'opposition, quant au fonds & à la morale ; & il semble que par ses Fables, il ait voulu rendre aux mœurs, ce qu'il leur avoit ôté par ses contes.

car

Il étoit homme de ſentiment, d'une naïveté douce & intéreſſante, plûtôt ſimple que modeſte ; car la modeſtie ſuppoſe quelque reflexion ; & il n'agiſſoit, il ne parloit, il n'écrivoit que d'abondance de cœur.

Tout original qu'il eſt dans les manieres, il étoit Admirateur des Anciens, juſqu'à la prévention, comme s'ils euſſent été ſes modeles. *La briéveté*, dit-il, *eſt l'ame de la Fable, & il eſt inutile d'en apporter des raiſons ; c'eſt aſſez que Quintilien l'ait dit.*

Par une ſuite de cette admiration ingenuë, il ſe croyoit fort au deſſous de Phœdre ; mais un des grands * Hommes de nôtre ſiécle a dit que cela ne tiroit pas à conſequence ; & que La Fontaine ne le cédoit ainſi à Phœdre que par bêtiſe : mot plaiſant, mais ſolide, & qui exprime finement le caractère d'un génie ſupérieur, qui ſe méconnoît faute de ſe regarder avec aſſez d'attention.

* M. Fontenelle.

Le Public plus juſte en ſa faveur que lui-même, s'obſtine à lui donner la préférence. Il raſſemble en effet toutes les beautez dans ſon ſtile. On y ſent à chaque ligne ce que le Riant a de plus guai, ce que le Gracieux a de plus attirant. Il rend le Familier élegant & nouveau, par l'uſage ingénieux qu'il en ſçait faire ; & il joint à toute la liberté du Naturel tout le piquant de la Naïveté.

Je ne lui reprocherois que de n'avoir pas toûjours ſçu finir où il falloit ; & par exemple, dans la Fable du Pot au lait, qui devoit finir au lait ren-

versé, d'avoir ajoûté les circonstances froides de la Laitiere battuë par son mari, & de l'avanture racontée dans une maison où elle fut nommée *le Pot au lait*.

Je n'ai pas le courage de trouver à redire aux négligences de sa versification, qui me paroissent assez rachetées par une infinité de graces ; mais que je n'ai pourtant pas voulu me permettre, parce que je n'ai pas dû compter sur les mêmes dédommagemens.

Il me resteroit à prévenir le Public sur mon propre Ouvrage : mais ce n'est pas à moi de lui apprendre ce qu'il doit penser de mes Fables ; c'est au contraire son jugement qui m'apprendra ce que j'en dois penser moi-même. Je ne le préviendrai que sur deux choses.

J'ai orné, ou du moins j'ai prétendu orner de Prologues une grande partie de mes Fables. J'ai cru qu'en interrompant ainsi la continuité des narrations, je jetterois dans l'Ouvrage une variété plus amusante ; & qu'on passeroit avec plaisir des simples récits, à des reflexions un peu étenduës, & quelquefois un peu profondes, selon ma portée.

J'ai songé pourtant dans ces Prologues mêmes à éguaïer ce que j'y dis de plus sérieux ; & si je tache à m'élever, c'est seulement par le sens, & sans préjudice des tours familiers, que j'y ménage toûjours pour conserver à tout l'ouvrage, le même air & le même ton.

Il y a plusieurs réflexions sur l'art même de la

Fable, & j'y touche bien des choſes que je viens de traiter dans ce diſcours : mais ces mêmes choſes y ſont dites différemment, & en renferment d'autres. D'ailleurs après avoir pris une idée de tout l'art dans ce diſcours, il ſera peut-être utile d'en retrouver des préceptes épars dans le Livre, à l'occaſion de quelques Fables, qui ſeront l'exemple du précepte ; ſans compter que le nombre & la cadence des Vers invitent & aident à retenir ce que la Proſe ne fait que montrer.

Je parle quelquefois d'Homere avec un peu de liberté ; ce n'eſt pas aſſurément que je cherche à diſputer encore, & à réveiller des quérelles éteintes ; ce deſſein me paroîtroit ridicule, puiſque la matiere eſt épuiſée; & odieux, puiſque mes Adverſaires me font aujourd'hui l'honneur d'être mes Amis : mais je crois auſſi que ſans troubler la paix, il faut toûjours dire naïvement ce qu'on penſe, & déguiſer d'autant moins ſon ſentiment, qu'on eſt plus éloigné de le donner pour régle. Je ne doute pas que mes illuſtres Critiques ne ſoient les premiers à me paſſer mes guaïtez ſur Homére. Ils ſçavent bien que la diverſité de ſentiment eſt l'ame de la vie, & l'aſſaiſonnement même de l'amitié, comme je l'indique par une de mes Fables. En un mot, je ne ſouhaite pas du Public une plus grande indulgence pour mes fautes que celle que j'oſe eſpérer d'eux.

Je m'attends bien cependant à des Critiques de toute eſpèce. Les tours familiers que j'employe fré-

quemment, ne fourniront que trop d'occaſions à la cenſure; j'y ſouſcrits de bon cœur pour les endroits où je me ſerai mépris: mais dans ceux même où j'aurai été le plus heureux, je n'échapperai pas à ſes injuſtices. Comme les nuances, qui dans ce genre diſtinguent le familier du bas, ne ſont pas aſſez déterminées, & qu'il n'y a qu'une vûë délicate & exercée qui les puiſſe appercevoir, l'ignorance les confond aiſément, la prévention les voit comme elle les veut voir, & la mauvaiſe foi les qualifie comme il lui plaît.

APPROBATION DE MONSIEUR FONTENELLE, de l'Académie Françoiſe, Secretaire de l'Académie Royale des Sçiences, l'un des Aſſociez de celle des Inſcriptions & belles lettres & cenſeur Royal des Livres.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sçeaux, *Les Fables nouvelles de M. De la Motte dediées au Roy, avec un diſcours ſur la Fable*, & j'ay cru qu'il y avoit peu d'Ouvrages ou l'on trouvât tant d'inſtructions avec tant d'agrément. Fait à Paris le 1. Mars 1719.

FONTENELLE.

FAUTES A CORRIGER.

Page 9. D'être Araignées ou Pelicans, *liſez*, Dêtre Aragnes ou Pelicans.
Page 25. Ont eu eux mêmes la ſemence, *liſez*, Ont en eux mêmes la ſemence.
Page 183. Pour en paſſer ſa fantaiſie, *liſez*, Pour une ambition que rien ne raſſaſie.
Page 230. Elle va vivre à table d'hôte, *liſez*, Elle va regner chez ſon hôte.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.



L'Aigle & l'Aiglon.

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS

REGENT DE FRANCE.

PRINCE, tu crains qu'on ne te louë ;
Et moy j'aime à loüer les Heros; je l'avouë.
Comment nous accorder ? j'ay peine à m'en tenir,

J'ay beau me dire : il eſt des plus modeſtes,
Quel gré me ſçaura-t-il d'aller l'entretenir
De ſes dits, de ſes faits & geſtes ?
Je l'ennuïray. La raiſon à cela
Reſpond : il eſt encor plus loüable par là.
Je rappelle ton premier âge ;
Quand nous faiſions l'aprentiſſage
Moy, d'Auteur, & toy de Heros.
Phœbus me ſourioit, & j'arrangeois des mots.
Mars, au grand art de vaincre inſtruiſoit ton courage ;
Et leurs eleves, nous faiſions,
Moy, des diſcours, & toy des actions.
Sulli dans ces tems-là te donnoit une feſte ;
Campra t'y préparoit des airs
Dont je m'applaudiſſois d'avoir fourni les vers.
Quand tu vis ton nom à la teſte,
Une noble rougeur s'eleva ſur ton front.
La loüange deſlors te ſembloit preſque affront.
Je te repreſentai que tu devois ſouſcrire
Au public applaudiſſement ;
Que quand on ſçait bien faire, il faut le laiſſer dire ;
Et qu'enfin on n'eſt pas Heros impunément.

L'axiome eſt inconteſtable ;
Tu ne peux le deſavoüer.
Or, quand mille vertus t'ont rendu plus loüable,
Et qu'auſſi je ſçais mieux loüer ;
Je pretends m'en ſervir, te chanter à mon aiſe,
Celebrer tour à tour, talents, ſageſſe, exploits.....
Taiſez-vous, me dis-tu ; Prince, que je me taiſe !
Taiſez-vous encore une fois.
Eh bien, Prince, traitons ; accommodons l'affaire ;
Je me tairai ; mais eſt-il juſte auſſi
Que juſques-là je me force à te plaire
Sans en avoir un grammerci ?
Eh bien ! que voulez-vous ? Concluons. Le voici.
Apollon m'a dicté cent fables
Que je conſacre au jeune Roy ;
Utiles ; on le dit. Pour les rendre agreables,
Il faut cent eſtampes, je croy.
C'eſt pour Loüis, il les faut belles.
Finiſſons ; que couteront-elles ?
Deux mille ecus. Or, voilà bien dequoi :
Pour ne te pas loüer c'eſt bien mince ſalaire ;
Prince, j'y perds en bonne foi ;

Mais je vois bien qu'il faut tout faire
Pour avoir la paix avec toi.



De mes recits, de ma morale
Veux-tu voir un échantillon?
Il étoit un jour un aiglon,
Orphelin de race roïale,
Aïant à ſouſtenir la gloire d'un grand nom.
On lui diſoit: croiſſez; que les années
Hâtent vos grandes deſtinées.
Vous êtes le Roi des oyſeaux.
C'eſt à vous de donner ou la paix ou la guerre;
Et Jupiter vous compte entre ſes commenſaux;
Vous devez porter ſon tonnerre.
Pour mériter un ſort pareil,
Qu'une aile genereuſe au haut des Cieux vous guide;
Allez dans un eſſor rapide,
D'une paupiere ferme affronter le Soleil.
Ce diſcours l'échauffoit; il eſſaïoit ſes ailes;
Ses yeux encor tremblans ſe tournoient vers Phœbus.
Lui demander mieux, c'eſt abus.
Attendez des forces nouvelles.

Cependant, on lui montre un aigle au haut des airs,
Preſque perdu dans le ſein de la nuë ;
Et de qui l'intrepide vûë
De l'œil ardent du jour ſoûtenoit les eclairs.
A cet objet l'aiglon s'anime,
Et ſe faiſant ſur l'heure un effort magnanime,
Rival hardi de l'aigle, il s'eleve & l'atteint.

Leçon commence, exemple acheve.

Prince, tu vois quel eſt cet aiglon qui s'eleve ;
Devine quel aigle j'ai peint.



FABLE DEUXIESME.



Le Pelican & l'araignée.

LEs animaux tiennent ecole;
Docteurs regents, & Docteurs aggregés,
Ornés de leur fourure & par ordre rangés,
Tour à tour, pour instruire y prennent la parole.
Chacun a son sisteme à donner sur les mœurs.
De quelque point chaque espece est l'arbitre.
Tout y regente; & c'est là qu'à bon titre,
Les ânes mêmes sont docteurs.

Maint Philoſophe en cette claſſe
Apprit autrefois ſon meſtier.
Socrate en fut diſciple ; il y tint bien ſa place ;
L'Eſclave de Phrigie y fit un cours entier.
La Fontaine, digne heritier
Des cahiers de ce dernier ſage,
Y fit maint commentaire & decora l'ouvrage
D'un tour fin & naïf, ſublime & familier ;
Solide & riant badinage;
Oüi, c'eſt eſtre inventeur que ſi bien copier.
J'ai fait auſſi mon cours, & j'ai pris mes licences
Dans la même Univerſité.
Nouveau Docteur, & moins accredité,
J'en rapporte aux humains de nouvelles ſentences.
Oüi, Meſſieurs, c'eſt pour vous que le tout eſt dicté.
Nous pouvons tous tant que nous ſommes,
Trouver ici de quoi corriger nos défauts ;
Et diſciples des animaux
En apprendre à devenir hommes.



Pelican le ſolitaire,
Au pied d'un arbre ſec avoit poſé ſon nid.

Il avoit là maint petit,
Dont il faisoit son soin & sa plus douce affaire.
Un jour n'apportant point de pâture pour eux,
Le pauvre nid cria famine.
Que fait le pere oiseau ? de son bec genereux,
Luy-même il s'ouvre la poitrine;
Et repaît de son sang le nid necessiteux.
Que fais-tu là, lui dit, Arachné sa voisine?
Je sauve mes enfans aux dépens de mes jours.
Ils seroient morts sans ce secours.
Eh! pauvre fou, repliqua l'araignée,
A ce prix-là pourquoy les secourir?
Ne vaudroit-il pas mieux vivre encor sans lignée,
Que de laisser des enfans & mourir?
On ne me prendra pas à pareille folie.
Tu me vois un peuple d'enfans;
J'en ay fait au moins quatre cens;
Je les mangeray tous, si Dieu me prête vie.
Ma table sera bien servie,
Tant que la canaille vivra;
Et nous en croquerons autant qu'il en viendra.
Le Pelican frémit du discours effroyable;

Il croit preſque voir le ſoleil
Reculer, comme il fit en un feſtin pareil.
Tais-toi, dit-il, tais-toi marâtre deteſtable.
De tes monſtrueux apetits
Etonne la nature, en devorant ta race ;
Je meurs plus ſatisfait, en ſauvant mes petits,
Que je ne vivrois à ta place.



Rois choiſiſſez (nous ſommes vos enfans)
D'être Araignées ou Pelicans.
Codrus ſauva ſon peuple aux dépens de ſa vie,
Et Neron fit brûler Rome pour ſon plaiſir.
Lequel de l'imiter vous fait naître l'envie?
Heſiter, ce ſeroit choiſir.



FABLE TROISIESME.



Le Perroquet.

UN homme avoit perdu ſa femme ;
Il veut avoir un perroquet.
Se conſole qui peut. Plein de la bonne dame,
Il veut du moins chez lui remplacer ſon caquet.
Il court chez l'Oiſelier. Le marchand de ramages,
Bien aſſorti de chants & de plumages,
Luy fait voir roſſignols, ſereins & ſanſonnets,
Surtout nombre de perroquets.

Le moindre d'entre eux eſt habile ;
Crie, à la cave, & dit ſon mot ;
L'un fait tous les cris de la Ville.
L'autre veut dejeuner, veut qu'on foüete margot.
Tandis que nôtre homme marchande,
Heſite ſur le choix, & tout bas ſe demande
Lequel vaudra le mieux ; il en apperçoit un
Qui rêvoit ſeul, tapi ſous une table :
Et toi, dit-il, Monſieur l'inſociable,
Tu ne dis mot ; crains-tu d'être importun ?
Je n'en penſe pas moins, répond en ſage bête,
Le Perroquet. Peſte, la bonne tête !
Dit l'acheteur. Ça ; qu'en voulez-vous ? Tant.
Le Voilà. Je ſuis trop content.
Il croit que ſon oyſeau va lui dire merveille ;
Mais tout un mois, malgré ſes leçons & ſes ſoins,
L'oiſeau ne lui frappe l'oreille,
Que de ſon ennuïeux, je n'en penſe pas moins.
Que maudite ſoit la pecore,
Dit le maître ; tu n'es qu'un ſot ;
Et moy cent fois plus ſot encore,
De t'avoir jugé ſur un mot.

FABLE QUATRIESME.



Le Renard & le Chat.

FAire parler les animaux,
Ce ne fut pas tout l'art des mensonges d'E-
sope:
Dans ses contes il develope
Leurs apetits divers, leurs instincts inégaux.
Il faut à la nature être toûjours fidelle;
Ne point faire du loup l'allié des brebis;
Ne point vanter les chants de Philomele,

Aprés qu'elle a fait ſes petits.
Comme d'un homme peint, quand le portrait reſ-
ſemble,
On dit que c'eſt luy-même à la parole près ;
Prenant de l'animal les veritables traits,
Faites dire au Lecteur : c'eſt bien luy, ce me ſemble ;
Voilà mon drôle, le voilà ;
S'il ne parloit, je croirois le voir là.
La fable ne veut rien de forcé, de bizarre.
Par exemple, je me declare
Pour le renard gaſcon qui renvoïe aux goujats
Des raiſins murs qu'il n'atteint pas :
Mais, il n'a plus ſa grace naturelle
Avec la tête ſans cervelle.
Son mot eſt excellent. D'accord :
Mais un autre devoit le dire.
Là-deſſus, dira-t-on, n'aurez-vous jamais tort ?
Sans doute, je l'aurai : mais alors ma ſatire
Tombera ſur moy ; j'y ſouſcris.
Qu'on me l'applique ſans ſcrupule.
Veux-je de toute faute exempter mes écrits ?
Je ne ſuis pas ſi ridicule.

Qui voudroit écrire à ce prix ?

Le renard & le chat faiſant voïage enſemble,
Par maints diſcours moraux abregeoient le chemin.
Qu'il eſt beau d'être juſte ! ami, Que vous en ſemble?
Bien penſé, mon compere, & puis diſcours ſans fin.
Sur leur morale ſaine, éloge reciproque;
Quand à leurs yeux, maître loup ſort d'un bois.
Il fond ſur un troupeau, prend un mouton, le croque
Malgré les cris & les abois.
O, s'écria le chat; ô l'action injuſte !
Pourquoy devore-t il ce paiſible mouton?
Que ne broutoit-il quelque arbuſte ?
Que ne vit-il de gland, le perfide glouton?
Le renard rencherit contre la barbarie;
Qu'avoit fait le mouton pour perdre ainſi la vie?
Et pourquoy le loup raviſſant
Ne vivoit-il pas d'induſtrie,
Sans verſer le ſang innocent?
Leur zele s'échauffoit, quand près d'une chaumine
Arrivent nos ſcandaliſez.
Une poule de bonne mine

Du vieux docteur renard frappe les yeux rusés.
Plus de morale; il court; vous l'attrape & la mange,
Tandis qu'un rat, qui sortoit d'une grange,
Assouvit aussi-tôt la faim
Du chat, qui jusques-là s'étoit cru plus humain.
Non loin de-là, demoiselle araignée,
Qui de sa toile vit le coup,
Raisonnoit d'eux, comme ils faisoient du loup.
Une mouche à son tour n'en fut pas epargnée.

Nous voilà bien. Souvent nous condamnons autrui.
Que l'occasion s'offre; en fait-on moins que lui?





FABLE CINQUIESME.



Le Medecin aſtrologue.

ENfans de Galien, pardonnés l'apologue.
Un Medecin, qui pis eſt, Aſtrologue,
De ſon valet Colin, jeune, frais, vigoureux,
Fit l'horoſcope; & vit, ſelon ſon thême,
Qu'en même jour le valet & luy-même,
Seroient de maladie emportez tous les deux.
Il calcule vingt fois, r'ouvre maint & maint livre;
Voit par tout ſon Arrêt. A peine il doit ſurvivre

Colin

Colin d'une heure ; or jugez si Colin,
Du moins si sa santé fut chere au Medecin.
Il s'attache à ses pas ; ne le perd plus de vûë.
Que sens-tu mon enfant ? Comment va la vigueur ?
Et, Dieu t'assiste de grand cœur,
A chaque fois qu'il éternuë.
Il veut le voir manger ; lui mesure son vin ;
Le soir lui fait faire un potage ;
Dort-il mal ? Dés le grand matin,
Le petit clistere anodin.
Par son regime exact, le docte personnage,
Fait tant & tant que de Colin,
Moitié diete, moitié chagrin,
Fleur de jeunesse, embonpoint demenage.
Surcroît d'allarme ; au maigre jouvenceau
Prend une legere colique.
On saigne ; vient la fievre ; aussi-tôt l'emetique ;
Soudain redoublement ; bon transport au cerveau.
Bien-tôt de soins en soins Colin est au tombeau.
Le sang de l'astrologue en ses veines se glace ;
Il n'a qu'une heure à respirer.
Il fait son testament ; enfin l'heure se passe.

Puis le jour, puis la nuit; puis à ſe raſſurer
Il coule la ſemaine entiere.
L'experience enfin amena la lumiere.
De Cardan, d'Hipocrate, il abjure les loix.
Voit que l'un & l'autre art n'eſt qu'erreur & folie.
Heureux de guerir à la fois
Et de la Medecine & de l'Aſtrologie!



FABLE SIXIESME.



Gillot Inu. & Fec.

Le Mocqueur.

ALte-là, Lecteur, & qui vive?
Es-tu le partiſan ou l'envieux du beau?
Et ſi par hazard il m'arrive
De t'offrir quelque trait ſenſé, vif & nouveau,
N'es-tu point reſolu d'avance
A le trouver mauvais, & ſans autre pourquoi?
S'il eſt ainſi; je te diſpenſe
D'aller plus loin. Je n'écris pas pour toi.

Va t'en porter ta censure hautaine
Sur Corneille, Boileau, Racine ou Lafontaine.
Voilà des Ecrivains dignes de t'exercer.
Pour moy, je n'en vaux pas la peine.
Ce seroit pauvre gain que de me rabaisser.
Je veux un lecteur équitable,
Qui pour tout mépriser, n'aille pas se saisir
De quelque endroit en effet méprisable;
Qui me blâme à regret, lorsque je suis blâmable;
Et lorsque je suis bon, le sente avec plaisir.
Vive ce lecteur sociable:
Mais quant à ces lecteurs malins,
Qui, des talents d'autruy font leur propre supplice;
Puissent naître pour eux des ouvrages divins,
Dont le merite les punisse:
Ils n'auroient avec moi que de petits chagrins.



La nature est par tout variée & feconde.
Dans un païs du nouveau monde *
Qu'habitent mille oiseaux inconnus à nos bois,
Il en est un de beau plumage;
Mais qui pour chant n'eut en partage,

* La Virginie.

Que le talent railleur d'imiter d'autres voix.
Sire Mocqueur (c'eſt ainſi qu'on l'appelle);
Entendit au lever d'une aurore nouvelle,
Ses rivaux ſaluer le jour.
De brocards fredonnés le railleur les harcelle;
Rien n'échappe; tout a ſon tour.
De l'un il traine la cadence;
De l'autre il outre le fauſſet;
Change un amour plaintif en fade doleance,
Un ramage joïeux en importun ſifflet,
Donne à tout ce qu'il contrefait
L'air de defaut & d'ignorance.
Tandis que mon Mocqueur par ſon critique echo
Traitoit ainſi nos Chantres d'a-poco;
Fort bien, dit un d'entre eux, parlant pour tous les autres,
Nos chants ſont imparfaits; mais monſtrez-nous des vôtres.

FABLE SEPTIESME.



L'Asne.

SOus quelle étoile ſuis-je né !
Diſoit certain baudet couché dans une étable;
Que de bon cœur je donne au diable
Le maître ingrat que le Ciel m'a donné !
Combien lui rends-je de ſervices ?
Et combien m'en faut-il eſſuyer d'injuſtices ?
Debout long-temps avant le jour,
Il faut marcher, porter les herbes à la ville,

Courir de porte en porte, & puis à mon retour,
Rapporter le fumier qui rend ſon champ fertile;
Aller chercher au bois ma charge de fagot;
Toûjours ſur pied, toûjours le trot.
Vient-il un Dimanche, une feſte?
Je le porte à la foire, en croupe ſa Margot,
Et puis en deux paniers Jacqueline & Pierrot.
Son maudit ſinge encor ſe campe ſur ma tête.
Si je m'eſcarte un peu pour un brin de chardon,
Soudain marche martin bâton.
Tandis que ſon Bertrand, ſon baladin de ſinge,
Franc faineant, maiſtre étourdi,
Sautant, montrant le cul, gâtant habits & linge,
Vit ſans ſoins, mange à table, eſt ſur tout applaudi.
Peſte du mauvais maître, & que Dieu le confonde!
Ami, luy dit un bœuf de cervelle profonde,
Le maître à qui le ſort a voulu t'aſſervir,
N'eſt pas pire qu'un autre. Apprends qu'en ce bas monde
Il vaut mieux plaire que ſervir.

FABLE HUITIESME.



Le Chat & la Chauve-souris.

GArdons-nous de rien feindre en vain.
La verité doit naiſtre de la Fable.
Qu'eſt-ce qu'un conte ſans deſſein ?
Parole oiſeuſe & puniſſable:
Mais tout vrai ne plaît pas. Un vrai fade & commun
Eſt choſe inutile à rebatre.
Que ſert par un conte importun
De me prouver que deux & deux ſont quatre?

Nous

Nous devons tous mourir. Je le ſçavois ſans vous ;
Vous n'apprenez rien à perſonne.
Je veux un vrai plus fin, reconnoiſſable à tous,
Et qui cependant nous étonne :
De ce vrai, dont tous les eſprits
Ont eu eux-mêmes la ſemence :
Qu'on ne cultive point, & que l'on eſt ſurpris
De trouver vrai quand on y penſe.
Laiſſez donc là vos fictions,
Me va répondre un cenſeur difficile.
Penſez-vous nous donner quelques inſtructions ?
Non pas à vous ; vous êtes trop habile ;
Mais il eſt des lecteurs d'un étage plus bas ;
Et telle fiction qui ne vous inſtruit pas,
A leur égard pourroit être inſtructive.
Il faut que tout le monde vive.

Un chat le plus gourmand qui fut,
N'ayant d'autre ami que ſon ventre,
Fondit ſur un ſerein, & ſans reſpect du Chantre,
L'étrangla net & s'en repût.
Le ſerein & le chat vivoient ſous même maître.

A peine aperçoit-on le meurtre de l'oiſeau,
Que l'on jure la mort du traître.
Chacun veut être ſon boureau.
L'aſſaſſin l'entendit & trembla pour ſa peau.
Les vœux ſont enfans de la crainte.
Il en fit un. S'il ſort de ce danger,
De la faim la plus rude éprouva-t-il l'atteinte,
Il renonce aux oiſeaux, n'en veut jamais manger:
En atteſte les Dieux en leur demandant grace;
Et comme ſi c'étoit l'effet de ſon ſerment,
Le maître oublia ſa menace,
Et ſe calma dans le moment.
Le Rominagrobis échapé de l'orage,
Trouva deux jours aprés une chauve ſouris.
Qu'en fera-t il? ſon vœu l'avertit d'eſtre ſage;
Son appetit glouton n'eſt pas du même avis.
Grand combat! embarras étrange!
Le chat decide enfin. Tu paſſeras, ma foy,
Dit-il; en tant qu'oiſeau, je ne veux rien de toi:
Mais comme ſouris, je te mange.
Le Ciel peut-il s'en fâcher? non,
Se répondoit le bon apôtre.

Son caſuiſte, c'eſt le nôtre;
L'intereſt, qui d'un mot ſe fait une raiſon.
Ce qu'on ſe defend ſous un nom,
On ſe le permet ſous un autre.



FABLE NEUVIESME.



La Ronce & le Jardinier.

LA Ronce un jour accroche un Jardinier:
Un mot, luy dit-elle, de grace;
Parlons de bonne foi, gros Jean, ſuis-je à ma place?
Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier?
Que fai-je icy plantée en haïe,
Que ſervir de Suiſſe à ton clos?
Mets-moy dans ton jardin, & par plaiſir eſſaye
Quel gain t'en reviendra; je te le promets gros.

Tu n'as qu'à m'arroſer, me couvrir de la biſe;
Je m'engage à rendre à tes ſoins,
Des fruits d'une ſaveur exquiſe,
Et des fleurs qui vaudront roſes & lis au moins.
J'en pourrois dire davantage;
Mais j'ai honte de me loüer.
Mets-moi ſeulement en uſage,
Et je veux que dans peu tu viennes m'avoüer
Que je vaux moins encor au parler qu'à l'ouvrage.
C'eſt en ces mots que s'exhaloient
L'amour propre & l'orgueil de la plante inutile.
Gros Jean la crut en imbecille.
Du temps que les plantes parloient,
On n'étoit pas encor habile.
On tranſplante la ronce; on la fait eſpalier.
Loin qu'on s'en fie à la roſée,
Quatre fois plûtôt qu'une elle étoit arroſée;
Pour elle ce n'eſt trop de Gros Jean tout entier.
Comme elle l'a promis, elle ſe multiplie;
Elle étend ſa racine & ſes branches au loin.
Sous ſes filets armez tout ſe caſſe, tout plie;
Fruits,potager,tout meurt;les fleurs deviennent foin.

Gros Jean reconnut ſa folie,
Et n'en crut plus les plantes ſans témoin.

Pour qui ſe vante point d'oreilles.
Telles gens ſont bien-tôt à bout.
A les entendre, ils font merveilles;
Laiſſez-les faire; ils gâtent tout.



FABLE DIXIESME.



Les Singes.

LE Peuple Singe un jour vouloit elire un Roi.
Ils pretendoient donner la couronne au merite;
C'étoit bien fait. La dépendance irrite,
Quand on n'eſtime pas ceux qui donnent la loi.
La diete eſt dans la plaine; on caracolle, on ſaute;
Chacun ſur la puiſſance eſſaye ainſi ſon droit;
Car le ſceptre devoit tomber au plus adroit.
Un fruit pendoit au bout d'une branche aſſez haute;

Et l'agile ſauteur qui ſçauroit l'enlever,
Etoit celui qu'au trône on vouloit élever.
Signal donné, le plus hardi s'élance;
Il ébranle le fruit; un autre en fait autant;
L'autre ſaute à côté; prend l'air pour toute chance,
Et retombe fort mécontent.
Aprés mainte & mainte ſecouſſe,
Prêt à choir où le vent le pouſſe,
Le fruit menaçoit de quitter.
Deux prétendans ont encor à ſauter.
Ils s'élancent tous deux; l'un peſant, l'autre agile;
Le fruit tombe & vient ſe planter
Dans la bouche du mal-habile;
L'adroit n'eut que la queuë: il eut beau s'en vanter.
Allons, cria le Senat imbecille;
Celuy qui tient le fruit, doit ſeul nous regenter.
Un long vive le Roi fend ſoudain les nuées;
L'adreſſe malheureuſe attira les huées.
Oh, oh! le plaiſant jugement!
Dit un vieux ſinge; imprudents que nous ſommes,
C'eſt par trop imiter les hommes.
Nous jugeons par l'évenement.

L'hiſtoire des Singes varie ;
Sur cet évenement il eſt double leçon.
Pour l'un & l'autre cas la nation parie ;
Je doute auſſi du vrai ; mais l'un & l'autre eſt bon.
On dit que le vieux Singe affoibli par ſon âge ,
Au pied de l'arbre ſe campa.
Il prévit en animal ſage ,
Que le fruit ébranlé tomberoit du branchage ,
Et dans ſa chûte , il l'attrapa.
Le peuple à ſon bon ſens decerna la puiſſance ;
On n'eſt Roi que par la prudence.



FABLE ONZIESME.



Les Sacs des destinées.

LA fable, à mon avis, est un morceau d'elite,
Quand, outre la moralité
Que d'obligation elle mene à sa suite,
Elle renferme encor mainte autre verité:
Le tout, bien entendu, sans blesser l'unité.
Aller au but par un sentier fertile,
Cueillir, chemin faisant, les fruits avec les fleurs,
C'est le fait d'une muse habile,

Et le chef-d'œuvre des conteurs.
Donnez en promettant. D'une plume élegante,
Moraliſez juſqu'au recit.
Heureuſe la fable abondante
Qui me dit quelque choſe, avant qu'elle ait tout dit!
Loin ces contes glacés, où le rimeur n'étale
Qu'une aride fecondité;
L'ennui vient avant la morale.
Le Lecteur ne veut plus d'un fruit trop acheté.
Ce precepte eſt fort bon; ſoit dit ſans vanité.
L'ai-je toûjours ſuivi? Je ne m'en flatte guerre:
On dit mieux que l'on ne ſçait faire.

On n'eſt pas bien, dès qu'on veut être mieux.
Mecontent de ſon ſort, ſur les autres fortunes
Un homme promenoit ſes deſirs & ſes yeux;
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguoit les Dieux.
Par un beau jour Jupiter le tranſporte
Dans les celeſtes magaſins,
Où dans autant de ſacs ſcellez par les deſtins,
Sont, par ordre rangez, tous les états que porte

La condition des humains.
Tien, lui dit Jupiter, ton ſort eſt dans tes mains.
Contentons un mortel, une fois en la vie;
Tu n'en es pas trop digne, & ton murmure impie
Meritoit mon couroux plûtôt que mes bienfaits;
Je n'y veux pas icy regarder de ſi prés.
Voilà toutes les deſtinées;
Peſe & choiſi; mais pour regler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Peſent le moins; les maux ſeuls font le poids:
Grace au Seigneur Jupin; puiſque je ſuis à même,
Dit nôtre homme, ſoïons heureux.
Il prend le premier ſac, le ſac du rang ſuprême,
Cachant les ſoins cruels ſous un éclat pompeux.
Oh oh! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter ſi lourde maſſe!
Ce n'eſt mon fait. Il en peſe un ſecond,
Le ſac des grands, des gens en place:
Là giſent le travail & le penſer profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la diſgrace,
Même les bons conſeils que le hazard confond.
Malheur à ceux que ce poids-cy regarde,

Cria nôtre homme ! Et que le Ciel m'en garde ;
A d'autres. Il pourſuit ; prend & peſe toûjours ,
Et mille & mille ſacs , trouvez toûjours trop lourds:
Ceux-cy par les égards & la triſte contrainte ;
Ceux-là par les vaſtes deſirs ;
D'autres , par l'envie ou la crainte ;
Quelques-uns ſeulement par l'ennui des plaiſirs.
O ciel ? n'eſt-il donc point de fortune legere ?
Diſoit déja le chercheur mécontent :
Mais quoy ! me plains-je à tort ? j'ay , je croi , mon affaire ;
Celle-ci ne peſe pas tant.
Elle peſeroit moins encore,
Luy dit alors le Dieu qui luy donnoit le choix ;
Mais , tel en joüit qui l'ignore ;
Cette ignorance en fait le poids.
Je ne ſuis pas ſi ſot ; ſouffrez que je m'y tienne ,
Dit l'homme ; ſoit ; auſſi bien c'eſt la tienne ,
Dit Jupiter. Adieu ; mais là-deſſus
Apprends à ne te plaindre plus.

FABLE DOUZIESME.



Les deux Lezards.

AU coin d'un bois, le long d'une muraille,
Deux Lezards, bons amis, converſoient au Soleil.
Que nôtre état eſt mince ! En eſt-il un pareil ?
Dit l'un. Nous reſpirons icy vaille que vaille ;
Et puis c'eſt tout ; à peine le ſçait-on.
Nul rang, nulle diſtinction.
Que maudit ſoit le ſort de m'avoir fait reptile.

Encor, ſi comme on dit que l'on en trouve ailleurs,
Il m'eut fait gros lezard, & nommé crocodile,
J'aurois ma bonne part d'honneurs.
Je ferois revenir la mode
Du temps où ſur le nil, l'homme prenoit ſa loy;
Encenſé comme une pagode,
Je tiendrois bien mon quant à moy.
Bon, dit l'ami ſenſé; quel regret eſt le vôtre?
Comptez-vous donc pour rien de vivre ſans ſouci?
L'air, la campagne, l'eau, le ſoleil, tout eſt nôtre.
Joüiſſons en, rien ne nous trouble icy.
Mais l'homme nous mépriſe; en voilà bien d'une autre;
Ne ſçaurions nous le mépriſer auſſi?
Que vous avez l'ame petite,
Dit le reptile ambitieux!
Non; mon obſcurité m'irrite,
Et je voudrois attirer tous les yeux.
Ah! que j'envie au cerf cette taille hautaine,
Et ce bois menaçant qui doit tout effrayer!
Je l'ay vû ſe mirer tantôt dans la fontaine,
Et cent fois de dépit, j'ay penſé m'y noyer.

Il eſt interrompu par un grand bruit de chaſſe;
Et bien-tôt le cerf relancé
Tombe prés d'eux, & pleurant ſa diſgrace,
Cede aux chiens dont il eſt preſſé.
Au bruit du cor perçant, tout court à la curée;
Ni meute, ni Chaſſeur ne ſongent au Lezard;
Mais la bête ſuperbe à la meûte eſt livrée;
Brifaut, Gerfaut, Miraut, chacun en prend ſa part.
Aprés la ſanglante avanture,
Fait-il bon être cerf, dit l'ami ſage? Helas!
Dit le fou détrompé; vive la vie obſcure.
Petits, les grands perils ne nous regardent pas.



FABLE

FABLE TREIZIESME.



Le Bœuf & le Ciron.

QU'eſt-ce que l'homme? Ariſtote répond :
C'eſt un animal raiſonnable.
Je n'en crois rien ; s'il faut le definir à fond,
C'eſt un animal ſot, ſuperbe & miſerable.
Chacun de nous ſourit à ſon neant ;
S'exagere ſa propre idée.
Tel s'imagine être un geant,
Qui n'a pas plus d'une coudée,

Ariſtote n'a pas trouvé nôtre vrai nom.
Orgueil & petiteſſe enſemble,
Voilà tout l'homme ce me ſemble.
Eſt-ce donc là ce qu'on nomme raiſon?
Quoiqu'il en ſoit, voicy quelqu'un qui nous reſſemble;
Au bon cœur près, tout homme eſt mon Ciron.

Meſſire Bœuf, las de vivre en Province,
Partoit d'Auvergne pour Paris.
Sur l'animal épais, l'animal le plus mince,
Cadet Ciron voulut voir le païs.
Il prend place ſur une corne;
Mais a-peine s'eſt-il logé,
Qu'il plaint le pauvre bœuf, & juge à ſon air morne,
Qu'il ſe ſent déja ſurchargé.
N'importe; il faut ſuivre ſa courſe;
Eh! comment, ſans cette reſſource,
Pouvoit-il voyager & contenter ſon goût?
Le bœuf luy tiendroit lieu de tout;
D'Hôtellerie ainſi que de voiture,
De lit, ainſi que de pâture:

A fatiguer le bœuf le beſoin le reſout.
Ils partent donc. Déja de plaine en plaine,
Ils ont franchi bien du chemin.
Lorſque le bœuf s'arrête & prend haleine,
Il eſt grevé; mon Dieu ! Que je luy fais de peine,
Dit le voyageur clandeſtin.
Si, tourmenté de la ſaiſon brûlante,
De ſes mugiſſements l'animal frappe l'air,
Par vanité compatiſſante,
Nôtre atome ſe fait leger.
Même, de peur d'amaigrir ſa monture,
Vous l'euſſiez vû ſobre dans ſes repas.
Faiſons, ſe diſoit-il, faiſons chere qui dure;
Je l'affoiblirois trop; il n'arriveroit pas.
On arrive pourtant juſqu'à la capitale.
Cadet Ciron ſain & ſauf arrivé,
Demande excuſe au bœuf qu'il croit avoir crevé.
Qui me parle là-haut, dit d'une voix brutale,
Meſſire bœuf? C'eſt moy. Qui? Me voilà.
Eh! l'ami, qui te ſçavoit là?

Je laiſſerois la Fable toute nuë

Qu'ici plus d'un Ciron ſe reconnoîtroit bien.
Tel qui ſe groſſit à ſa vûë,
Se croit quelque choſe, & n'eſt rien.



FABLE QUATORZIESME.



La Lotterie de Jupiter.

LE bon Jupin voulant gratifier
La race humaine, sa servante,
Par Mercure fit publier
Une ample Lotterie, en tous biens abondante.
Tout billet étoit noir ; chacun devoit gagner ;
Point de sixiéme à prendre sur l'espece.
Les premiers lots étoient les plaisirs, la richesse,
Les honneurs, le droit de regner.

Le gros lot étoit la Sageſſe.
Le plus grand nombre, & les moins bien traitez,
De l'eſperance au moins devoient être dottez.
Quant au prix des billets, c'étoit des ſacrifices;
Les Autels étoient les bureaux.
Jupiter reçut tout, chevres, moutons, geniſſes,
Pigeons, juſques à des gâteaux,
Et moins encor; car le Dieu favorable,
Aimant les hommes comme ſiens,
Ne voulut pas que le plus miſerable
Demeurât exclus de ſes biens.
J'oubliois qu'il voulut permettre
A quelques-uns des Dieux d'y mettre.
Bien-tôt la Lotterie eſt pleine; il faut tirer.
Tous les billets ſont jettez dans une urne,
Broüillez & rebroüillez. Puis, le fils de Saturne,
C'eſt donc au Sort à ſe montrer,
Dit-il; je veux que ce ſoit lui qui tire;
Aveugle, il eſt hors de ſoupçon.
Le Sort tire en effet. Mercure a ſoin d'écrire
A chaque fois & le lot & le nom.
De l'urne à millions ſortent les eſperances;

C'étoit toûjours cela. Puis de meilleures chances
Faiſoient paroître quelquefois
Des Amants fortunez, des riches & des Rois.
Le gros lot vient enfin : on nomme la Sageſſe.
Pour qui ? Numero tant, & Minerve pour nom.
Soudain entre les Dieux fanfares, allegreſſe ;
Chez l'homme au contraire triſteſſe,
Murmure, injurieux ſoupçon.
Que voilà bien un trait de pere de famille !
Dit tout le genre humain fâché.
Jupiter fait tomber le gros lot à ſa fille ?
Bon, celà ſaute aux yeux, Jupiter a triché.
Pour punir & calmer cette inſolence impie,
Quel moyen croyez-vous que Jupin inventa ?
Au lieu de la Sageſſe, il donna la folie
A l'homme qui s'en contenta.
On ne ſe plaignit plus, & depuis ce partage
Le plus fou ſe crut le plus ſage.

FABLE QUINZIESME.



Les deux Statuës.

SUr le sommet d'un temple magnifique,
On voulut elever l'image de Pallas;
Et pour ce monument toute une Republique
Mit en œuvre deux Phidias.
Grand prix pour qui feroit la plus belle statuë;
On veut choisir. Un seul devoit avoir l'argent,
Et la gloire par consequent;
L'autre rien. Chacun s'evertuë,

Fait de ſon mieux ; honneur & gain
Preſſent nos ouvriers, leur conduiſent la main.
Ils ont bien-tôt achevé leur ouvrage ;
On le porte au parvis. Le peuple d'y courir.
Alors de tous les yeux l'un ravit le ſuffrage ;
L'autre à peine ſe peut ſouffrir.
Celui qu'on admiroit brilloit de mille graces ;
Tous les traits étoient delicats ;
Les contours arondis : bref, malgré ſes menaces,
La critique n'y mordit pas.
L'autre n'étoit auprès qu'un marbre encor informe ;
Rien de fini ; chaque trait eſt groſſier ;
Contours monſtrueux, taille énorme :
Le peuple renvoioit l'ouvrage à l'attelier.
Voilà le Maître, & l'autre eſt l'écolier.
On alloit delivrer le prix ſans autre forme.
Tout beau, dit le Sculpteur ; il faut nous éprouver.
Eſt-ce pour le parvis que ma Statuë eſt faite ?
Sur le Temple avec l'autre, il la faut elever ;
Et vous verrez d'icy quelle eſt la plus parfaite.
On le fit, en plaignant les frais ;
Mais d'abord tout changea de face.

La ſtatuë admirée en perdit tous ſes traits ;
L'éloignement les confond, les efface.
L'autre par la diſtance acquiert toute la grace
Qu'on ne ſoupçonnoit point, en la voiant de près.

Il faut voir les choſes en place.



FABLE SEIZIESME.



La Magicienne.

A M. COYPEL LE FILS.

COypel, digne heritier d'un Apelle nouveau,
Qui, recueillant sa sublime industrie,
T'es fait donner ta part de son pinceau,
En pur avancement d'hoirie;
Si loin que son art soit allé,
Il doit craindre qu'un jour ton sçavoir ne l'egale.
Je l'en crois, entre nous, déja tout consolé;

Et Nature en ravit l'honneur à la Morale.
A mes travaux ajoûte icy les tiens ;
Rens present ce que je raconte.
Mes vers me semblent bons (chacun le croit des siens)
Mais du tableau l'impression plus prompte
Réünit en un seul moment
Ce que le vers ne dit que successivement.
Rassemble dans tes traits tout l'esprit de l'ouvrage ;
Peins même les discours dans l'air du personnage ;
Que ton pinceau moralise avant moi.
Tant mieux, si je suis presque inutile aprés toi.
Tu l'as fait. Ce tableau plaisamment formidable,
En action réelle erige mon recit.
Dans ce que tu peins, tout est dit ;
Et qui le voit, a lû ma Fable.

La Nuit avoit au monde amené le repos.
Le silence regnoit sur toute la nature ;
Et l'obligeant Morphée à chaque creature
Faisoit litiere de pavots.
Une sorciere de Carie,
Une vieille Medée, une autre Canidie,

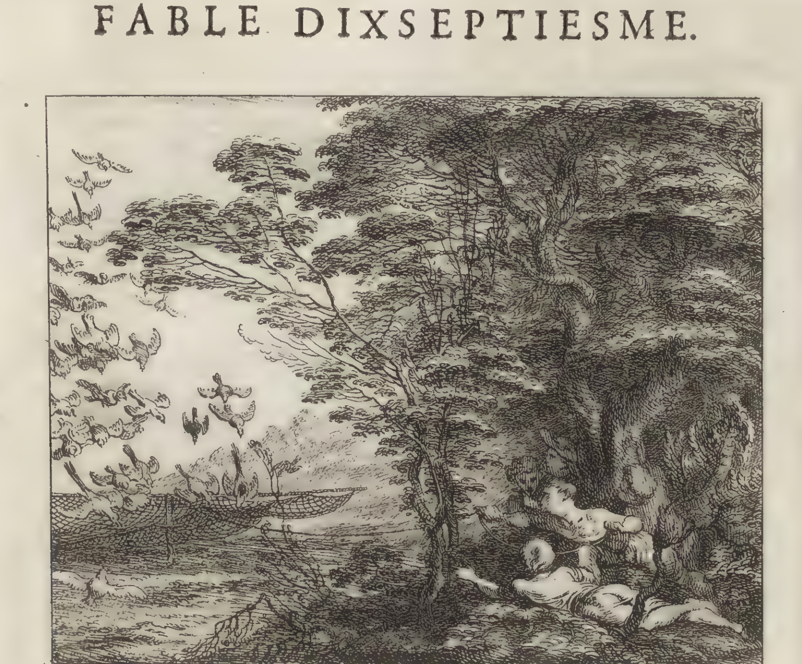
Sçavante en l'art d'interroger le Sort,
Pour exercer sa science hardie,
Arrive dans un bois qui tremble à son abord.
Dans le centre d'un cercle elle établit la scene
De ses enchantemens divers.
Sur l'autel en triangle allume la verveine,
En prononçant les mots souverains des enfers.
Pour sacrifice au Dieu du noir rivage,
Elle souffle la peste au plus prochain bercail;
Et fait sur l'heure à l'innocent bétail
Perdre le goût du pâturage.
Pluton, de ce grand art le vassal immortel,
Depute à la sorciere une legion d'ombres,
Qui viennent des roiaumes sombres,
Comparoître au magique autel.
Ce n'est pas tout. Il faut que du ciel arrachée,
La Lune descende en ce bois.
De son char, par un mot, la voilà detachée.
Des pauvres Cariens les tambours & les voix
La rappellent en vain : la Lune est empêchée.
A quoi? vous allez voir. Dès que tout s'est rendu
Aux loix de la Magicienne,

Tirez-moy de ſouci, leur dit la Carienne;
Où puis-je retrouver un chien que j'ai perdu?
Quoi, falloit-il troubler l'ordre de la nature,
Lui dit Hecate, pour ton chien?
Eh? que m'importe ſon allure,
Dit la vieille, pourvû que je n'y perde rien?

Que de gens ne ſeroient, avec même puiſſance,
Ni plus juſtes, ni plus ſenſez!
Pour un rien, ils mettroient tout le monde en ſouffrance:
Ils ſe contentent; c'eſt aſſez.
Eſt-ce hiperbole? non: & ma Fable s'appuie
D'un fait connu de l'Univers.
Parce qu'Aléxandre s'ennuie,
Il va mettre le monde aux fers.



FABLE DIXSEPTIESME.



Les Oiseaux.

SUr un haut chêne, au pied d'une montagne,
S'étoient dès le matin, assemblez mille oi-
seaux,
Qui voltigeant de rameaux en rameaux,
De leurs brillants concerts éguaioient la campagne.
Ainsi, sans soins, sans embarras,
Chantant leur joye ou leur tendre martire,
Ils attendoient l'heure de leur repas,

Ou leur apétit, pour mieux dire.
Ils le ſentoient venir, lorſque tout à propos,
Un Sanſonnet vint leur apprendre
Qu'à mille pas de l'arbre, ils n'avoient qu'à ſe rendre.
Le grain, leur diſoit-il, s'y verſoit à grands flots.
Venez... Ne ſoiez pas ſi ſots,
Leur dit une allouette; on ſonge à vous ſurprendre.
Grain, vous dit-on, d'accord; mais auſſi vrais paneaux
Que l'oiſeleur vient de vous tendre:
Et que je ſois le dernier des oiſeaux
Si... La pauvre allouette eſt une autre Caſſandre,
Qu'on ne croit point, qu'on ne veut point entendre;
Et nos Troiens aiſlez, entraînez par la faim
Suivent le Sanſonnet au grain.
Vous le voiez, dit-il. Le premier il y vôle.
On l'a ſuivi ſur ſa parole;
Sur ſon exemple on ſe met à manger:
Mais le paneau ſe ferme; & voilà dans la geole
Nos pauvres indiſcrets. Quelques-uns d'enrager;
Les autres encor de gruger
En enrageant; cela conſole.

Je vous ai prédit le danger ;
Vous trompois-je ? dit l'allouette,
Qui ſeule avoit la clef des champs.
Non, répondit quelqu'une de dedans ;
C'eſt qu'on croit trop ce qu'on ſouhaite ;
Et l'on connoît ſon tort, quand il n'en eſt plus tems.



FABLE DIXHUITIESME.



Les Dieux d'Egipte.

DAns l'Egipte jadis toute bête étoit Dieu;
Tant l'homme au contraire étoit bête!
Tel animal ailleurs, qui n'a ni feu ni lieu,
Avoit là ſon Temple & ſa Fête.
On avoit fait un jour dans le Temple du chat
D'un rat blanc & ſans tache un pompeux ſacrifice.
Le lendemain, c'eſt le tour du Dieu Rat:
Il faut, pour le rendre propice,

Qu'à ſes Autels un chat periſſe.
Maître matou marchoit de feſtons couronné,
Et de Prêtres environné.
Du Dieu Rat juſqu'aux Cieux on portoit la louange.
Strophe, Antiſtrophe, Epode, harmonieux ramas;
Petits faits & grands mots; Pindarique mélange.
Chacun prioit le Dieu de menager ſa grange.
Ne nous puniſſez point des inſultes des chats,
Diſoit-on: que le ſang de celui cy vous vange.
Lui Dieu! diſoit le chat. Eh! Vous n'y penſez pas:
Qui ſuis-je donc moy qui le mange?
Hier c'étoit pour moi que fumoit l'encenſoir;
Aujourd'hui mon trepas vous paroît legitime.
Pourquoi paſſer ainſi du blanc au noir?
J'étois Dieu; me voilà victime.
Reproche embarraſſant qu'on ne reſolut point.
D'un coup de hache on abregea ce point.

Nous ſommes tous d'Egipte, & leur mode eſt la nôtre.
Quels ſont nos Dieux? Nos paſſions,
Que ſuivant les occaſions,
Nous immolons tour à tour l'une à l'autre.

FABLE DIXNEUVIESME.



L'Avare & Minos.

DE tous les vices des humains
Le plus mocqué, c'eſt l'avarice.
C'eſt auſſi le plus fou. Bernez-le ; c'eſt juſtice.
Quant à moi, j'y donne les mains.
Qu'Apollon me mette à ſa place ;
J'arme tous les Auteurs contre un vice ſi ſot.
Nul rang, nul honneur au Parnaſſe
A quiconque ſur lui n'eut pas lâché ſon mot.

Mais quoi ! Me diroient-ils ; la matiere eſt uſée :
De quels ſiecles, de quels climats
N'a-t-il pas été la riſée ?
Qu'en dirions-nous? Plûtôt, que n'en diriez-vous pas ?
Peignez l'Avare en ſa folle diſette,
De Belſebut infame anachorete,
Qui fait vœu ſur ſon or de renoncer à tout :
Qui ſe traite lui-même à ſa table maudite,
Comme un effronté paraſite
Qu'il voudroit éloigner par un mauvais ragoût.
Quand le vice eſt opiniâtre,
La Satire doit l'être auſſi.
Allez le baffouer de theâtre en theâtre,
Tant qu'à le corriger vous aiyez réüſſi.
Mais ne l'attaquez pas avec des bras d'Hercule ;
Vos efforts ſeroient ſuperflus.
Servez-vous des traits de Momus ;
Il eſt défait s'il voit ſon ridicule.
Eh ! ne le voit-il pas ? Ne l'a-t-on pas bien peint ?
L'Avare ignore-t-il, ſi quelque ſens l'éclaire,
Qu'en ſe privant de tout de peur de la miſere,
Il ſe fait tout le mal qu'il craint ?

On s'en mocque ; il eſt inſenſible ;
Ce qui le fâche d'un brocard,
C'eſt qu'il n'en peut groſſir ſa chevance d'un liard.
Oh ! je me rends ; la cure eſt impoſſible.
Le vice ſans pudeur eſt trop incorrigible.

Auprès d'un immenſe treſor,
Certain avare expira de miſere ;
Et dans ſa demeure derniere,
N'emporta qu'un denier qu'on lui plaignit encor.
Car telle eſt la gent heritiere ;
Vous lui laiſſez des monceaux d'or ;
Elle plaint au défunt le bucher ou la biere.
Nôtre ombre arrive au Stix dans le temps que Caron
Recevoit ſon droit de paſſage,
Et repouſſoit de l'aviron
Quiconque n'avoit pas pour payer ſon voyage.
Mais l'Avare amoureux de ſon pauvre denier
Ne peut s'en deſſaiſir. Il fraude le peage ;
A la barbe du Nautonnier,
Dans le milieu du Stix il ſe jette à la nage ;
Fend le fleuve. On a beau crier ;

L'ombre, à force de bras; atteint l'autre rivage.
Cerbere à ſon aſpect, aboya triplement.
Bien-tôt à l'affreux heurlement,
Des noires Sœurs vient la cruelle bande,
Qui ſe ſaiſit dans le moment
De cette ombre de contrebande.
On la mene à Minos; le cas étoit nouveau:
On veut par un exemple aſſeurer le bureau.
Vous euſſiez vû Minos rouler dans ſa cervelle
Le crime & la punition.
L'ombre avare merite-t-elle
Le tourment de Tantale, ou celui d'Ixion?
L'envoira-t-il relaier Promethée,
Ou bien aider Siſiphe à rouler ſon fardeau?
Vaut-il mieux l'obliger à remplir ce tonneau
Où des brus d'Egyptus la troupe deteſtée
Perd toûjours ſa peine & ſon eau?
Non, dit Minos. Il faut le punir davantage.
Les tourmens d'icy ne ſont rien.
Qu'il s'en retourne au monde: ouvrons-lui le paſſage.
Je le condamne à voir l'uſage
Que l'on va faire de ſon bien.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIERE.



LES DEUX ORACLES.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC.

PRINCE que je ne tiens pas compte
De ſurnommer vaillant, car vaillant & Condé
C'eſt même choſe, & j'aurois honte

D'un

D'un pleonaſme decidé ;
C'eſt la noble Candeur, la Droiture heroïque
Qu'aujourd'hui je celebre en Toy :
Que la France aime à voir Condé le veridique
Chargé de lui former un Roy !
LOUIS ſçaura de Toy que ſon Palais doit être
Le Temple de la Verité ;
Et que ſi le Menſonge a le front d'y paroître,
L'inſolent doit être traité
En criminel de leze-Majeſté.
De ta bouche ſincere il va ſouvent entendre
Qu'il n'eſt Roy que pour nôtre bien ;
Et le Ciel dans ton cœur a pris ſoin de répandre
Tout ce qui doit regler le ſien.
Veille donc ſur cette Ame à tes ſoins confiée ;
Que ſes vertus croiſſent avec ſes jours ;
Et qu'à jamais repudiée,
La Flatterie en d'autres Cours
Aille chercher azile : elle en aura toûjours.
Les Rois la ſouffrent trop ; c'eſt là leur grande faute ;
Elle corrompt enfin les Princes les meilleurs ;
Mais fais du moins, la releguant ailleurs,

Que le Roi ne ſoit pas ſon hôte.



Au Temple de Delphes un jour,
Un Roy Grec ſuivi de ſa Cour,
S'en alla conſulter l'Oracle.
Il vouloit des amis dont il ne pût douter;
Mais ſa grandeur eſt un obſtacle
A ce jugement ſûr qu'il en vouloit porter:
Car comment diſtinguer l'ami de ſa perſonne
D'avec l'ami de ſa Couronne,
Le zele d'avec l'interêt,
L'attachement réel de ce qui le paroît?
C'étoit l'embarras du Monarque.
Il entre ſeul au Temple, interroge Apollon;
Et lui demande à quelle marque
Il connoîtra l'ami digne d'un ſi beau nom.
Tu veux, lui dit Phœbus, un ami veritable?
Celui qui t'oſera dire la verité,
La verité deſagreable,
Sera ton homme: adieu; voilà ta ſeureté;
Le Prince ſort, ſans rien faire connoître.

Toute ſa Cour enſuite eut ſon oracle à part :
Ils demandoient tous par quel art,
Ils pourroient faire un ami de leur maître.
En le flattant toûjours, leur dit l'Oracle à tous ;
Fauſſe louange plaît, & l'orgueil la ſeconde :
N'allez pas dire vrai ; ce ſeroit fait de vous.
Ce Dieu connoiſſoit bien ſon monde.

Comment ce double oracle ira-t-il à ſa fin ?
Chacun étant ainſi muni de ſa recette,
Ils s'aſſemblent tous au feſtin,
Où les a conviés le Prince qui projette
D'éprouver ſur eux ſon deſtin.
Mes amis, leur dit-il, au moment que la joie
Commençoit à regner entre nos commenſaux,
Que la liberté ſe deploie :
De l'amitié ; rien plus ; nous ſommes tous égaux.
Pour commencer, dites-moi mes défauts.
Si vous en avez, c'eſt de croire
Que l'on puiſſe vous en trouver ;
Dit la troupe en chorus. Et là-deſſus de boire.
Un ſeul ne diſoit mot. Qu'avez-vous à rêver,

Lui dit le Roi ? Je rêve à vôtre gloire ;
Chacun vous flatte ici ; je ne puis l'approuver ;
Vous avez cent vertus dont s'ornera l'Hiſtoire ;
Je l'avouë avec joie, & j'en ſens tout le prix :
Mais je crains qu'un defaut nuiſe à vôtre memoire ;
Que vos lauriers n'en ſoient fletris.
Vous aimez trop le vin ; & quelquefois l'yvreſſe
De vôtre front fait fuir la Majeſté.
Inſolent ! dit le Roi ; tien, de ta hardieſſe
Voilà le prix ; le coup étoit porté.
Enfin mon amitié m'a valu vôtre haine,
Dit le mourant ; l'Oracle conſulté
M'a prédit une mort certaine,
Si j'oſois à mon Roi dire la verité.
Par l'excès du zele emporté,
Je n'ay pû vous la taire, & j'en reçois la peine.
Qu'entens-je ? dit le Roi ; pardon, Dieux irritez ;
Rendez-moi mon ami ; je reconnois ſon zele.
M'allez-vous donc livrer à la trouppe cruelle
Des flatteurs qui me ſont reſtez ?
Juſques au bout l'ami fidele
Lui dit : Je meurs content, ſi vous en profitez.

FABLE DEUXIESME.



La Pie.

UN Traitant avoit un Commis ;
Le Commis un Valet; le Valet une Pie.
Quoique de la rapine ils fussent tous amis,
Des quatre, l'animal étoit la moins harpie.
Le Financier en chef vôloit le Souverain ;
Le Commis en second vôloit l'Homme d'affaire ;
Le Valet grapilloit ; il eut voulu mieux faire ;
Et des gains du Valet Margot faisoit sa main.

C'eſt ainſi que toute la vie,
N'eſt qu'un cercle de volerie.
Le Valet donc à ſon petit magot
Trouvoit toûjours quelque mécompte,
Qu'eſt-ce? dit-il. Quel eſt le coquin qui m'affronte?
Dans mon taudis il n'entre que Margot.
A tout hazard, il vous l'épie,
Et la prend bien-tôt ſur le fait.
Il voit nôtre galante Pie,
Du coin de l'œil faiſant le guet,
Prendre à ſon bec ſa piece de monnoie,
Et puis dans le grenier courant cacher ſa proie.
C'étoit là que Margot avoit ſon coffre fort;
Amaſſant ſans joüir; bien d'autres ont ce tort.
Oh, ça, dit le Valet, en ſurprenant ſa belle,
Je te tiens donc, & mon argent auſſi.
Voiez la gentille femelle;
J'en ſuis d'avis; on volera pour elle;
Elle en auroit le gain; j'en aurois le ſouci.
Il prononce à ces mots la Sentence mortelle.
Margot à ſa façon ſe jette à ſes genoux;
Grace, lui cria-t-elle; un peu plus d'indulgence;

Au fonds je n'ai rien fait que vous ne fassiez tous.
Ou par justice, ou par clemence,
Donnez-moi le pardon qu'il vous faudroit pour vous.
Ce caquet étoit raisonnable ;
Mais le Valet inexorable
Lui coupe la parole & lui tord le gosier.
Le plus foible, c'est l'ordre, est puni le premier.



FABLE TROISIESME.



L'Enfant & les Noiſettes.

QUe j'aime une image naïve,
Qui ſoit en apparence une leçon d'enfant,
Et qui pour le Sage inſtructive,
Renferme un precepte important.
Les grandes veritez charment ſous cette écorce ;
On ne les attend point, & d'abord on les voit ;
Cette ſurpriſe y donne de la force.

Un

Un exemple, dit-on; eh bien, exemple; ſoit.
Philoſophiquement, ſi je vais dire à l'homme,
Contente toi de mediocrité;
Il ne t'en coûtera le repos ni le ſomme;
Tu l'auras ſans difficulté:
Mais par mille projets je te vois agité;
Tes deſirs n'ont point de limites;
Toutes fortunes ſont à ton gré trop petites;
Tu veux tout; tout échape à ton avidité.
Belles leçons! mais l'homme y baille.
Que faire pour le reveiller?
Or voici comme j'y travaille;
Je lui conte une Fable; il ceſſe de bailler.

Un Jeune enfant, je le tiens d'Epictete,
Moitié gourmand & moitié ſot,
Mit un jour ſa main dans un pot
Où logeoit mainte figue avec mainte noiſette.
Il en emplit ſa main tant qu'elle en peut tenir;
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laiſſe point revenir.

Il n'y ſçait que pleurer. En plainte il ſe conſomme
Il vouloit tout avoir & ne le pouvoit pas.
Quelqu'un lui dit, & je le dis à l'homme,
N'en prends que la moitié, mon enfant; tu l'auras.



FABLE QUATRIESME.



Le Linx & la Taupe.

JAdis dans le ſiecle des Fables,
Et du temps qu'il étoit des Sirenes, des Sphinx,
Centaures & choſes ſemblables,
Vivoit auſſi Meſſire Linx,
L'Argus des animaux, dont la perçante vûë,
Ne trouva jamais rien d'obſcur:
Tandis que l'œil du jour perce à peine la nuë,
Le ſien perce au travers d'un mur.

Un de ces animaux, tapi ſous un branchage,
(Car ils étoient chaſſeurs de leur métier)
Se tenoit à la fuſt, attendoit le gibier,
Preparant ſes dents à l'ouvrage.
Nôtre Argus apperçoit une taupe en ſon trou.
Ah! lui dit-il; que je te plains ma mie!
Pauvre animal, que fais-tu de la vie?
Tu n'as point d'yeux; Jupiter étoit fou
Quand il te fit de cette ſorte.
Pourquoi t'ôter le jour qui doit tout éclairer?
Tu fais fort bien de t'enterrer;
Je te tiens plus d'à moitié morte;
Et ce ſeroit faveur que de te devorer.
Pardonnez-moi, lui dit la Dame;
Je ſens fort bien que je vis tout à fait.
Je n'ai point d'yeux; eſt-ce un ſujet
D'accuſer Jupiter? Croyez-m'en, ſur mon ame,
Il a bien fait ce qu'il a fait.
A-t-il beſoin qu'on le conſeille?
Il m'a donné de ſa grace une oreille
Qui vaut des yeux, & qui me ſert autant.
Tenez, par exemple, elle entend

Derriere vous un bruit qui vous menace ;
Je crains pour vous quelque disgrace.
Fuiez. Dame Taupe entendoit
La corde d'un arc qu'on bandoit.
La fleche part, & l'atteinte mortelle,
Envoia nôtre Argus dans la nuit éternelle.

Mépriseurs indiscrets, vous n'y connoissez rien ;
Les dons sont partagez, & chacun a le sien.



FABLE CINQUIESME.



Les deux Songes.

VArieté, je t'ai voué mon cœur.
Qui te perd un moment de vûe,
Tombe aussi-tôt dans la langueur.
Rien ne charme à la continue;
Seule, tu plais toûjours. J'ay pitié du Lecteur,
Quand tu n'as pas versé tes graces sur l'Auteur.
Préside à mes recits; préside à mes images;
Pein toi-même mes païsages;

Changeons d'objets ; changeons de lieux ;
Promene-moi dans mes ouvrages,
De la terre aux enfers, & des enfers aux Cieux.
A peine la nature eſt-elle aſſez feconde ;
Tout eſt dit, tout devient commun.
Les Conquerans voudroient un nouveau monde ;
C'eſt aux rimeurs qu'il en faut un.
Toûjours des animaux, des bois & des campagnes !
Sans ceſſe le même horiſon !
Comment y reſiſter ? L'on ſe croit en priſon.
De la varieté les graces ſont compagnes.
J'en veux dans mon ouvrage égaier la raiſon.
Là j'amenerai ſur la Scene
Cadet Ciron qui ſe croit important ;
Tout auprès Jupiter de ſon Trône éclatant
Gratifiera la race humaine ;
De-là, je vais aux ſombres bords
Faire juger Minos, faire parler les morts.
Aujourd'hui dans le Nord & demain dans l'Affrique,
Quelquefois Iroquois, & d'autres fois Perſan,
Gai, ſerieux, galant ou politique,
Je ſerai tout, mais toûjours veridique.

Ça, ma Muſe, prend le turban,
Et tire ici le vrai des ſonges d'un Sultan.

Deux Songes, grands menteurs, l'un noir, melancolique,
L'autre blanc & vermeil comme albâtre & corail,
Sortoient un matin du Serail.
D'un eſclave le blanc s'étoit fait domeſtique,
Et le noir avoit pris le grand Seigneur à bail,
Même à bail emphitheotique.
Ils retournoient enſemble au tenebreux manoir,
Ça, dit le Songe blanc au noir;
As-tu bien tourmenté ton homme?
Je t'en réponds, dit l'autre; & vingt fois en ſurſaut
Je l'ai retiré de ſon ſomme;
Je l'ai de mal en pis promené comme il faut.
Par l'infidele Janiſſaire,
D'abord de la priſon j'ai fait tirer ſon frere;
On l'arrachoit du trône, & prêt d'être étranglé,
Il s'eveille en criant, tout en eau, tout troublé:
Je l'attendois à la repriſe:
Il ſe rendort & ſur le champ

Je me transforme en nouveau Tamerlan ;
J'attaque ſa Hauteſſe & la Ville eſt ſurpriſe ;
A mon pouvoir tout ſe ſoûmet.
De ſes enfans je fais ample carnage ;
Et lui-même, je vous l'encage,
Ainſi qu'un autre Bajazet.
Nouveau ſurſaut ; & dès qu'il ſe remet
Sur l'oreiller, nouvelle image
Plus triſte encor : enfin, je m'en donne à ſouhait.
Voilà toutes les nuits le ſoin qui me regarde.
C'eſt ma tâche en un mot. Je corromps ſes Viſirs ;
Le Mufti le proſcrit ; je revolte ſa garde ;
Une Sultane le poignarde ;
Ce ſont là mes menus plaiſirs.
Je lui rends la nuit ſi funeſte
Qu'il en a pour le jour du trouble encor de reſte.
Oh ! pour moi, dit le Songe blanc,
Je ſers mieux mon homme, & ma tâche
Eſt de le rendre heureux, de rafraichir ſon ſang.
A peine le ſommeil ſur ſon grabat l'attache,
Que d'abord je le fais Sultan.
Il prend ſa place au trône, aſſemble le Divan,

Fait des Loix, declare la guerre,
De ſuccès en ſuccès ſoûmet toute la terre,
N'en fait pour lui qu'un peuple & tout Mahometan.
Puis pour ſe delaſſer, de Sultane en Sultane
Va promener ſes vœux, examine, & le ſoir,
Tous attraits bien peſez, il jette le mouchoir.
Je n'offre à ſes regards que tableaux de l'Albane.
Chaque nuit ma faveur le met
Au Paradis de Mahomet.

Problême embarraſſant, queſtion epineuſe!
Lequel choiſir des deux états?
Une vie eſt ſouvent heureuſe ou malheureuſe
Par les endroits qu'on n'en voit pas.
Ambitieux toûjours en queſte
De puiſſance & d'honneurs, gare le Songe noir.
Nous n'envions les Grands que faute de ſçavoir
Ce qui leur paſſe par la tête.



FABLE SIXIESME.



Les Singes Matelots.

UN navire chargé d'une peuplade Singe,
Colonie amaſſée aux forêts de Narſinge,
Venoit d'arriver dans un port.
Le debit étoit ſûr de cette marchandiſe;
Le Roi du pays l'aimoit fort.
Que ce fût bon goût ou ſotiſe,
Avec lui tout ſon peuple avoit raiſon ou tort.
Le monde ſe conforme à l'exemple du maître;

Et ſurtout de la Cour c'eſt là le rudiment.
Le Prince eſt enrumé ; le Courtiſan veut l'être
La mode en court dans le moment.
Nos Marchands de magots, pour annoncer leur foire,
Dans la Ville étoient deſcendus ;
L'équipage étoit allé boire ;
Les Singes reſtoient & rien plus.
Leur Doien ſe leva, capable perſonnage :
Camarades, dit il, je medite un bon tour.
Derobons-nous à l'eſclavage,
L'occaſion nous rit, hâtons nôtre retour.
Vous avez vû quelle manœuvre
Gouverne les vents & les flots ;
Pour nôtre apprentiſſage eſſaions ce chef-d'œuvre ;
Je ſerai le Pilote, & vous les matelots.
Vivent les bons conſeils, s'écria l'aſſemblée ;
Partons ; liberté, liberté !
On demare auſſi-tôt ; la voile eſt étalée :
Et voilà par les vents le navire emporté.
Tout alloit bien d'abord ; plus d'un Zephir les pouſſe ;
Vous euſſiez vû maint petit mouſſe

Courant de vergue en vergue, & grimpant ſur les
mats;
Tandis qu'au gouvernail le vieux Singe ſe place,
D'un pilote inquiet affectant la grimace:
On l'eût pris pour Tiphis * à ſon grave embarras.
Meſſieurs, leur diſoit-il, l'orage nous menace;
Je vois un nuage là-bas;
Déjà des mers ſe ride & ſe noircit la face;
Nous aurons du gros temps; mais ne le craignez pas.
Il diſoit vrai quant à l'orage;
Quant à ſon art, c'étoit un autre cas.
Les vents dans le moment deploierent leur rage;
De foudres redoublez un horrible fracas
Allarme le pauvre équipage,
Qui ſe voit à toute heure à deux doigts du trépas.
Ils font à tout hazard ce qu'ils avoient vû faire;
Mais ils le font en imprudens.
Il faut caler la voile; ils font tout le contraire.
Voulant fuir les rochers, ils vont donner dedans.
Comme ils ont vû dans pareille avanture,
Des matelots jurans, d'autres faiſant des vœux;
Les Singes font de même entr'eux;

* Le Nocher des Argonautes.

Celui-là prie, & l'autre jure.
Priant, jurant, chacun travaille à qui mieux mieux,
Ou bien à qui plus mal; c'eſt pure etourderie.
Eh! que leur ſert leur aveugle induſtrie?
Le vaiſſeau heurte un roc & ſe briſe à leurs yeux;
Et la mer abiſma toute la ſingerie.

Imitateurs, j'en prends mes Singes à témoin;
Vous échouerez; vôtre art ne vous mene pas loin.



FABLE SEPTIESME.



La Roſe & le Papillon.

QU'eſt devenu cet âge où la nature
Rioit ſans ceſſe au genre humain ;
Cet âge d'or, dont la peinture
Nous flatte encor ? ſonge doux quoique vain.
Mais ce n'eſt pas que j'en rappelle
Les jours ſereins & les tranquilles nuits.
Que la nature fût plus belle,
Que Flore eût plus de fleurs, Pomone plus de fruits,

Ce n'eſt pas là ce qui fait mes ennuis.
J'en regrette d'autres delices;
La foi naïve & la ſimple candeur,
Les vertus hôteſſes du cœur,
L'ignorance même des vices.
Oui, ce fut là ſon plus rare tréſor,
Les diſcours n'étoient point des embuches dreſſées;
Les paroles & les penſées
N'étoient point en divorce encor.
Quoi! Ces gens étoient-ils des hommes,
Demanderoit-on volontiers?
Tant on les trouve ſinguliers
Et tout autres que nous ne ſommes.
Oui, c'en étoit. Ces bonnes gens
Furent vos peres & vos meres.
Qui croiroit, Meſſieurs leurs enfans,
Que vous vinſſiez d'aieux ſinceres?
De menſonge aujourd'hui vous donnez des leçons;
Tout ſe viole & tout ſe falſifie.
Promeſſes & ſermens paſſent pour des chanſons:
Sot qui les tient: fou qui s'y fie.
A nous voir en ſi mauvais train,

Ce

Ce n'eſt plus l'âge d'or qu'à preſent je regrette.
    C'en ſeroit trop. Je ne ſouhaite
    Que de revoir l'âge d'airain.
Environ ce temps-là fleuriſſoit ma coquete.

Il étoit une Roſe en un jardin fleuri,
Se picquant de regner entre les fleurs nouvelles.
    Papillon aux brillantes aiſles,
    Digne d'être ſon favori,
Au lever du Soleil lui conte ſon martire;
    Roſe rougit & puis ſoupire.
Ils n'ont pas comme nous le temps des longs delais;
    Marché fut fait de part & d'autre.
Je ſuis à vous, dit-il : moi, je ſuis toute vôtre;
Ils ſe jurent tous deux d'être unis à jamais.
Le Papillon content la quitte pour affaire :
    Ne revient que ſur le midi.
Quoi! ce feu ſoi diſant ſi vif & ſi ſincere,
    Lui dit la Roſe, eſt déja refroidi?
Un ſiecle s'eſt paſſé, (c'étoit trois ou quatre heures)
    Sans aucun ſoin que vous m'aiez rendu.
    Je vous ai vû dans ces demeures,

Porter de fleurs en fleurs un amour qui m'eſt dû.
Ingrat, je vous ai vû baiſer la Violette,
Entre les fleurs ſimple griſette,
Qu'à peine on regarde en ces lieux;
Toute noire qu'elle eſt, elle a charmé vos yeux.
Vous avez careſſé la Tulipe inſipide,
La Jonquille aux pâles couleurs,
La Tubereuſe aux malignes odeurs.
Eſt-ce aſſez me trahir? Es-tu content, perfide?
Le petit maître Papillon
Repliqua ſur le même ton.
Il vous ſied bien, coquete que vous êtes,
De condamner mes petits tours;
Je ne fais que ce que vous faites;
Car j'obſervois auſſi vos volages amours.
Avec quel goût je vous voiois ſourire
Au ſouffle careſſant de l'amoureux Zephire!
Je vous paſſerois celui-là:
Mais non contente de cela,
Je vous voiois recevoir à merveille
Les ſoins empreſſez de l'Abeille;
Et puis après l'Abeille arrive le Frelon;

Vous voulez plaire à tous, juſques au Moucheron.
Vous ne refuſez nul hommage;
Ils ſont tous bien venus, & chacun a ſon tour.
C'eſt providence de l'Amour
Que coquete trouve un volage.



FABLE HUITIESME.



L'Orme & le Noier.

SUr le penchant d'une montagne,
Haut & puissantSeigneur de la campagne,
L'Orme habitoit près du Noier.
Bons voisins, ils jasoient pour se desennuier.
L'Orme disoit à son compere;
En verité j'ai lieu de me plaindre du sort.
Je suis haut, verdoiant & fort;
Sterile avec cela; point de fruit; j'ay beau faire;

Je n'en ſçaurois porter ; la Nature eut grand tort.
Je fais ombre, & c'eſt tout. Cela me mortifie.
Voiſin Noier le conſoloit :
Il te fâche de voir comme je fructifie ;
J'ai de trop ce qu'il te falloit.
Mais que veux-tu ? Le Ciel répand ſes graces
Comme il lui plaît; non pas comme nous l'entendons.
Plus élevé que moi, de vingt pieds tu me paſſes ;
Il m'a fait à moi d'autres dons.
J'ai le meilleur lot, à tout prendre ;
Le fruit nous ſied fort bien;arbre qui n'en peut rendre,
N'eſt à mon ſens, un arbre qu'à demi :
Mais conſole toi, mon ami,
Il ne t'en viendra pas à force de murmure ;
Il faut vouloir ce que veut la Nature.
Le Noier babillard continuoit toûjours,
Quand un eſſain d'enfans interrompt ſon diſcours.
A coups de bâtons & de pierre
Le Bataillon lui livre une cruelle guerre.
Le pauvre arbre n'a point de noix
Qui ne lui coûte au moins une bleſſure ;
Il reçoit cent coups à la fois ;

Adieu ſes fruits & ſa verdure.
La moiſſon faite, on veut encor glaner ;
Sans reſpect du Noier, ſur lui la troupe monte;
On le rompt, on l'ébranche; il crie, on n'en tient compte,
Tant qu'il n'ait plus rien à donner.
Enfin, chargez de noix, c'eſt ſous l'Orme tranquile
Que les enfans vont les manger;
Et l'Orme dit, en les voiant gruger;
C'eſt ſouvent un malheur que d'être trop utile.



FABLE NEUVIESME.



Le Cameleon.

DEux de ces gens coureurs du monde,
Qui n'ont point aſſez d'yeux & qui voudroient tout voir ;
Qui pour dire, J'ai vû, je le dois bien ſçavoir,
Feroient vingt fois toute la terre ronde :
Deux voiageurs, n'importe de leur nom,
Chemin faiſant dans les champs d'Arabie,
Raiſonnoient du Cameleon.

L'animal ſingulier ! diſoit l'un ; de ma vie
Je n'ai vû ſon pareil ; ſa teſte de poiſſon,
Son petit corps lezard, avec ſa longue queuë,
Ses quatre pattes à trois doigts,
Son pas tardif, à faire une toiſe par mois,
Par deſſus tout, ſa couleur bleuë...
Alte-là, dit l'autre ; il eſt verd ;
De mes deux yeux, je l'ai vû tout à l'aiſe ;
Il étoit au Soleil, & le goſier ouvert,
Il prenoit ſon repas d'air pur... Ne vous deplaiſe,
Reprit l'autre, il eſt bleu ; je l'ai vû mieux que vous,
Quoique ce fût à l'ombre ; il eſt verd ; bleu, vous dis-je ;
Dementi ; puis injure ; alloient venir les coups,
Lorſqu'il arrive un tiers. Eh ! Meſſieurs, quel vertige !
Holà donc ; calmez-vous un peu.
Volontiers, dit l'un d'eux ; mais jugez la querelle ;
Sur le Cameleon ; ſa couleur, quelle eſt-elle ?
Monſieur veut qu'il ſoit verd ; moi je dis qu'il eſt bleu.
Soiez d'accord, il n'eſt ni l'un ni l'autre,
Dit le grave arbitre ; il eſt noir.
A la chandelle, hier au ſoir,

Je

Je l'examinai bien, je l'ai pris, il eſt nôtre,
Et je le tiens encor dans mon mouchoir.
Non, diſent nos mutins, non, je puis vous reſpondre
Qu'il eſt verd; qu'il eſt bleu; j'y donnerois mon ſang.
Noir, inſiſte le juge; alors, pour les confondre,
Il ouvre le mouchoir, & l'animal ſort blanc.
Voilà trois étonnez, les plaideurs & l'arbitre;
Ne l'étoient-ils pas à bon titre?
Allez enfans, allez dit le Cameleon:
Vous avez tous tort & raiſon.
Croiez qu'il eſt des yeux auſſi bons que les vôtres;
Dites vos jugemens; mais ne ſoiez pas fous
Juſqu'à vouloir y ſoûmettre les autres.
Tout eſt Cameleon pour vous.



FABLE DIXIESME.



Apollon, Mercure, & le Berger.

L'Homme est ingrat ; c'est son grand vice.
Comme une grace il sollicite un bien ;
L'a-t-il reçû ? Ce n'est plus que justice.
On a bien fait ; il n'en doit rien.
Place t'on un nouveau Ministre ?
Il faut pour ses flateurs agrandir son Palais.
Des graces, des trésors n'a-t-il plus le registre ?
Une solitude sinistre

Fait deſerter juſques à ſes Valets.
La foule ſe preſſe où l'on donne ;
Mais où l'on a donné, l'on ne voit plus perſonne.
Je plaindrois un vendeur d'encens
Qui n'en debiteroit qu'aux cœurs reconnoiſſans.
On a tort. Les plaiſirs que l'on daigne nous faire
Doivent être paiez du cœur ;
Et c'eſt vôler ſon bien-faicteur
Que lui retenir ce ſalaire.
Mais nous, ſans interêt obligeons les humains.
Que l'honneur de ſervir ſoit le prix du ſervice.
La vertu ſur ce point fait un tour d'avarice ;
Elle ſe paie par ſes mains.



L'obligeant Apollon & le malin Mercure
Un jour firent une gageure.
On m'adore pour ma bonté,
Diſoit l'un : moi pour ma malice,
Diſoit l'autre ; & je ſuis le plus accredité.
Faiſons un peu l'eſſai de nôtre autorité.
Qui de nous obtiendra le premier ſacrifice,
Aura le pas ſur l'autre, On conclut le traité.

Apollon voit alors un Berger dans la plaine,
Qui du ſon de ſa flûte éveilloit les échos.
Il lui fait ſous ſes pas rencontrer une aubaine;
  C'eſt une pierre où ſont écrits ces mots.
Ici git un treſor qu'Apollon te decele.
Eſt-il poſſible? ô Cieux! S'écria le berger.
Il renverſe la pierre & la trouve fidele.
    Riche treſor. L'enviſager,
Le tirer, le compter, ce ne fut qu'une affaire.
Il ſonge en le comptant à ce qu'il en peut faire.
Il achetera tout; Terres, forêts, Châteaux;
  Rien de trop cher avec ſi groſſe ſomme.
    Adieu donc mes pauvres troupeaux;
    Le bon Guillot n'eſt plus vôtre homme.
Tandis qu'ainſi le Paſtre, yvre de ſon treſor,
  Laiſſe égarer ſes yeux & ſa penſée;
    Le Dieu malin enleve l'or.
Il ne faut à ce Dieu qu'un inſtant, moins encor;
    Toute la ſomme eſt eclipſée.
L'œil de Guillot revient. Plus d'argent. Juſtes Dieux!
Etoit-ce un ſonge? Non. Je veille; j'ai des yeux;
Voilà le trou; voilà la pierre renverſée.

Il y voit en effet ces autres mots écrits :
Apollon te le donne & Mercure l'a pris.
Ciel ! Mercure l'a pris ! O diſgrace mortelle !
    Voilà bon Guillot à genoux.
Prenez pitié de moi ; Mercure, calmez-vous ;
Je vais vous immoler ma brebis la plus belle.
Il le dit ; il le fait ; & les larmes aux yeux,
Allume le bucher, y met la pauvre bête.
    Mercure en rit du haut des Cieux,
  Et ſans ſonger à ſigner ſa requête,
S'écria, j'ai gagné. Qu'il nous connoiſſoit bien !

Interêt obtient tout ; reconnoiſſance rien.



FABLE ONZIESME.



Le Fromage.

DEux chats avoient pris un fromage ;
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit
égal.
Diſpute entr'eux pour le partage,
Qui le fera ? Nul n'eſt aſſez loial.
Beaucoup de gourmandiſe, & peu de conſcience,
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audiance,

Dame Juſtice entr'eux vuide le demélé.
Un Singe Maître Clerc du Bailli du village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois ſa robe & ſon bonnet,
Parut à nos deux chats tout un Areopage.
Par devant Dom Bertrand le Fromage eſt porté;
Bertrand s'aſſied, prend la balance,
Touſſe, crache, impoſe ſilence,
Fait deux parts avec gravité;
En charge les baſſins; puis cherchant l'équilibre,
Peſons, dit-il, d'un eſprit libre,
D'une main circonſpecte; & vive l'équité.
Ça; celle-ci déja me paroît trop peſante.
Il en mange un morceau. L'autre peſe à ſon tour.
Nouveau morceau mangé par raiſon du plus lourd.
Un des baſſins n'a plus qu'une legere pente.
Bon! Nous voilà contents: donnez, diſent les chats.
Si vous êtes contents; Juſtice ne l'eſt pas,
Leur dit Bertrand; race ignorante,
Croiez-vous donc qu'on ſe contente
De paſſer comme vous, les choſes au gros ſas?
Et ce diſant, Monſeigneur ſe tourmente

A manger toûjours l'excedent;
Par équité toûjours, donne ſon coup de dent.
De ſcrupule en ſcrupule avançoit le Fromage.
Nos Plaideurs enfin las des frais,
Veulent le reſte ſans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand; ſoiez hors de procès;
Mais le reſte, Meſſieurs, m'appartient comme epice.
A nous autres auſſi nous nous devons juſtice.
Allez en paix; & rendez grace aux Dieux.
Le Bailli n'eut pas jugé mieux.



FABLE

FABLE DOUZIESME.



L'Eclipſe.

DE nos recits chaſſons l'emphaſe;
Laiſſons le ſtile ambitieux
A ces Chantres hardis qu'embraſe
L'ardeur de celebrer les Heros & les Dieux.
Moi, Chantre d'animaux & ſimple Fabuliſte,
Je dois conter naïvement,
Suivre toûjours la nature à la piſte.
Nous le ſçavons; c'eſt nôtre rudiment:

Mais prenons-garde à la baſſeſſe
Trop voiſine du familier.
Souvent un Auteur ſans adreſſe
Veut être ſimple; il eſt groſſier.
Point de tour trivial, aucune image baſſe;
Apollon veut expreſſément
Que l'on ſoit ruſtique avec grace,
Et populaire élegamment.
Cela n'eſt pas aiſé. J'en conviens; mais qu'y faire?
Dit le Lecteur. Ce n'eſt pas mon affaire:
Surmontez la difficulté.
Quand vôtre ouvrage ſçait me plaire,
Je ne calcule point ce qu'il vous a coûté:
Mais je vous loüe; & ce ſalaire
Merite bien d'être acheté.
Vous parlez de bon ſens, cher Lecteur, & j'adopte
Ce ſolide raiſonnement.
Veut-on plaire ou déplaire? Il faut qu'un Auteur opte;
Qu'il écrive ſans peine ou bien mal-aiſément.
C'eſt par le travail que l'on cache
L'air même de travail qui deplairoit aux gens.
Du creux de la cervelle un trait naïf s'arrache;

Il ſemble s'être offert ; on l'a cherché long-temps.
Mais revenons au ſtile de la Fable.
Il eſt aiſé, ſans faſte & ſans ambition ;
Si ce n'eſt que l'occaſion
Demande un ton plus haut, alors plus convenable.
Comme on ſçait, toute regle a ſon exception.
La Fontaine eſt naïf. Eh bien ce La Fontaine
Nomme le vent qui deracine un chêne,
Le plus terrible des enfans
Que juſques-là le Nord eût porté dans ſes flancs.
Fort bien. Le fait en vaut la peine.
Ici, je ſuis en cas pareil.
J'éleve un peu ma voix : mais pourroit-on s'en plaindre ?
Devois-je moins ? J'avois à peindre
Toute la gloire du Soleil.

Sur ſon Char lumineux devancé par les heures,
Et de traits enflammez perçant le ſein des airs,
Le Soleil du plus haut des celeſtes demeures,
Donnoit le plus beau jour qu'eut jamais l'Univers.
La terre en devenoit plus belle & plus feconde ;

Flore brilloit de toutes parts ;
Et Cerés à la tresse blonde,
Deploioit ses tresors dans les plaines épars ;
Mille Soleils nouveaux éteinceloient dans l'Onde.
Il sembloit enfin que le monde
Vouloit par sa beauté meriter ses regards.
Ah ! c'est trop, s'écria la Lune,
Tant de splendeur blesse mes yeux.
Le Soleil pretend-il regner seul dans les Cieux ?
D'une gloire qui m'importune
Il faut anéantir l'éclat injurieux.
Je veux par un coup de ma tête,
Apprendre au monde qui je suis ?
C'est déja moi qui fais les belles nuits ;
Faisons-nous un droit de conquête
De donner aussi les beaux jours.
Le Soleil est de trop ; c'est assez de mon cours.
Ce qu'elle projettoit, la folle l'execute :
Elle se va placer entre nous & Phœbus ;
Lui livre le combat. Mais quoi ! De cette lûte
Quel fut le fruit ? En brilla-t-elle plus ?
Au contraire, cette avanture,

Qui ſur tout l'Horiſon jetta l'obſcurité,
Nous apprit que de ſa nature
Dame Lune n'étoit qu'une planete obſcure,
Et de ſon frere ſeul empruntoit ſa clarté.

Hommes, voilà nôtre imprudence.
Nous prenons bien ſouvent, pour nous faire valoir,
Des moiens inſenſez qui ne font que mieux voir
Nôtre jalouſe inſuffiſance.



FABLE TREIZIESME.



Mercure & les Ombres.

MErcure conduiſoit quatre Ombres aux enfers.
Comptons-les : une jeune Fille,
Item un Pere de Famille,
Plus un Heros, enfin un grand faiſeur de vers.
Allant de compagnie, au gré du caducée,
Ils s'entretenoient en chemin.
Helas, dit l'Ombre Fille, en pleurant ſon deſtin,
Que l'on me plaint là haut! Je lis dans la penſée

De mon amant; il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois, du ton qui ſe fait croire,
Que loin de moi, le jour ne lui ſeroit de rien.
Quel amour! Chaque inſtant en ſerroit le lien.
M'aimer, me plaire, étoient ſon plaiſir & ſa gloire.
S'il ne meurt, je me promets bien
De revivre dans ſa memoire.
Pour moi, dit l'Ombre Pere, il me reſte là-haut
Des enfans bien nez, une femme.
Ils m'aimoient tous du meilleur de leur ame.
Je ſuis ſûr qu'à preſent on pleure comme il faut.
Ils me regretteront long temps ſur ma parole;
Les pauvres gens! Que le Ciel les conſole.
L'Ombre Heros diſoit: Eh qu'êtes-vous vraiment,
Près d'un mort comme moi par cent combats celebre?
Je m'aſſure qu'en ce moment
Les cris des Peuples ſont mon Oraiſon Funebre.
Mon nom ne mourra point; du Gange juſqu'à l'Ebre,
D'âge en âge il ira ſemer l'étonnement.
Croirai-je que quelque autre eſpere

De vivre autant que moi? Moi, dit le fier rimeur;
Qu'eſt-ce qu'Achile auprès d'Homere?
On me lira par tout; on m'apprendra par cœur.
Dieu ſçait comme à preſent le monde me regrete.
Vous vous trompez, Heros, Pere, Amante, Poëte,
Leur dit le Dieu. Toi, la belle aux doux yeux,
Ton amant conſolé près d'une autre s'engage,
Toi, Pere, tes enfans, chifrant à qui mieux mieux,
Calculent tous tes biens, travaillent au partage;
Ta femme les chicane; & de toi, pas un mot:
Chacun ne ſonge qu'à ſon lot.
Quant à toi, General d'Armée,
On a nommé ton ſucceſſeur.
C'eſt le Heros du jour; déja la Renommée
Le met bien au deſſus de ſon prédeceſſeur.
Et vous, Monſieur l'Auteur, qui ne pouviez comprendre
Que de vous on pût ſe paſſer,
La mort, diſent-ils tous, a bien fait de vous prendre;
Vous commenciez fort à baiſſer.

Ces

Ces ombres ſe trompoient ; nous faiſons même faute.
Aux morts comme aux abſens nul ne prend interêt.
Nous laiſſons en mourant le monde comme il eſt.
Compter ſur des regrets, c'eſt compter ſans ſon hôte.



FABLE QUATORZIESME.



L'Ecreviſſe qui ſe rompt la jambe.

NOus autres inventeurs de Fables ,
Nous avons droit pour orner nos tableaux,
Et ſur le vrai-ſemblable , & même ſur le faux.
Nous pouvons, s'il nous plaît, donner pour veritables
Les chimeres des temps paſſez.
Un fait eſt faux ; n'importe ; on l'a cru ; c'eſt aſſez.
Phenix , Sirenes , Sphinx , ſont de nôtre Domaine.
Ce naturaliſme menteur

Sied bien dans une Fable ; & le vrai qu'il amene
N'en perd rien aux yeux du Lecteur.
Mais, quoi ! Des veritez modernes
Ne pourrons-nous user aussi dans nos besoins ?
Qui peut le plus, ne peut-il pas le moins ?
Les Plines d'autrefois, ce sont les subalternes ;
Ceux d'aujourd'hui, voilà les bons témoins.
Ils sçavent rejetter l'opinion commune
Qui n'a de fondement que la credulité.
Ils veulent voir, revoir, trente fois plû-tôt qu'une ;
Sçavent douter d'un fait par tout autre attesté ;
Tout est vû, touché, discuté.
Sur leur scrupuleux témoignage,
J'ose donc mettre en œuvre un des plus jolis faits.
L'Ecrevisse a, dit-on, des jambes de relais.
S'en rompt-elle une ? Il s'en trouve au passage
Une autre que Nature y substituë exprès.
Une jambe est enfin un magazin de jambes.
Vous riez ; vous prenez ceci
Pour l'Histoire * des Sevaranbes.
N'en riez point. C'est un fait éclairci.
Mais remarquez que ces jambes nouvelles

* Relation fausse.

Pour renaître n'ont pas même facilité.
Il eſt certains endroits favorables pour elles.
Or l'Ecreviſſe ſent cette inegalité :
Et lorſque ſa jambe ſe caſſe
A l'endroit le moins propre à la production,
Elle ſe la va rompre elle-même à la place
D'où renaîtra bien-tôt ſa conſolation.
Vous êtes avertis. Paſſons à l'action.



Une Ecreviſſe allant chercher fortune,
Se rompit une jambe. Il eſt tant d'accidents !
Pour les bêtes & pour les gens
C'eſt une miſere commune ;
Nul ne s'en ſauve. Or avec bien du mal,
A peine ſe traînoit l'invalide animal.
Alors du bord de la riviere,
La grenoüille lui dit, raillant hors de ſaiſon :
Tu ne troteras plus en avant, en arriere,
A droite, à gauche, ainſi que tu le trouvois bon.
Il faudra, mon enfant, reſter à la maiſon.
Point du tout, reprit la boiteuſe ;
Nous troterons encor avec l'aide de Dieu.

J'ai des jambes de reſte. Où, ma mie, en quel lieu
Les mets-tu? lui dit la Railleuſe.
Oui, j'en trouve quand il m'en faut;
Et je ſçaurai bien-tôt m'en faire une meilleure,
Dit l'Ecreviſſe, qui ſur l'heure
Se caſſe la jambe plus haut.
Que fais-tu là? dit la Grenouille.
Eſt-ce-là ton remede? Oui. Tu n'y penſe pas;
C'eſt ſe plonger dans l'eau, de peur qu'on ne ſe mouille.
Attends cinq ou ſix jours, dit l'autre, & tu verras.
En effet, de par la nature,
La jambe en peu de jours revint.

La Raiſon quelquefois fait ce que fit l'inſtinct.
Il eſt des maux de difficile cure.
Les remedes en ſont d'autres maux apparens.
En diſcerner les temps, en appliquer l'uſage,
N'eſt pas le fait des ignorans:
C'eſt le vrai chef-d'œuvre du Sage.

FABLE QUINZIESME.



L'Huitre.

DEux Voiageurs firent naufrage ;
Et sur le debris du vaisseau
Ils abordent tous deux dans une Isle sauvage,
Où les suit un danger nouveau :
L'affreuse faim. Nos gens cherchent par tout à vivre ;
Mais ils ont beau courir, nuls fruits, nuls animaux ;
Sable alteré comme eux. Les voilà près de suivre
Leurs compagnons engloutis dans les eaux.

Après deux ou trois jours, ſur la rive ils decouvrent
Grand nombre d'Huitres prenant l'air.
Voilà des coquilles qui s'ouvrent,
Dit l'un, nous ſerions bien obligez à la mer,
Si c'étoit quelque proie. Il prend le coquillage,
Et l'ouvrant tout-à-fait, voit le mets odieux,
Effraiant le goût par les yeux.
Il vaut autant mourir, s'écria le moins Sage,
Que de manger cela; diſant pour ſa raiſon,
Que faim n'eſt pire que poiſon.
Le cœur lui ſoûlevoit contre l'affreuſe proie.
Il languit & mourut de faim.
L'autre à l'extremité l'emploie,
L'avale en grimaçant. Oh oh! dit-il ſoudain,
Ce mets eſt exquis; c'eſt dommage
Que les Humains encor n'en ſçachent pas l'uſage.
Quel goût! Quelle fraiſcheur! Il avaloit toûjours.
Grande exclamation à chaque Huitre avalée:
Vive, dit-il, cette eau ſalée.
Quel delice! A ce prix je paſſe ici mes jours.
C'eſt aſſez lui crioit Temperance importune.
Il eſt ſourd à ſes cris: encor une, encor une;

Et d'une en une il arriva
Que l'imprudent glouton creva.

Voilà l'humaine extravagance.
Nous nous perdons par les excès.
Contre Plaiſir & Repugnance
Raiſon perd toûjours ſon procès.



FABLE

FABLE SEIZIESME.



Le Corbeau & le Faucon.

UN Corbeau vigoureux dans la fleur de ſon âge,
Par monts, par vaux, alloit chercher ſon pain.
Un vieux Corbeau du voiſinage,
Tout pelé, tout gouteux (le grand âge eſt mal ſain)
Se tenoit dans ſon trou ; prêt à mourir de faim.
Le jeune vit un jour un Faucon charitable,
Qui chez le Centenaire apportoit à manger.

Eh quoi ! dit-il ; moi, pauvre diable,
En travaillant beaucoup à peine ai-je à gruger ;
Tandis que mon vieux frere asseuré de sa table,
Fait grand-chere sans se bouger.
Oh, oh ! puisque la Providence
Nous a donné des pourvoieurs,
Je m'en remets à ces Messieurs.
Desormais des Faucons j'attens ma subsistance.
Le subtil raisonneur agit en consequence.
Il se tient chez lui clos & coi ;
Jouït de sa paresse en attendant de quoi
Flater aussi sa gourmandise.
L'apetit vient. Le Faucon ne vient pas.
Mon paresseux s'en scandalise ;
Mais, content d'en gronder, il n'en fait pas un pas.
Après quelques jours de paresse,
Et se sentant faillir le cœur,
Il veut sortir ; mais sa foiblesse
L'arrête ; & l'insensé meurt enfin de langueur.

Le Ciel pretend qu'en son aide on espere.
Mais il faut distinguer les cas.

Faites toûjours ce que vous pouvez faire.
La Providence eſt la commune mere.
Fiez-vous y : mais ne la tentez pas.



FABLE DIXSEPTIESME.



L'Homme & la Sirene.

QUelle eſpece eſt l'humaine engeance !
Pauvres mortels où ſont donc vos beau jours ?
Gens de deſir & d'eſperance,
Vous ſoûpirez long-temps après la jouïſſance ;
Jouïſſez-vous ? vous vous plaignez toûjours.
Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ſerai-je ceci ? Quand aurai-je cela ?

Jupiter vous dit, Le voilà.
Demain dites-m'en des nouvelles,
Jouïssez ; je vous attends là.
Ne vous y trompez pas ; toute chose a deux faces ;
Moitié defauts & moitié graces.
Que cet objet est beau ! Vous en êtes tenté.
Qu'il sera laid, s'il devient vôtre !
Ce qu'on souhaite est vû du bon côté ;
Ce qu'on possede est vû de l'autre.

D'une Sirene un homme étoit amoureux fou.
Il venoit sans cesse au rivage,
Offrir à sa Venus le plus ardent hommage ;
Se tenoit là, soupiroit tout son sou.
La nuit l'en arrachoit à peine,
Les soucis avoient pris la place du sommeil ;
Et la nuit se passoit à presser le Soleil
De revenir lui montrer sa Sirene.
Quels yeux ! Quels traits ! & quel corps fait au tour !
S'écrioit-il : quelle voix ravissante !
Le Ciel n'enferme pas de beauté si touchante.
Il languit, seche, meurt d'amour.

Neptune en eut pitié. Ça, lui dit-il un jour,
La Sirene eſt à toi ; je l'accorde à ta flame.
L'Himen ſe fait. Il eſt au comble de ſes vœux ;
Mais dès le lendemain le pauvre malheureux
Trouve un monſtre au lieu d'une femme.
Pauvre homme ! autant l'avoient travaillé ſes tranſports,
Autant le dégoût le travaille.
Le deſirant ne vit que la tête & le corps.
Le jouïſſant ne vit que la queuë & l'écaille.



FABLE DIXHUITIESME.



L'Ane & le Lievre.

JAdis, aux temps ainez de cet âge où nous ſommes,
Entre les animaux une guerre ſurvint.
Parfois, n'en deplaiſe à l'inſtinct,
Ils ſont auſſi fous que les hommes.
La Commune vouloit l'emporter ſur les Lords ;
Chambre Baſſe prétend devenir Chambre Haute.
On s'arme, on s'aſſemble, & ſans faute,
On veut voir ce jour-là qui ſeront les plus forts.

Au ſervice de la Commune
Le Lievre & l'Ane offrirent leur appui;
Non pour ſe battre & tenter la fortune;
Mais ils ſe diſoient bons pour exciter autrui.
L'Ane, excellent ſonneur, Miſene * d'Arcadie,
Devoit appeller Mars, & par ſa voix hardie,
Rendre le combat plus ſanglant.
Le Lievre étoit tambour; c'étoit là ſon talent.
Derriere une haie on les place,
Où commençant leurs belliqueux accords,
Voilà dans tous les cœurs une nouvelle audace:
On s'attaque; on ſe mêle; on porte mille morts:
Mais trompette & tambour bien-tôt ſont inutiles.
Le camp des Lords étoit plein de Heros.
C'étoit autant d'Ajax; c'étoit autant d'Achiles;
La Commune effraiée enfin tourna le dos.
Derriere leur buiſſon, on prend l'Ane & le Lievre
Embarraſſé de ſon tambour.
Nos deux poltrons en ont déja la fievre.
Leur ſupplice, dit-on, va finir ce grand jour.
Ils ont beau, pour obtenir grace
Alleguer aux Vainqueurs qu'ils n'étoient point ſoldats:

* Trompette celebré par Virgile.

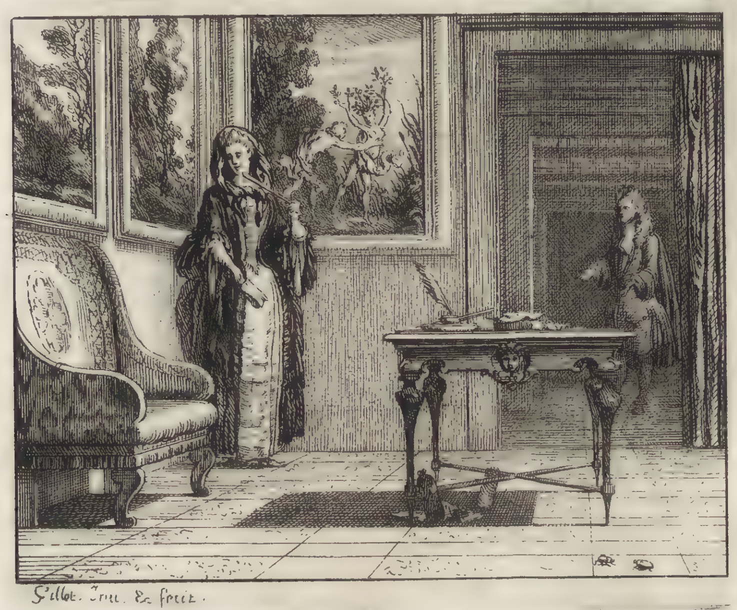
Qu'ils

Qu'ils n'ont porté nul coup, ni même fait un pas.
Oui; mais des revoltez vous excitiez l'audace;
Poltrons ſeditieux, vous n'échaperez pas.

C'étoit à mon avis bien decider l'affaire.
Aider au mal, c'eſt autant que le faire.



FABLE DIXNEUVIESME.



Les Grillons.

DEux Grillons Bourgeois d'une Ville,
Avoient élû pour domicile
D'un Magiſtrat le ſpacieux Palais.
Hôtes du même lieu, ſans pourtant ſe connoître,
L'un logeoit en Seigneur au Cabinet du Maître;
L'autre dans l'antichambre habitoit en laquais.
Un jour Jaſmin Grillon ſort de ſa cheminée;

Trôte de chambre en chambre, & faiſant ſa tournée,
Arrive au cabinet; entend l'autre Grillon.
Bon jour, frere, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.
Vôtre ſerviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, point de façon;
Traitez-moi comme ami; je ſuis de la maiſon.
Je vis dans l'antichambre, où de mainte partie
Monſeigneur reçoit les placets.
Qu'il eſt ſage & qu'il m'édifie!
Deſintereſſement, équité, modeſtie,
Il a tout. C'eſt plaiſir que d'avoir des procès.
Bon droit avec tel Juge eſt bien ſûr du ſuccès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'eſt pas là mon maître;
Dit Meſſire Grillon. Je le connois bien mieux.
Toi, tu le prends là-bas, pour ce qu'il veut paroître;
Ici je le vois tel que le ſort l'a fait naître.
Pour les riches, des mains, pour les belles, des yeux.
Pour les puiſſans, égards & tours officieux;
Voilà tout le code du traître.
N'en ſois donc plus la dupe; & laiſſe le commun

S'abuſer à la maſcarade.
Ne confondons rien, camarade.
Diſtinguons deux hommes en un :
L'Homme ſecret & l'Homme de parade.



FABLE VINGTIESME.



Minos & la Mort.

RIons, chantons, parons-nous de ces roſes
Que les doux Zephirs de leur main,
Nous offrent fraîchement écloſes;
Saiſiſſons un plaiſir certain;
De vin, d'amour doublons les doſes;
Hâtons-nous; nous mourrons demain.
C'eſt fort mal conclu, n'en deplaiſe
Au bon Horace, au vieillard de Theos. *

* Anacreon.

Ils posent par tout cette these ;
Moi, j'en pose une autre en deux mots.
Laissons là le plaisir ; songeons à la justice ;
Les momens que nous differons,
Pis que perdus pour nous, sont gagnez pour le vice ;
Hâtons-nous, demain nous mourrons.
Ces gens pour le plaisir tenant l'affirmative,
Fondez sur un prochain trépas,
Ne le voioient pourtant qu'en perspective ;
Ils en parloient ; mais ils n'y pensoient pas.
Qui croit mourir demain, se tient sur le qui vive ;
Il voudroit être juste à vingt-quatre carats.
Ce n'est pas de plaisir que l'on compte là-bas
Avec Minos & ses confreres.
Ils veulent des vertus : songeons à nos affaires.



Ce Minos à la Mort faisoit un jour sa plainte ;
Vous ne nous envoiez ici que des pervers ;
Les bons de vôtre faux bravent-ils donc l'atteinte ?
Il n'en vient pas un aux enfers.
Voluptueux, Perfide, ambitieux, avare,
On n'y voit autre chose ; il faut toûjours punir.

Tout regorge dans le Tartare ;
Megere aux criminels ne ſçauroit plus fournir ;
S'il en arrive encor, où pourront-ils tenir ?
L'Eliſée eſt deſert, & ſes heureux ombrages
N'hebergent plus d'hôtes nouveaux.
Par-ci, par-là, quelques anciens Sages
Tout eſſeulez errent au bord des eaux.
J'ai preſque peur que l'ennui ne les gagne.
C'eſt peu d'un bois fleuri, d'une belle campagne ;
Si quelqu'un n'admire avec nous,
C'eſt bien-tôt fait. Or je m'en prends à vous.
Moi, dit la Mort, j'abats ce que je trouve.
Qu'y faire, ſi Minos réprouve
Tous les humains que moiſſonne ma faux ?
Quelle part ai-je à leurs défauts ?
Oui, vous dis-je, c'eſt vôtre faute ;
Vous les frappez, ſans vous montrer.
Tenez-leur la bride plus haute ;
D'une utile frayeur ſçachez les penetrer ;
Gueriſſez-les de la longue eſperance ;
Vous verrez changer cette engeance.
Et par plaiſir, eſſaiez ces moiens ;

L'Elisée en aura bien-tôt des Citoiens.
Volontiers, dit la Mort. Alors d'un pas rapide,
Au milieu d'une Ville elle va se loger;
Fait trembler le plus intrepide;
Se montre à tous; ne les laisse songer
Qu'au glaive pendu sur leur tête.
Plus de jeux, plus de folle fête.
Le squelete à toute heure est present à leurs yeux,
Leur prêchant le devoir & la crainte des Dieux.
Tout prit bien-tôt une face nouvelle.
Le Magistrat fut juste, & le Prêtre fut saint;
Le mari sage, & la femme fidele,
L'enfant soûmis. C'est la faux que l'on craint.
Il est vrai; mais la crainte amena la Sagesse;
Par ses propres apas elle se fit aimer.
Cette Ville devint celle que dans la Grece
Platon auroit voulu former.
On n'y vit ni crimes, ni fautes.
Minos fut satisfait; l'Elisée eut des hôtes.



LIVRE TROISIESME.

FABLE PREMIERE.



Achille & Chiron.

A MONSEIGNEUR LE MARESCHAL DE VILLEROI.

Illuſtre & ſage Villeroi,
Second du nom dans l'important emploi
Dont ta vertu t'a fait un patrimoine,
Au Heros de la Macedoine

Tu vas faire un rival dans nôtre jeune Roi.
Tu feras mieux encor : aussi grand, mais plus sage,
Dans l'Inde il n'ira point chercher d'autres Porus ;
Louïs sera toûjours maître de son courage ;
L'autre du sien fut l'esclave, & rien plus.
Tu ne souffriras point qu'un mauvais alliage
Fasse baisser un jour le prix de ses vertus.
Songe que dans tes mains repose l'Esperance
Des peuples qu'il doit gouverner ;
Qu'aujourd'hui tes leçons répandent la semence
Des fruits qu'il fera moissonner.
Nous les promettre ainsi, c'est déja les donner.
Jouïs-en toi-même d'avance ;
De ton auguste Eleve admirant les essais,
Previens les temps ; & que ta prévoiance,
D'un heureux avenir te peigne les succès.
Dans la pitié dont le Prince sensible
A pour les malheureux senti les premiers traits,
Vois un autre Titus secourable, accessible,
Soulageant tous les maux, comblant tous les souhaits ;
Pleurant même les jours vuides de ses bienfaits.
Cet Oracle sacré, ces paroles * touchantes,

* Les dernieres

paroles de Louïs XIV. que le Roi a voulu avoirdans ſa Chambre écrites en lettres d'or.

Où de Louïs mourant l'ame reſide encore,
Son fils veut les avoir preſentes;
Et ſon cœur tout entier s'attache à ce treſor.
De combien de vertus ce goût eſt la promeſſe!
Ne vois-tu pas déja la juſtice en maîtreſſe
Chaſſant de ſes projets l'aveugle paſſion,
La paix ſans luxe & ſans molleſſe,
La guerre ſans ambition,
Les ſuccès ſans orgueil, les revers ſans foibleſſe,
Tout un regne animé de la Religion?
Oui Villeroi, voilà le Maître
Qu'il t'appartenoit d'élever.
Le ſang a commencé; c'eſt à toi d'achever:
Sçavoir faire un grand Roi, c'eſt autant que de l'être.
Lis cette Fable; elle va le prouver.



Jadis aux celeſtes demeures,
L'Himen joignit Pelée à la belle Thetis.
Neuf mois après leur vint un fils;
Tant l'Amour menagea les heures:
Il fallut l'élever; le temps court, & déja
La Raiſon commençoit à luire.

A qui remettra-t-on le ſoin de le conduire?
Ce fut Chiron qu'on en chargea:
Sage, noble, vaillant, plus encor que cela,
Juſte; ce mot dit tout: c'eſt au juſte d'inſtruire.
Voilà donc par ce maître Achille gouverné.
Chiron s'y prit ſi bien que dans l'ame roiale,
Chaque vertu bien-tôt eut ſon rang aſſigné;
Que d'une main ſûre & loiale,
Tout vice en fut deraciné,
A la colere près; c'étoit un vice inné
Qui tint bon contre la morale.
Du reſte Achille étoit fort bien moriginé.
Des vertus du Heros les Dieux ont tenu compte
Au Gouverneur; le vice fut la honte
Du Prince ſeul; on n'avoit rien obmis
Pour l'en guerir; ainſi Chiron fut mis
Entre les Dieux; & c'eſt ce Sagittaire
Qui du Ciel encor nous éclaire.
Monument éternel par qui nous apprendrons
Comment nous avons part à la vertu des autres.
Les efforts genereux que nous leur inſpirons
Nous ſont comptez comme les nôtres.

Mais Villeroi, ſouffre qu'ici
J'ajoûte une note à ma Fable,
Achille eut un vice incurable;
Louïs n'en a point, Dieu merci.
A toutes les vertus, il offre un cœur docile;
Et le Ciel tout exprès l'a fait pour nôtre bien.
Tu vaux mieux que Chiron: Il eſt meilleur qu'Achille;
Et la conſequence eſt facile:
Tu nous le dois parfait; nous n'en rabatrons rien.



FABLE DEUXIESME.



La Montre & le Quadran solaire.

UN jour la Montre au Quadran insultoit,
Demandant quelle heure il étoit.
Je n'en sçais rien, dit le Greffier Solaire.
Eh! que fais-tu donc là, si tu n'en sçais pas plus?
J'attends, répondit-il, que le Soleil m'éclaire;
Je ne sçais rien que par Phœbus.
Attends-le donc; moi je n'en ai que faire,
Dit la Montre; sans lui je vais toûjours mon train.

Tous les huit jours un tour de main,
C'eſt autant qu'il m'en faut pour toute ma ſemaine.
Je chemine ſans ceſſe, & ce n'eſt point en vain
Que mon aiguille en ce rond ſe promene.
Ecoute ; voilà l'heure. Elle ſonne à l'inſtant.
Une, deux, trois & quatre. Il en eſt tout autant,
Dit-elle : mais, tandis que la Montre decide,
Phœbus de ſes ardents regards,
Chaſſant nuages & broüillards,
Regarde le Quadran, qui fidele à ſon guide,
Marque quatre heures & trois quarts.
Mon enfant, dit-il à l'Horloge,
Va t'en te faire remonter.
Tu te vantes, ſans heſiter
De répondre à qui t'interroge :
Mais qui t'en croit peut bien ſe mécompter.
Je te conſeillerois de ſuivre mon uſage.
Si je ne vois bien clair, je dis : Je n'en ſçais rien.
Je parle peu ; mais je dis bien.

C'eſt le caractere du Sage.

FABLE TROISIESME.



Les Lunettes.

TOute tête abonde en ſon ſens.
Nous ſommes ainſi faits ; n'en exceptons perſonne.
La façon dont je vois & celle dont je ſens,
La maniere dont je raiſonne,
Je vous ſoûtiens que c'eſt la bonne ;
Tandis que ſelon vous je vois à contre ſens.
Ce qui me paroît vrai, vous ſemble erreur extreme ;

En

En rien nous ne ſommes d'accord :
Mais comment, s'il vous plaît, prouvez-vous que
j'ai tort ?
En diſant : J'ai raiſon. Je vous le dis de même :
La confiance eſt nôtre fort.
Qui de nous eſt l'opiniâtre ?
Je ne me rends point ; cedez-vous ?
Je le repete encor ; nous nous reſſemblons tous :
De ſon opinion chacun eſt idolâtre.

Jupin un jour, en pointe de Nectar,
Voulut faire un preſent à la nature humaine.
Momus en eſt porteur. Sur un rapide char,
Des airs il traverſe la plaine.
Venez, s'écria-t-il, venez heureux humains ;
Jupin ouvre pour vous ſes bienfaiſantes mains ;
Il vous fit la vûë un peu baſſe ;
Mais voici bien de quoi reparer ce défaut.
Il ouvre ſa male auſſi-tôt ;
Et Lunettes alors de tomber ſur la place :
Humains de ramaſſer. Il s'en trouva pour tous ;
Chacun en remporta ſa paire,

Rendant grace à Jupin d'avoir trouvé pour nous
  Ce ſuplement à nôtre luminaire.
Les Lunettes pourtant faiſoient voir les objets
  Sous de menteuſes apparences.
Celui-là les voit bleus ; celui-ci violets ;
Qui blancs, qui noirs ; enfin de toutes les nuances.
  Mais malgré la diverſité,
  Chacun charmé de ſa Lunette,
 Compta d'avoir attrapé la plus nette ;
  Et goûta dans la fauſſeté
  Le plaiſir de la verité.



FABLE QUATRIESME.



Les deux Pigeons.

EN certains lieux les Pigeons ſont couriers.
Deux de ces couriers là faiſant contraire route,
Se rencontrent dans l'air. Hola, compere, écoute,
S'écria l'un des deux. Vien-t'en ſous ces palmiers;
Jaſons un peu; quelle nouvelle?
Ta maîtreſſe perſiſte-t-elle
A nous aimer? par nous, j'entends Damon;
(C'étoit le maître du Pigeon)

Si nous l'aimons ! vraiment; je lui porte une lettre,
Répondit l'autre; & je puis te promettre
Que c'eſt de bon amour, & du meilleur qui ſoit.
Sur quoi le juges-tu, toi qui ne ſçais pas lire ?
J'en ſuis ſûr par plus d'un endroit,
Repartit-il. En la voiant écrire,
J'obſervois avec ſoin Iris.
Ses yeux changeoient à chaque ligne;
Tantôt ardents; quelquefois adoucis:
Je devinois à plus d'un ſigne
Sa penſée & ſes mots; j'en ſçai tout le précis.
Quelquefois c'eſt reproche; auſſi-tôt c'eſt excuſe;
Projet de n'aimer plus; ſerment d'aimer toûjours;
Crainte que Damon ne l'abuſe,
Et puis credule eſpoir de fixer ſes amours.
Tu vois bien que ſans ſçavoir lire,
De la lettre d'Iris je te rends la teneur.
J'oubliois qu'elle eſt longue; & s'il faut tout te dire,
Elle n'y révoit point & tout partoit du cœur.
Que je plains donc Iris, lui répond ſon compere?
Damon eſt à ce compte un ingrat achevé.
Iris va par cet ordinaire,

Recevoir un billet ; mais court ; & pour le faire
Le pauvre homme a long-temps révé.

Vive des paſſions l'éloquence ſoudaine :
Ne cherchons point ailleurs l'air vif, original ;
L'eſprit les imite avec peine.
Encor le plus ſouvent les imite-t-il mal.
Quant au Pigeon ſi fort en conjecture,
Où prenoit-il cet art ? Où ? dans ſon colombier.
Les Pigeons ſont amans d'état & de nature ;
Chacun doit ſçavoir ſon métier.



FABLE CINQUIESME.



Les Grenouilles & les Enſans.

A Vous le dé, Meſſieurs les Princes.
Vous vous picquez de nobles ſentimens.
Vous voulez batailler, conquerir des Provinces;
Ce ſont là vos amuſemens.
Mais ſçavez-vous bien que nous ſommes
Les victimes de ces beaux jeux?
Bon, il n'en coûte que des hommes,

Dites-vous. N'eſt-ce rien ? Vous comptez bien les
ſommes ;
Mais pour les jours des malheureux,
C'eſt zero : Belle Arithmetique
Qu'introduit vôtre politique !



Des Grenouilles vivoient en paix,
Barbotant, coaſſant au gré de leur envie.
Une troupe d'enfans ſur les bords du marais
Vint troubler cette douce vie.
Ça, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous
Un jeu plaiſant, une innocente guerre.
Qui lancera plus loin ſa pierre,
Sera nôtre Roi. Tope. Ils y conſentent tous.
Pierres volent ſoudain. Chacun veut la victoire,
L'enfant n'eſt-il pas homme ? Il aime auſſi la gloire.
Bien-tôt tout le marais eſt couvert de cailloux ;
Et Grenouilles pour fuir n'ont pas aſſez de trous.
L'une a dans le moment l'epaule fracaſſée ;
L'autre ſe plaint d'une côte enfoncée ;
Celle-ci, comme eût dit le Chantre d'Ilion,
Reçoit une contuſion

Dans l'endroit où le col ſe joint à la poitrine ;
Celle-là meurt d'un grand coup ſur l'échine.
Enfin la plus brave de là
Leve la tête, & dit : Meſſieurs, holà ;
De grace allez plus loin contenter vôtre envie ;
Choiſiſſez-vous un maître à quelque jeu plus doux.
Ceci n'eſt pas un jeu pour nous ;
Vos plaiſirs nous coûtent la vie.

Rois, ſerons-nous toûjours des Grenouilles pour vous?



FABLE

FABLE SIXIESME.



Le Caſtor & le Bœuf.

NOs Seigneurs les Caſtors tenant le Canada,
Se piquent d'être un peuple libre,
Tel que le fut aux bords du Tibre
Ce peuple conquerant que Romulus fonda.
Un de ces Meſſieurs Amphibies,
Par certain Bœuf un jour fut traité de groſſier.
Groſſier ! mon ami, tu t'oublies,
Dit le Caſtor : mais ſans t'injurier,

Raiſonne un peu. Sur quoi fonde-tu ton reproche ?
Et quelle eſt à ton ſens nôtre groſſiereté ?
C'eſt, dit le Bœuf, que vous fuiez l'approche
De l'homme vrai Docteur de la civilité.
Entre vous nuls traitez; aucunes alliances :
C'eſt pourtant l'animal favori des Sciences.
Les autres animaux, les plus ſages s'entend,
Chez lui vont prendre leurs licences;
Il en ſçait plus que nous; partant,
Vivre avec lui, c'eſt ſe polir d'autant.
Il eſt vrai que de vous on conte des merveilles,
Et tous les jours à mes oreilles
On en dit tant que je n'y conçois rien.
Ils diſent tous que vous bâtiſſez bien;
Que c'eſt plaiſir de voir vôtre petit menage,
Et vos maiſons à triple étage.
Par vous, digue, chauſſée, ont toutes leurs façons;
Vous portez terre & bois, par tout où bon vous ſemble;
Vous êtes, dit-on, tout enſemble,
Les civieres & les maçons.
Mais que ſert tout cela ? malgré tant d'ouvertures,
On ne peut vous civiliſer;

L'homme qui vient à bout des têtes les plus dures
Dit qu'il perd ſon latin à vous apprivoiſer.
Là voila donc nôtre rudeſſe ?
Dit le Caſtor. C'étoit mon ſens,
Reprit le Bœuf. Apprends que c'eſt Sageſſe,
Dit le Republicain. Comment ſans cette adreſſe,
Pourrions-nous vivre independans ?
Si nous faiſions comme vous autres,
Et qu'avec l'homme un jour nous fuſſions familiers,
Il nous feroit ſervir en valets d'atteliers,
A bâtir ſes toits, non les nôtres.
Eh ! qui ne connnoît pas vos jougs & vos colliers ?
Nous prévoions nos malheurs par les vôtres.

Ne point s'apprivoiſer avec gens trop puiſſans,
N'eſt groſſiereté ; c'eſt bon ſens.



FABLE SEPTIESME.



Les deux Sources.

FIlles d'une même montagne,
Deux ſources commençoient leur cours.
L'une, à flots reſonnans, tomboit dans la campagne;
L'autre, plus lentement rouloit des flots plus ſourds.
Ma ſœur, dit la Source bruiante,
De ce train-là tu n'iras pas bien loin.
Tu vas tarir dans peu; tandis que triomphante,
Entre les fleuves, moi; je vais tenir mon coin.

A trois cens pas d'ici je gage,
Que déja je porte bateau ;
Puis, étendant mon lit, reculant mon rivage,
Je veux qu'au loin, ſur mon paſſage,
Il ne ſoit bruit que de mon eau.
Je vais par le commerce appeller la fortune
Dans tous les lieux de mon département ;
Et puis, majeſtueuſement,
J'irai porter mon tribut à Neptune.
Adieu, pour remplir mon deſtin,
Il faut un peu de diligence.
Pour toi, tu ne ſeras qu'un ruiſſeau clandeſtin ;
Adieu ; ma ſœur ; prens patience.
L'autre ne ſçait répondre à ce diſcours hautain,
Que d'aller doucement ſon train.
Elle s'ouvre un chemin, deſcend dans les prairies,
Appelle dans ſon lit mille petits ruiſſeaux
Qui ſerpentoient ſur les rives fleuries ;
Et pourſuivant ſon cours, elle en groſſit ſes eaux.
La voilà parvenue aux honneurs des rivieres ;
Elle a des Mariniers, ſe voit déja des ponts ;
Nourrit un Peuple de poiſſons ;

Abreuve de ſes eaux les campagnes entieres :
Puis des rivieres même enflant encor ſon cours,
La voilà fleuve enfin à force de ſecours.
Tandis que la Source orgueilleuſe,
Qui ſans aide croioit ſuffire à ſa grandeur,
Demeurant un ruiſſeau, ſe trouva trop heureuſe
De ſe jetter enfin dans les bras de ſa ſœur.

En vain le ſot orgueil s'applaudit & s'admire;
N'attendez rien de grand de qui croit ſe ſuffire.



FABLE HUITIESME.



La Chenille & la Fourmi.

N'Ecrire que pour amuſer,
Autant vaudroit ne pas écrire.
Du langage c'eſt abuſer,
Que de parler, pour ne rien dire.
Auteurs, j'en ai honte pour vous,
Vous gâtez le métier par ce vain batelage.
Je crois voir des farceurs qu'aplaudiſſent des fous,
Tandis qu'ils ſont ſiflez du Sage.

Riches de mots, pauvres de ſens,
Tous vos diſcours ne ſont que tours de paſſe paſſe,
Bons pour charmer la populace;
La populace ici comprend bien des Puiſſans.
Je n'irai pas leur dire en face,
Je ne le dis, diſcret auteur,
Qu'à l'oreille de mon Lecteur.
Mais ne croiez-vous pas qu'on vous en doit de reſte,
Lorſque vous contentant de vaines fictions,
Vous n'allez pas orner d'un agrément funeſte
Les vices & les paſſions?
Vraiment, je vous trouve admirables:
Vous n'êtes pas les plus coupables;
Donc vous êtes des gens de bien?
La conſequence ne vaut rien.
Je punirois l'Auteur qui ne cherche qu'à nuire,
Comme un perturbateur de la Societé.
Je chaſſerois auſſi pour l'inutilité
Celui qui ne ſçait pas inſtruire.
Tout citoien doit ſervir ſon pays;
Le ſoldat de ſon ſang; le Prêtre de ſon zele;
Le Juge maintient l'ordre, il ſauve les petits

De la grife des grands ; & le Marchand fidele
Garde à tous nos beſoins des ſecours aſſortis.
Or, qu'exige la republique
De mes confreres les rimeurs ?
Que de tous leurs talents, chacun d'entr'eux s'applique
A cultiver l'eſprit, à corriger les mœurs.
Malheur aux Ecrivains frivoles,
Atteints & convaincus de negliger ce bien.
Quel fruit attendent-ils de leurs vaines paroles ?
Rien n'eſt-il pas le prix de rien ?
Je voudrois lever ce ſcandale,
Et je tâche du moins à faire mon métier.
J'orne, comme je puis, quelques traits de morale.
Qu'un autre faſſe mieux ; je ſerai le premier
A l'en aller remercier.

Demoiſelle Fourmi trotant par la campagne,
Rencontre une Chenille à peine remuant.
L'aide du Ciel vous accompagne,
Dit le Ver, en la ſaluant :
Si tant eſt cependant que Chenille ſaluë.

Mais la Fourmi ne s'en remuë ;
Et d'un air dédaigneux recevant l'amitié,
Pauvre animal, que tu me fais pitié !
Dit-elle : entre nous, la nature,
En te faiſant a bien manqué.
Qui voudroit te compter pour une creature ?
Tu n'en es qu'un eſſai croqué.
Dieu ſoit loué, puiſqu'à me faire,
Nature a voulu mettre un peu plus de façon.
Je vais, je viens d'une jambe legere ;
Je... mais c'eſt trop jaſer pour une menagere ;
Adieu, l'ami rampant : je cours à la moiſſon.
L'humble Chenille eſt muete à l'outrage;
S'enferme dans ſa coque, y vaque à ſon ouvrage ;
Puis au moment qu'elle en devoit ſortir,
L'orgueilleuſe Fourmi par cet endroit repaſſe;
Le ver ſort Papillon. Arrête un peu de grace,
Dit-il à la Fourmi ! je voudrois t'avertir
Qu'il ne faut mépriſer perſonne.
Le mepriſé prend quelquefois l'eſſor.
Tel qui rampoit s'éleve & nous étonne.
Me voilà dans les airs, & tu rampes encor.

FABLE NEUVIESME.



Les Mouches & les Elephans.

EN preſence étoient deux armées,
Qui d'un courage égal toutes deux animées,
Differoient ſeulement de force & de ſecours.
Un long rang d'Elephans qui ſur de hautes tours,
De ſoldats bons Archers portoit mainte cohorte,
Servoit à l'une de rempart.
L'autre armée eſt plus foible, & n'a contre la forte
Que bon courage pour ſa part.

L'inſtant fatal arrive ; on a ſonné la charge ;
Les Elephans de ſe mouvoir,
Et les traits mortels de pleuvoir.
Quelque temps on tient ferme ; & puis on prend le large.
Par tout devant les tours les eſcadrons plioient ;
La Victoire déja de ſon aile divine
Couvroit la troupe Elephantine ;
Et les monſtres vainqueurs juſqu'au Ciel envoioient
Mille cris dont au loin les échos s'effraïoient.
Par bonheur un eſſain de mouches
Eut pitié des vaincus, prit en averſion
Les Elephans & leurs clameurs farouches.
Çà, puniſſons un peu cette oſtentation,
Dirent-elles. Fondons ſur ces ſuperbes maſſes,
Et que l'on parle auſſi de nous.
Ce ne fut pas vaines menaces ;
Et ſur les Elephans les piqueurs fondent tous.
Il n'eſt peau ſi dure qui tienne ;
Le fut-elle encor plus, Meſſieurs, vous en aurez,
Bourdonnent-ils ; vous apprendrez
A qui le deſtin veut que la gloire appartienne.

Soudain de leurs traits acerez
Ils bleſſent coup ſur coup les yeux de nos coloſſes;
Dans l'une ou l'autre oreille, ou dans la trompe entrez,
Ils les harcellent tant, que devenus feroces,
Les Elephans deſeſperez
Retournent en arriere, en foule ſe renverſent
Sur leur parti qu'ils troublent, qu'ils diſperſent.
Par l'effroi des vainqueurs les vaincus raſſurez
Reviennent au combat; la valeur tourne en rage;
Ils frappent, percent tout; ce n'eſt plus qu'un carnage;
Ils font litiere enfin d'ennemis maſſacrez.
Un floriſſant empire ainſi changea de face;
Le Roi fut dépouillé; l'étranger eut ſa place.
Sur cette revolution
L'Hiſtoire a debité maintes raiſons ſubtiles.
Les vaincus eſtoient malhabiles;
Ils ne firent pas bien leur diſpoſition;
Le vainqueur prudent comme Uliſſe,
Dans l'Armée ennemie avoit des gens à ſoi;
C'eſt de ces gens que vint le deſordre & l'effroi;

Et cent contes pareils que Dame Hiſtoire gliſſe,
Et qu'on croit cependant comme article de foi.
Des Mouches, pas un mot. Pourquoi?

Aux grands évenemens il faut de grandes cauſes;
Voilà ſon ſiſtême, fort bien:
Mais qui ſçauroit au vrai les choſes,
Verroit ſouvent que ce n'eſt rien.



FABLE DIXIESME.



La Brebis & le Buiſſon.

QUelques-uns veulent que la Fable
Soit courte : ils ont raiſon ; mais l'excès
n'en vaut rien.
Qui dit trop peu, ne dit pas bien ;
L'aride n'eſt point agreable.
Eſope même étoit trop ſec ;
Je m'en étonne ; car tout Grec
Eſt grand parleur : témoin nôtre divin Homere.

Ces deux conteurs ne se ressemblent guerre.
L'un par des vers sans fin dit qu'il faut s'accorder.
A l'autre allez le demander ;
En deux mots il vous expedie.
Ces deux extremitez ne sont point de mon goût.
Evitez, c'est bien fait, la longue rapsodie ;
Ne dites rien de trop ; mais aussi dites tout.
La Fontaine a bien fait d'étendre
Son laconique original.
Tout fleurit dans ses vers ; le plus vil animal
Est éloquent : c'est plaisir de l'entendre ;
Tout prend des sentimens, des mœurs ;
Tout converse ; on y croit être avec ses semblables.
Le precepte à loisir se coule sous les fleurs ;
Sans cela que servent les Fables ?
Voilà mon maître ; & j'en fais vanité ;
Sur son exemple & son autorité,
Je donne à mes recits toûjours quelque étenduë.
Voici pourtant une Fable plus nuë,
Pour le seul interêt de la varieté.

Une Brebis choisit, pour éviter l'orage,

Un

Un buiſſon épineux qui lui tendoit les bras.
La Brebis ne ſe mouilla pas ;
Mais ſa laine y reſta. La trouvez-vous bien ſage ?

Plaideur, commente ici mon ſens.
Tu cours aux tribunaux pour rien, pour peu de choſe.
Du temps, des frais, des ſoins ; puis tu gagnes ta cauſe.
Le gain valoit-il les dépens ?



FABLE ONZIESME.



Le Lion, le Renard & le Rat.

LE Lion & le Tigre aiant eu longue guerre,
Le Lion enfin fut vainqueur.
Devant lui ſe taiſoit la terre;
Et le monde animal reconnut ſon Seigneur.
De chaque eſpece auſſi-tôt on députe,
Pour aller rendre hommage au Roi.
Ainſi qu'un autre Uliſſe, après quelque diſpute,
De Harangueur le Renard eut l'emploi.

Il loua donc ſa majeſté Lionne ;
Lui dit que ſon front ſeul meritoit la couronne ;
Que ſemblable à Jupin, qui ſur ſon Trône aſſis,
Ebranle tout le Ciel quand il meut ſes ſourcis,
Du mouvement de ſa criniere,
Lui Lion, il faiſoit trembler la terre entiere ;
Puis, du petit au grand, vient du grand au petit ;
Lui dit qu'il n'a de loi que ſon ſeul appetit ;
Que pour ſon Souverain chaque eſpece l'avoue ;
Qu'ils ſont ſes fideles vaſſaux ;
Et qu'il peut ſe jouer des autres animaux,
Comme du Rat le Chat ſe joue.
Le trait déplut au Rat qui même en fit la moue.
Sire Lion trouvant que Renard diſoit d'or,
Lui fit expedier une bonne Ordonnance
Paiable à certaine écheance,
Par le Dragon, garde de ſon tréſor.
Le Singe, comme Secretaire
En bonne forme mit l'affaire.
Il remet au Renard le roial parchemin,
Signé *Lion*, & plus bas, *Fagotin*.
Le Renard deſormais comptant ſur ſa fortune,

Croit qu'il achetera les poulets au marché;
Mais l'argent n'étoit pas touché;
D'ailleurs le Rat n'étoit pas ſans rancune.
Le trait de l'Oraiſon lui tenoit fort au cœur;
Il brûloit d'en tirer vengeance.
Il ſe gliſſa chez l'Orateur,
Et lui rongea ſon Ordonnance.
Ce que Lion flaté vouloit faire de bien,
Rat offenſé le reduiſit à rien.



FABLE DOUZIESME.



Pluton & Proserpine.

DE's que l'ardent Pluton eut ravi Proſerpine,
Cerès en jetta les hauts cris.
Pour s'en plaindre, elle vôle aux celeſtes lambris :
Jupin, ſouffriras-tu que Pluton m'aſſaſſine?
Je perds ma fille; helas! Si ce bien m'eſt oſté,
Ote-moi donc auſſi mon immortalité.
Vôtre affaire eſt embaraſſante,
Répondit Jupin à Cerès;

Ce cadet là n'a pas l'humeur accommodante;
Il tient bien ce qu'il tient : mais calmez vos regrets;
Afin d'avoir la paix dans ma famille,
J'imagine un traité que le Sort ſcellera.
Que ſix mois de l'année il garde vôtre fille;
Et les ſix autres mois pour vous elle vivra.
Voilà mon Arrêt; toi, Mercure,
Va le porter au Dieu des Morts.
L'Huiſſier celeſte part, arrive aux ſombres bords;
Inſtruit Pluton. L'Arrêt excite ſon murmure.
Quoi, mon frere, dit-il, attente à mes deſirs!
Prétend-il donc me tailler mes plaiſirs?
Nous lui laiſſons ſes biens; qu'il nous laiſſe les nôtres.
Je n'aurois que ſix mois cette chere beauté!
Eh! comment vivre les ſix autres?
Eſt-ce pour l'adorer trop de l'éternité?
Vous êtes à plaindre ſans doute;
Lui dit Mercure, en reprenant ſa route:
Mais c'eſt l'ordre du Sort: tel qu'il eſt, le voilà;
Il faut bien en paſſer par là.
Proſerpine eſt donc épouſée.
Grande fête aux enfers; tout ſupplice y ceſſa.

On dit qu'ainſi que l'Eliſée,
Tout le Tartare à la nôce dança.
Au bout de quinze jours Pluton dit à ſa femme :
On va vous ravir à ma flâme ;
Enfin le terme approche où vous m'allez quitter.
Ici nous ne pouvons compter
Ni les jours ni les mois : nos aſtres immobiles
Ne ſçauroient meſurer le temps :
Mais je ſens bien depuis que mes vœux ſont tranquilles,
Qu'il s'eſt paſſé bien des inſtans.
On va nous ſeparer : ô regrets inutiles !
Le terme eſt loin pourtant. Il falloit deux ſaiſons.
Autre quinzaine paſſe, & Pluton s'en étonne.
Quoi, dit-il en baaillant, ſix mois ſont donc bien longs !
Autre mois paſſe encor ; alors le Dieu ſoupçonne
Que Jupiter le trompe, & qu'enfreignant ſes loix,
Il ne veut pas tenir la clauſe des ſix mois.
Il s'en plaint ; mais ſa plainte eut beau ſe faire entendre ;
Avec ſa Proſerpine il lui fallut attendre

Qu'il plût au terme d'arriver.
Quand Mercure vint la reprendre,
Nôtre époux ſentit à la rendre,
Plus de plaiſir qu'à l'enlever.

Dans un bien ſouhaité quels charmes on ſuppoſe !
Vient-on à joüir de ce bien ?
Tous les jours il décroît, perd toûjours quelque choſe ;
Il devient mal en moins de rien.



FABLE TREIZIESME.



Le Jugement, la Memoire & l'Imagination.

IMagination, Memoire & Jugement ;
Quels étranges acteurs, dit-on, pour une Fable !
Qui ſera critique ſemblable,
N'a pas les trois aſſeurément.
Jugement lui diroit que ces trois perſonnages
Valent bien le Renard & le Loup & l'Agneau ;
Et qu'il s'agit de voir ſi j'ai de ces images
Pû compoſer un bon tableau.

Tout eſt bon, pourvû que du conte
Il reſulte une verité.
La Fable git dans la moralité;
Quand l'Auteur y va droit, le Lecteur a ſon compte.
S'il chicane, tant pis; il a le goût gâté.
Les Acteurs n'y font rien, j'en atteſte l'uſage.
Mais quand il me contrediroit,
Je ſoûtiens toûjours qu'il faudroit
En appeller au Juge le plus ſage,
Au bon ſens; & s'il n'y ſouſcrit,
Je refuſe de me ſoûmettre.
D'ailleurs, qui ſuit toûjours une regle à la letre,
En viole ſouvent l'eſprit.



Dom Jugement, Dame Memoire
Et Demoiſelle Imagination,
Quoique n'en diſe rien la Fable ni l'Hiſtoire,
Avoient jadis même habitation.
Ils vivoient en commun, enfans de même pere;
Quelque temps de la paix on goûta les douceurs;
Mais l'union ne dura guere;
L'humeur broüilla bien-tôt le frere & les deux ſœurs.

Imagination cédoit à ſes ſaillies ;
Memoire babilloit toûjours ;
Las de caquet & de folies,
Jugement murmuroit : ainſi paſſoient leurs jours.
C'étoit ſans ceſſe entr'eux quelque parole ;
Brouillerie au moindre incident :
A leur dire, l'une étoit fole,
L'autre une babillarde, & l'autre un vrai pedant.
Il faut nous ſeparer, mes ſœurs; que vous en ſemble,
Leur dit Jugement leur aîné ?
Nous ne ſçaurions durer enſemble ;
Pour vivre à part chacun de nous eſt né.
Imagination trouva le conſeil ſage ;
Pour trois têtes, dit-elle, eſt-ce aſſez d'un bonnet ?
Les trois fils de Saturne autoriſent le fait,
Reprend Memoire en un long verbiage,
Dont le reſultat fut que las de leur menage,
Ils s'étoient ſeparez tout net.
L'exemple étoit auguſte ; on le met en uſage ;
On ſe quitte ; adieu, bon voiage ;
Chacun emporte ſon paquet.
Les voilà donc tous trois qui cherchent domicile.

Ils trouvent bien-tôt un azile
Chez trois voiſins brouillez qui ne ſe voioient point :
Circonſtance pour eux qui venoit bien à point.
Celui chez qui logea Memoire,
Devint ſçavant, Dieu ſçait; & du train qu'il alla,
Langues, opinions, uſages, Fable, Hiſtoire,
Il apprit tout, & par de-là.
Imagination fit bien-tôt de ſon homme
Un Poëte hardi; mais des plus effrenez,
Extravagant, entouſiaſte, en ſomme
Grand inventeur d'objets mal enchaiſnez;
Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnez.
Il s'entendoit à faire une Ode
Pindarique & ſans ſuite; il ſçavoit s'en garder.
Le caprice étoit ſa methode,
Et ſon art, de tout hazarder.
Dom Jugement, maître d'une autre étoffe,
De ſon hôte obligeant prit un ſoin empreſſé :
En moins de rien il devint Philoſophe;
Je diſois mal; il fut homme ſenſé :
Selon ſon prix, jugeant de chaque choſe;
Ami du vrai, du juſte, allant toûjours au bien :

Ne decidant jamais de rien
Qu'avec connoiſſance de cauſe.
Nos voiſins ſentirent bien-tôt
Qu'ils pouvoient l'un pour l'autre être de quelque uſage.
Les faits chez le ſçavant étoient tous en dépot;
Et là, s'alloient fournir le Poëte & le Sage.
Des fougues de l'Auteur le Sage s'amuſoit;
Le bon ſens veut qu'on ſe délaſſe.
Le Poëte auſſi s'aviſoit
De prendre ſes conſeils dont parfois il uſoit;
Tant mieux alors pour le Parnaſſe.
Pour l'Erudit, il mépriſoit,
Qui? tout le monde; & ſes voiſins? Sans doute:
Mais il falloit jazer. Où chercher qui l'écoute?
Chez ſes voiſins. Il le faiſoit.

C'eſt pour le commun avantage
Qu'ici tous les talens ne ſont pas d'un côté:
Aucun ne les a tous; mais ce même partage
Eſt le lien de la Societé.

FABLE QUATORZIESME.



Le Soc & l'Epée.

AUtrefois le Soc & l'Epée
Se rencontrerent dans les champs.
De ſa nobleſſe elle tout occupée,
Ne ſembloit pas appercevoir les gens.
Le Soc donne un ſalut, ſans que l'autre le rende.
Pourquoi, dit-il, cette fierté ?
L'ignores-tu ? belle demande !
Tu n'es qu'un roturier, je ſuis de qualité.

Eh ! d'où prends-tu, dit-il, ta gentilhommerie ?
Tu ne fais que du mal ; je ne fais que du bien :
    Mon travail & mon induſtrie
    De l'homme entretiennent la vie ;
Toi, tu la lui ravis, bien ſouvent ſur un rien.
    Petit eſprit, ame rampante,
Dit l'Epée ; eſt-ce ainſi que penſent les grand cœurs ?
Oui, répondit le Soc ; on a vû des vainqueurs
Remettre à la charuë une main triomphante :
    Témoins les Romains, nos Seigneurs.
    Mais ſans moi, dit la Demoiſelle,
Ces Romains euſſent-ils ſubjugué l'Univers ?
Rome n'étoit qu'un bourg ; on n'eut point parlé d'elle,
Si mon pouvoir n'eut mis le monde dans ſes fers.
Tant pis ; elle eut mieux fait de ſe tenir tranquille,
Répondit maître Soc ; belle neceſſité,
Que l'Univers devînt l'eſclave d'une ville ;
    Que de ſa vaſte cruauté
Elle effraiât l'Europe & l'Afrique & l'Aſie !
Eh ! pourquoi, s'il vous plait, à quelle utilité ?
    Pour en paſſer ſa fantaiſie.
Trouve-tu donc cela digne d'être vanté ?

L'Epée au bout de ſa Logique,
Appelle enfin maître Soc en duel.
Te voilà ; battons-nous : c'eſt tout ton rituel,
Dit le Soc. Quant à moi, ce n'eſt pas ma pratique ;
Je travaille & ne me bats point :
Mais, un tiers entre nous pouroit vuider ce point.
Prenons la Taupe pour arbitre ;
Comme Themis elle eſt ſans yeux,
L'air grave & robe noire ; on ne peut choiſir mieux.
Chacun au Juge expoſe alors ſon titre.
La nouvelle Themis les entend de ſon trou ;
Et le tout bien compris, prononce cet adage ;
Qui forgea le Soc étoit Sage,
Et qui fit l'Epée étoit fou.



FABLE

FABLE QUINZIESME.



Les deux Chiens.

A MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT.

LAmbert, mon cœur à chaque inſtant me dit
Que ma Muſe te doit un tribut qui te plaiſe.
Il en parle bien à ſon aiſe;
Le plaiſir eſt pour lui, la peine eſt pour l'eſprit.
Tant bien que mal je puis décrire
Ton bon goût, ta raiſon, tes vertus, tes talens:
Mais parmi de certaines gens,

Semblables veritez ſont faſcheuſes à dire.
Les Sages ſont des Dieux qui refuſent l'encens.
Ne te loüons donc point, quoique le cœur m'en diſe.
J'aime mieux te feliciter,
Prendre part à la joie exquiſe,
Qu'avec de vrais amis tu ſçais ſi bien goûter.
Sçavoir, Politeſſe, Genie,
Guidez par l'Amitié, ſe raſſemblent chez toi.
Ils ont trouvé leur Uranie:
Ils l'aiment: en ce point je parle auſſi de moi.
Qu'on demande à chacun de ces amis d'elite
Quel lien te l'attache & quel eſt ſon attrait:
A ton tableau chacun mettra ſon trait:
Somme totale, on aura tout merite,
Et par conſequent ton portrait.
Le mot m'eſt échappé. Tu rougis; mais pardonne;
Mon intention étoit bonne:
De ne te point louer j'avois pris mon parti:
Mais quand le cœur veut quelque choſe,
C'eſt en vain que l'eſprit s'oppoſe;
Il a toûjours le dementi.
Lis ma Fable; le fait eſt de ta competence:

J'y peins la diſgrace d'un chien
Qui fera voir à tous ce que tu ſçais ſi bien,
Qu'amitié veut de la Prudence.

Maître Brifaut, chien fort doux, fort civil,
En ſon chemin rencontra de fortune
Aboiard, chien hargneux, un autre la Rancune.
Il l'acoſte humblement. Pardonnez, lui dit-il;
Peut-être je vous trouble en vôtre rêverie;
Mais ſi vous vouliez compagnie,
Je ſuis à vous, je m'offre de bon cœur;
Et je tiendrai la grace à grand honneur.
Aboiard n'étoit pas dans ſon accès farouche:
Les plus brutaux ont leurs inſtans.
Nos chiens font amitié: dans la patte on ſe touche;
On s'embraſſe; on ſe traite en amis de tout temps.
Nos freres ſuivent leur voiage.
Confidences trotoient de la part de Brifaut,
Racontant ſes emplois, ſes amours, ſon menage;
(Amitié fraiſche à ce défaut
Qu'elle jaſe plus qu'il ne faut)
Le tout, pour amuſer le grave perſonnage,

Qui parloit peu, qui sembloit s'ennuier,
Plus on pretendoit l'égayer.
Ils arrivent bien-tôt au plus prochain village.
Là nôtre la Rancune aboie à tous les chiens;
Attaque l'un, puis l'autre, & se fait mille affaires;
Tant qu'enfin le tocsin sonne sur nos deux freres,
Qui sont, l'un portant l'autre, ajustés en vauriens.
Pauvre Brifaut en fut pour ses oreilles,
Ni plus ni moins que Seigneur Aboiard.
L'un attira les coups, & l'autre en eut sa part.
Je l'en plains; mais choses pareilles
Menacent qui choisit ses amis au hazard.



FABLE SEIZIESME.



Le Conquerant & la pauvre Femme.

ROis, vous aimez la gloire; & c'eſt bien fait à vous.
Il ne s'agit que de la bien connoître.
Soiez ce que vous devez être;
Elle va vous offrir ce qu'elle a de plus doux.
Mais que devez-vous être? & qu'eſt-ce qu'un Monarque?
C'eſt plûtôt un Paſteur qu'un maître du troupeau;

C'eſt le nocher qui gouverne la barque,
Non le poſſeſſeur du vaiſſeau.
Vôtre empire s'étend du couchant à l'aurore;
Cent peuples ſuivent vôtre loi:
Vous n'êtes que puiſſant encore;
Gouvernez bien; vous voilà Roi.
Le fameux vainqueur de l'Aſie
N'étoit pas Roi: c'étoit un voiageur armé,
Qui, pour paſſer ſa fantaiſie,
Voulut voir en courant l'Univers allarmé
De bonne heure Ariſtote auroit dû le convaincre
Qu'au bien de ſes Etats un Roi doit ſe donner.
Il perdit tout ſon temps à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.
Si Dieu ſur vôtre front grava ſa reſſemblance,
C'eſt moins en égalant vôtre pouvoir au ſien,
Qu'en vous faiſant pour nôtre bien
Subſtituts de ſa Providence.
Veillez donc à ce bien qu'il veut vous confier;
Mettez-là vôtre gloire, & n'en cherchez point d'autre.
Craindre, aimer, obeïr, voilà nôtre métier;

Et nous rendre heureux, c'eſt le vôtre.

Certain Sophi, tenant Bellone à ſon ſervice,
Conquerant de profeſſion,
Bon homme pourtant & ſans vice,
Exceptez-en l'ambition,
Si c'en eſt un; qu'on le demande
A Meſſieurs les Heros; ils n'en conviendront point;
C'eſt la marque d'une ame grande.
Point de bruit avec eux; & paſſons-leur ce point.
Le Monarque Perſan de conquête en conquête,
Voioit tous ſes voiſins domtez;
Vingt couronnes ceignoient ſa tête,
Et ſous ſes loix couloient cent fleuves bien comptez.
Il uſoit bien de ſes victoires;
Et vouloit que partout la juſtice fleurît;
Il écoutoit les gens, il liſoit leurs memoires.
L'innocent triomphoit, l'injuſte étoit proſcrit.
Sur cette bonne renommée,
Des bornes de ſon vaſte Etat,
une vieille femme opprimée
Vint apporter ſa plainte aux pieds du Potentat.

Sire, par le droit de la guerre,
Ma fille & moi nous ſommes vos vaſſaux;
On l'a deshonorée; on a pillé ma Terre;
Sous un bon Roi doit-on ſouffrir ces maux?
C'eſt vous, Sire, que je reclame.
Que je vous plains, ma pauvre femme!
Dit le Prince. Je veille à maintenir les Loix;
Mais de ſi loin que puis-je faire?
Puis-je ſonger à tout? L'aſtre qui nous éclaire,
Eclaire-t-il tout le monde à la fois?
Il n'eſt pas étonnant que ſi loin de mon Trône
Mes bons ordres ſoient mal ſuivis.
Eh! pourquoi donc, Seigneur, répondit la matrone,
Ne pouvant nous regir, nous avez-vous conquis?



FABLE

FABLE DIXSEPTIESME.



Les deux Dandins.

A Caen pays de Sapience,
Vivoient Messieurs Dandins, Avocats,
pere & fils.
Le pere consultoit; le fils à l'Audience,
Endormoit quelquefois Themis.
Qui l'eût cru d'une ame Normande!
Le pere accommodoit les anciens procès;
Il sauvoit aux plaideurs les dépens & l'amande;

Le fils admiroit ſes ſuccès :
Mais à ſes gains encor il portoit plus d'envie.
C'étoit de jour en jour nouveau remerciment ;
L'un lui devoit les biens, l'autre devoit la vie ;
La poule & le ducat au bout du compliment.
Le fils affriandé, ſur les traces du pere,
Se met en train de tout accommoder.
Ami de l'un, & de l'autre compere,
Il veut guerir, dit-il, les Normands de plaider.
Déja ſur la moindre querelle,
Il aſſemble les conteſtans,
Leur prêche la paix fraternelle,
Deteſte des procès la longueur éternelle :
Ennuis, chagrins, travaux, ruine au bout du temps.
Bien preché, dit une partie ;
Mais Pierre eſt un fripon, Monſieur.
Les fripons ſont chez toi, reprend l'autre crieur.
De repartie en repartie,
Chacun ſe quitte en s'outrageant ;
Laiſſe Dandin, court au Sergent.
D'un dementi reçu nôtre Juge novice
Veut decider. On lui conte le fait ;

Mais en preſence de Juſtice,
Le dementi tout frais eſt paié d'un ſoufflet.
Pour de ſi beaux ſuccès, point d'honneur, point d'epice;
Pas le moindre petit poulet.
Jeannot Dandin court à ſon pere;
Qu'eſt-ceci, lui dit-il? comment pouvez-vous faire?
Arbitre des procès, vous accommodez tout.
Au diable le premier dont Jeannot vienne à bout.
J'en veux prevenir un, j'en fais renaître quatre;
J'ai beau dire; ils veulent plaider.
Eh! ſot; que n'attends tu pour les accommoder
Que les gens ſoient las de ſe battre.



FABLE DIXHUITIESME.



L'Estomac.

JAdis un Estomac de gourmande memoire,
Et pour qui, je croi, le premier,
Fut inventé l'art de manger & boire
Plus que ne veut Besoin nôtre vrai cuisinier,
Nôtre vrai Medecin, si nous sçavions l'en croire.
Cet Estomac étoit amoureux du ragoût,
De potages farcis & de fines entrées,
De piquants entremets, sophistiques denrées,

Qui font à l'appetit ſurvivre encor le goût.
L'inſatiable donc s'en donnant au cœur joie,
Ne diſoit jamais : C'eſt aſſez.
Tant bien que mal il digeroit ſa proie ;
Puis, ſans rien dire, il vous envoie
Mauvais chile, & de-là ſe forme mauvais ſang ;
Sang qui bien-tôt du corps rend toutes les parties
Languiſſantes, appeſanties :
Toutes s'en trouvoient mal ; chacune avoit ſon rang.
Tantôt c'étoit bons maux de tête ;
Tantôt colique, ou bien douleur de reins ;
Poitrine embarraſſée, ou rhumatiſme en quête
De l'une ou l'autre épaule, & pour combler la fête,
Dame Goute entreprend & les pieds & les mains.
Qu'eſt-ceci, dit l'homme malade ?
Qui cauſe tout cela ? Ce n'eſt pas moi du moins,
Dit l'Eſtomac ; je vous rends bien mes ſoins,
Et ne vous fais point d'incartade.
Vous fais-je mal ? tâtez ; faut-il d'autres témoins ?
La Poitrine, ma camarade,
N'eſt pas ſi fidele que moi :
La tête reve trop ; le pied, de bonne foi,

Ne fait pas aſſez d'exercice:
Le calomniateur donne à chacun ſon vice ;
On n'eſt bien ſervi que de lui.
Le malade le crut : ainſi, ce fut autrui
Que l'on punit des fautes du perfide.
Topiques aux endroits où la douleur reſide ;
Puis, biſtouris en dance ; enfin la fievre prend ;
Tout le corps y ſuccombe, & le voilà mourant.
C'eſt fait, pauvre eſtomac, dites vos patenôtres ;
Les Medecins par les regles de l'art,
Des membres & de vous ont conclu le départ.

Nous avons beau jetter nos fautes ſur les autres ;
Nous en patiſſons tôt ou tard.



FABLE DIXNEUVIESME.



L'Amour & la Mort.

LOin, Lecteurs dont la critique
Souffle le chaud & le froid,
Qui répandez ſur tout une bile cauſtique,
Sans diſtinguer ni le tort, ni le droit.
Toute perfection chez vous s'appelle vice.
Eſt-on ſublime? on eſt guindé.
Eſt-on ſimple? on eſt bas. Tout art eſt artifice,
Et tout ce qui plaiſt eſt fardé.

Si je hazarde quelque conte,
Qui vous ſemble un peu fort de ſens,
Eh quoi ! direz-vous, quelle honte
De propoſer ces traits à des enfans !
Mais, s'il vous plaît, la Fable eſt-elle l'ennemie
Du profond & du fin, quand il vient à propos ?
La prenez-vous pour une mie,
Qui ne ſçait rien qu'endormir des marmots ?
Bien-tôt vous allez vous dédire
Au premier trait commun que j'oſerai rimer.
N'eſt-ce qu'à des enfans qu'il veut ſe faire lire ?
C'eſt bien la peine d'imprimer.
C'eſt ainſi que chaque rencontre
Vous voit changer de meſure & de poids ;
Diſant blanc ou noir ; pour ou contre ;
Vous contrediſant mille fois
Pour vous ſauver d'approuver une.
Eh bien, n'approuvez pas ; qui veut vous y forcer ?
Pour moi, me remettant du tout à la fortune,
J'irai mon train ſans m'en embaraſſer.
J'avertis ſeulement d'avance,
Que je me propoſe en effet

D'inſtruire

D'inſtruire & d'amuſer l'enfance ;
Mais ſans oublier l'homme fait.
Je voudrois qu'en mes vers tout âge pût apprendre ;
J'imagine & j'écris pour tous.
Laiſſez à vos enfans ce qu'ils en pourront prendre ;
Et gardez le reſte pour vous.



La Mort fille du Temps, & l'enfant de Paphos,
Jadis, comme aujourd'hui, voiageoient par le monde.
Tous deux l'arc à la main, le carquois ſur le dos,
Ils faiſoient enſemble leur ronde.
Jupiter vouloit que l'Amour
Bleſſant les jeunes cœurs, mît des humains au jour;
Et que la Mort frappant la vieilleſſe imbecile,
Délivrât l'Univers d'une charge inutile.
C'étoit là l'ordre; & tout devoit aller
Selon ce plan que ſemble exiger l'âge.
Cloto, diſoit l'Amour, aura dequoi filer ;
Nous lui taillerons de l'ouvrage ;
Et moi, diſoit la Mort, je m'en vais occuper

Sa ſœur Atropos à couper :
Qu'elle ait de bons cizeaux ; pour moi, j'ai bon courage.
Nos voiageurs, au coin d'un bois,
Se repoſant un jour fatiguez du voiage,
Ils mettent bas & l'arc & le carquois,
Confondent tout leur équipage ;
Et quand il faut partir, le reprennent ſans choix.
De l'enfant le Squelete avoit pris mainte fleches ;
L'Amour parmi ſes traits méla ceux de la Mort.
L'une au cœur des vieillards fit d'amoureuſes breches ;
L'autre des jeunes gens alla trancher le ſort.
Jupiter rit de la mépriſe,
Et n'y mit de remede en rien :
Il penſa que de leur ſotiſe
Il pouvoit naître quelque bien.
Si nôtre eſpece en effet étoit ſage,
Depuis ce troc nous craindrions,
Malgré la force ou la langueur de l'âge,
Et la mort & les paſſions.
Sans ce danger que je ſoûtiens propice,

Dans la vigueur des ans, ou bien ſur leur declin,
Le vice n'auroit point de frein,
Et la vertu point d'exercice.



LIVRE QUATRIESME.

FABLE PREMIERE.



Le Roi des animaux.

A MONSEIGNEUR L'ANCIEN EVESQUE DE FREJUS.

FLeuri, nouveau Mentor d'un nouveau Telemaque,
Toi, qui le promenant par les ſiecles paſſez,
Pour le bonheur d'une autre Itaque,

Raproches ſous ſes yeux tant de faits diſperſez.
Dans ces ſedentaires voiages,
Tu le conduis ſans crainte des nauffrages,
De païs en païs, cueillant partout des fleurs;
Formant, chemin faiſant, ſon eſprit & ſes mœurs.
Tu ſçais lui faire de l'Hiſtoire
Une étude feconde où tout rit, où tout plaît;
Il s'inſtruit de la vraie & de la fauſſe gloire;
A chaque trait dont s'orne ſa memoire,
Dans ſon cœur quelque vertu naît.
Mais ſçais tu bien ſurquoi j'eſpere
De tes leçons le ſuccès le plus grand?
C'eſt qu'en inſtruiſant, tu ſçais plaire;
Tu ſçais te faire aimer, & voilà mon garand.
Quand tes ſages diſcours l'invitent
A commencer en lui ce qu'il doit être un jour,
Tes graces, ta douceur obtiennent ſon amour;
Le maître plaît; les leçons en profitent.
Tu vois voler ſon eſtime & ſa foi
Au devant des vertus qu'il confond avec toi.
Fais de cet aſcendant un uſage fidele.
L'amour qu'il te donne aujourd'hui,

Eſt la meſure & la ſource du zele
Que tout ſon Peuple aura pour lui.

Laſſez de vivre en Republique ;
Jadis les animaux eſſaierent d'un Roi ;
Ils firent choix d'un bœuf ſurnommé Pacifique ;
On ſe promit d'être heureux ſous ſa loi.
Le Monarque nouveau, doux, bienfaiſant, affable,
Se fit aimer ; mais ce fut tout.
Il ne ſçavoit que plaindre un miſerable :
Falloit-il punir un coupable ?
Tout ſon pouvoir étoit à bout.
Mille petits tirans deſoloient ſa Province ;
Les Tigres, les Lions enlevoient ſes Sujets ;
Qu'y faiſoit-il ? il leur préchoit la paix :
C'étoit pitié qu'un ſi bon Prince.
Bienfaits tant qu'on vouloit ; point de punition ;
Par tout, Indulgences Plenieres.
On le dépoſe enfin, pour choiſir le Lion.
Le nom de Conquerant ſuit cette élection.
Bien-tôt le nouveau Roi recule ſes frontieres,
Soûmet tous ſes voiſins à ſon ambition ;

Fait trembler ſes Sujets ; plus de rebellion ;
Mais auſſi point d'amour ; il n'inſpiroit que crainte ;
Sa Majeſté cruelle & de ſang toûjours teinte,
    Effraioit juſqu'à ſes flateurs ;
    Sur un ſoupçon, ſur une plainte,
Malheur aux accuſez, même aux accuſateurs.
Qu'eſt ceci, dit le peuple ? & quel choix eſt le nôtre ?
    La diete a bien mal réüſſi ;
De deux Rois, pas un bon : nous ne craignions point l'autre ;
    Le moien d'aimer celui-ci ?
  Il ne connoît d'autre Loi que ſa rage.
Enfin deſeſperé d'un ſi dur eſclavage,
Sur le Neron des bois tout le peuple courut.
    Imaginez-vous le carnage ;
Il en coûta du ſang ; mais le Tiran mourut.
    Alors, ce bœuf ſi debonnaire,
Qu'on avoit dépoſé, ſans qu'il en dit un mot,
  Meſſieurs, dit-il, j'ai trouvé vôtre affaire ;
  Cet Elephant eſt vôtre vrai balot
Il eſt bon comme moi, terrible comme l'autre ;
Vous ſerez ſes enfans ; il vous défendra bien ;

Je lui donne ma voix ; joignez-y tous la vôtre ;
Pour vous regir, que lui manque-t-il ? Rien,
S'écria tout le peuple. on le choisit : son regne
Repara les malheurs passez.

Rois, qu'on vous aime & qu'on vous craigne :
L'un sans l'autre n'est pas assez.



FABLE DEUXIESME.



Le Pécher & le Meurier.

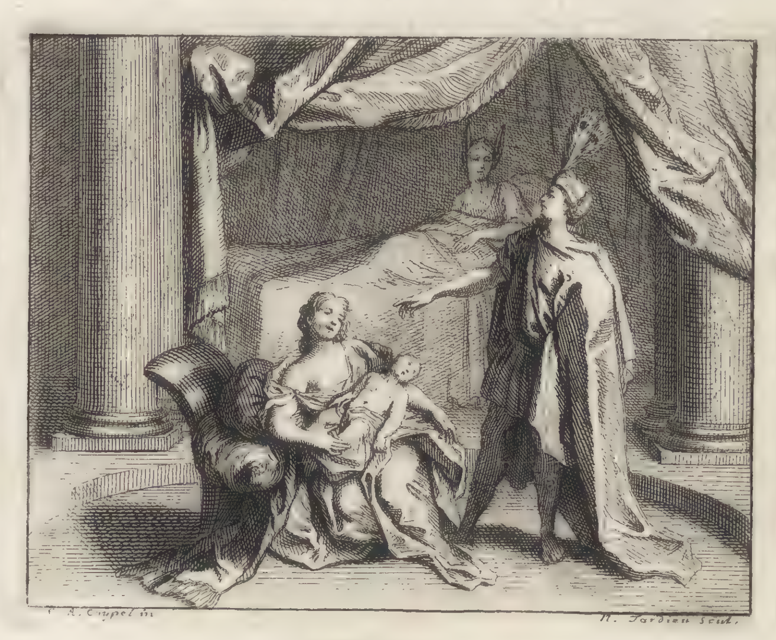
UN Pécher, les amours & l'eſpoir de ſon maître,
Du jardin l'arbre favori,
Le Printemps ne faiſant que naître,
S'applaudiſſoit d'être déja fleuri:
Il aviſe un Meurier tout auſſi ſec encore
Que dans les froids les plus cuiſans.
Aucun ſigne de vie ; on n'y voit rien éclore ;
Feüilles ni fleurs ; ſes rameaux languiſſans

Sont encor tout transis à la honte de Flore.
L'ami, dit le Pécher, que te sert le Printemps?
Ta paresse le deshonore.
Déja de sa touchante voix,
Philomene l'annonce aux échos de ces bois.
Toute la nature s'éveille.
Dès le matin une Aurore vermeille,
Vient nous arroser de ses pleurs,
Nectar delicieux des arbres & des fleurs.
Cependant, paresseux, le Zephire a beau faire;
Tu dors, quand tout est éveillé?
Que ne m'imites-tu? Regarde, considere
Comme j'ai déja travaillé.
Me voilà tout fleuri; d'une belle esperance
Voilà déja mon maître regalé.
Je lui tiendrai parole, il peut compter d'avance
Qu'au nombre de mes fleurs mon fruit est égalé.
A peine l'arbre a-t-il parlé,
Qu'un vent de bize souffle, & détruit tout l'ouvrage.
Du Pécher la fleur démenage,
Et tout espoir de fruit avec elle envolé,
Lui laisse à peine attendre un sterile feuillage.

Eh bien, dit le Meurier, avois-je donc grand tort
De ne me pas preſſer ſi fort ?
Zephire a beau ſouffler, je crains encor la bize.
Sçache qu'il faut à temps commencer l'entrepriſe,
Quand on veut en venir à bout.
L'impatience gâte tout.



FABLE TROISIESME.



L'Opinion.

J'Implore ton ſecours, invention divine.
Je ne puis travailler ſur d'antiques tableaux.
Si je ne crée & ſi je n'imagine,
Je jette de dépit & couleurs & pinceaux.
Les fictions d'autrui n'excitent point ma veine;
Si le fonds n'eſt à moi, j'y bâtis avec peine.
Je craindrois toûjours que le dol
Ne m'en dépoſſedât ſous ombre de juſtice,

Et qu'un jour le maître du ſol
Ne revendiquât l'edifice.
Ne brodons point enfin le canevas d'autrui.
Jadis on inventoit ; inventons aujourd'hui.
Nos peres l'ont bien fait ; ne pourrions-nous le faire ?
Non, me dit-on, les temps en ſont paſſez.
Il falloit naître aux jours ou d'Eſope ou d'Homere.
Mais vous venez trop tard. Imitez : c'eſt aſſez.
Je n'en ſuis point d'avis. Il ſemble à ce langage
Que le monde ſoit decrepit,
Qu'il ait tout vû, qu'il ait tout dit :
Il s'en faut bien ; il n'eſt qu'à la fleur de ſon âge ;
Et c'eſt trop dire ; il n'a que cinq ou ſix mille ans.
Or, près des millions d'années
Que vraiſemblablement portent ſes deſtinées,
Il ne fait que de naître ; & nous ſommes enfans.
Il y paroît ; toûjours timides,
Nous n'oſons avancer, ſi nous n'avons des guides.
Nous demandons à chaque pas :
A-t-on été par là ? Non ; n'y marchons donc pas.
Voilà bien le diſcours d'enfans tels que nous ſommes.

Nous ſerons plus hardis, quand nous ſerons des
hommes.
Que de terres encor reſtent à découvrir !
La fiction ſur tout eſt un païs immenſe :
On ira loin, pourvû qu'on penſe.
Les chemins manquent-ils ? c'eſt à nous d'en ouvrir.
Imaginons des faits ; creons des perſonnages ;
Si nous trouvons des critiques ſauvages,
Allons toûjours, & laiſſons-les crier.
A l'honneur d'inventer Apollon nous convie ;
Et nous ſommes, malgré l'envie,
Createurs de nôtre métier.
En vertu de ce Privilege
Voici donc de nouveaux Acteurs,
Dame Ignorance & ſon cortege,
Pareſſe, Orgueil. Ecoutons ces Docteurs.
Ils font déja gronder tout le Peuple critique
Contre un conte metaphyſique.



Demoiſelle Ignorance étoit groſſe d'enfant.
Demandez-moi qui l'avoit abuſée.
Je n'en ſçais rien, mais on comprend

Qu'abuſer l'Ignorance eſt choſe bien aiſée :
Elle étoit groſſe enfin : le dernier mois couroit.
Sur cet évenement maint Oracle à la ronde
En termes pompeux déclaroit
Qu'elle alloit accoucher de la Reine du monde ;
D'un enfant qui feroit des Rois, même des Dieux ;
Qui regleroit lui ſeul tous les uſages ;
Et ſi vous voulez encor mieux,
Qui fonderoit des écoles de Sages ;
Le monde deſormais verroit tout par ſes yeux.
On accouche de peur ; mais la pauvre Ignorance
Accoucha d'admiration :
L'Oracle s'accomplit. comment ? par la naiſſance
De Demoiſelle Opinion.
On fait venir l'Orgueil & la Pareſſe,
Parents de l'Ignorance, & de plus ſes amis ;
Et de nommer l'enfant, l'honneur leur eſt remis.
La marraine l'admire, & lui ſourit ſans ceſſe ;
Le parrain gravement le flatte, le carreſſe ;
Et de leur pleine autorité,
Ils l'appellent la Verité.

FABLE QUATRIESME.



Les Chiens.

POur chercher sûrement fortune,
Nombre de braves Chiens se liguerent entr'eux.
De gloire & de butin faisons bourse commune,
Leur dit, monté sur la Tribune,
Un Dogue, Orateur vigoureux.
Vous l'eussiez entendu par sa docte harangue
Enflammer les Confederez,

Et leur étaler en sa langue
La concorde & ses droits sacrez :
Ce Dogue en un College avoit pris ses degrez.
Vous avez tous maint Hector à poursuivre,
Les Loups, les Sangliers : courez ; je vous les livre,
Si de vôtre union vous serrez le lien :
Mais si quelqu'un hargneux & difficile à vivre,
Met le trouble entre vous, & s'en va sur un rien
Traiter son compagnon de visage * de chien,
Si vous donnez entrée à la guerre civile,
Vous perirez ; & j'en atteste ici
Les manes querelleurs d'Achile :
Car, comme vous voiez, l'Orateur, Dieu merci,
Etoit sçavant & plagiaire aussi,
Sur sa figure pathetique
Nos ligués font serment de demeurer unis.
Du zele de la Republique,
Contre tout interêt les voilà bien munis.
De ce pas nos Heros partirent,
Trouvent un Sanglier, l'attaquent, le déchirent ;
Il n'est plus question que de le partager.
C'est le point delicat. Nos gens se desunirent.

* Injure qu'Achille dit à Agamemnon dans l'Iliade.

Moi disoit l'un, j'en veux manger
Ma grosse part: j'ai renversé la bête.
L'autre, C'est moi qui viens de l'étrangler.
Pour ceux-ci, qui de loin ont regardé la fête,
Pensent-ils pas se regaler
Comme les plus vaillants? qu'ils jeunent; à la quête
Pour leur compte ils peuvent aller.
Tant fut dit, que le feu leur montant à la tête,
Les voilà furieux, combatant pour les parts.
De moment en moment s'accroît leur barbarie;
La farouche Bellone & l'implacable Mars
Irritant encor la furie,
De carnage & de sang repaissent leurs regards.
Ce champ au peuple Chien fut une autre Pharsale,
Où n'écoutant qu'une rage brutale,
Parens contre parens, chacun se disputa
Le Sanglier dont aucun ne tâta:
Car, tandis qu'en ce choc leur fureur se déploie,
Que de s'entretuer ils se donnent la joie,
Ils virent accourir une troupe de loups.
Qui put s'enfuir, s'enfuit; mais ils ne purent tous:
Des loups le reste fut la proie.

Or, de cela deux veritez :
C'eſt l'Interêt qui fait & qui rompt les traitez.
La Diſcorde ſa fille enfante la Ruine.
En ſeize mille vers bien ſonnans, bien comptez,
Plus n'en apprend l'Iliade divine.



FABLE CINQUIESME.



Le Portrait.

LE monde eſt plein de faux cenſeurs.
Qu'on leur montre une bonne piece ;
Leur ignorante hardieſſe
De ſon autorité la renvoie aux farceurs.
Ils n'y trouvent ni goût, ni force, ni juſteſſe ;
C'eſt ceci, cela qui les bleſſe ;
Blâmant, proſcrivant tout, & de par les neuf Sœurs.
Eh, Meſſieurs, c'eſt orgueil & non delicateſſe :

Vous n'êtes qu'ignorans, ſoi diſant connoiſſeurs.

De ſe faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en ſa vie.
L'amour propre de ſon métier
Eſt ami des portraits : cet art qui nous copie
Semble auſſi nous multiplier.
Ce n'eſt pas là nôtre unique folie.
Le portrait achevé, nôtre homme veut avoir
L'avis de ſes amis, gens experts en peinture :
Regardez, il s'agit de voir
Si je ſuis attrapé, ſi c'eſt là ma figure.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir ;
Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre. Ce nez n'eſt pas bien à ſa place,
Reprend un tiers : Je voudrois bien ſçavoir
Si vous avez les yeux ſi petits & ſi ſombres ?
Et puis, en verité, que ſervent là ces ombres ?
Ce n'eſt point vous enfin ; il faut tout retoucher.
Le Peintre en vain s'écrie ; il a beau ſe fâcher ;
Sur cet Arrêt il faut qu'il recommence :
Il travaille, fait mieux, réüſſit à ſon choix,

Et gageroit tout ſon bien cette fois
Pour la parfaite reſſemblance.
Les connoiſſeurs aſſemblez de nouveau
Condamnent encor tout l'ouvrage.
On vous allonge le viſage;
On vous creuſe la jouë; on vous ride la peau;
Vous êtes là laid & ſexagenaire;
Et flaterie à part, vous êtes jeune & beau.
Eh bien, leur dit le Peintre, il faut encor refaire;
Je m'engage à vous ſatisfaire,
Ou j'y brûlerai mon pinceau.
Les connoiſſeurs partis, le Peintre dit à l'homme:
Vos amis, de leur nom s'il faut que je les nomme,
Ne ſont que de francs ignorans;
Et ſi vous le voulez, demain je les y prends.
D'un ſemblable tableau je laiſſerai la tête,
Vous mettrez la vôtre en ſon lieu.
Qu'ils reviennent demain; l'affaire ſera prête.
J'y conſens, dit nôtre homme; à demain donc; adieu.
La troupe des Experts le lendemain s'aſſemble.
Le Peintre leur montrant le portrait d'un peu loin,

Cela vous plaît-il mieux ? dites ; que vous en ſemble?
Du moins j'ai retouché la tête avec grand ſoin.
Pourquoi nous rappeller, dirent-ils ? Quel beſoin
De nous montrer encore cette ébauche ?
S'il faut parler de bonne foi,
Ce n'eſt point du tout lui, vous l'avez pris à gauche.
Vous vous trompez, Meſſieurs, dit la tête, c'eſt moi.



FABLE SIXIESME.



Les Gourmets,

* Cette Fable eſt liée avec la precedente.

*MAis n'eſt-il pas auſſi des goûts ſûrs? oüi ſans
doute :
Ils ſont rares ; mais il en eſt.
Heureux qui les rencontre ! Heureux qui les écoute !
Plus heureux encor qui leur plaît !
Travaillons-y , quoiqu'il en coûte.



Sur un vin frais cuvé le maître d'un Logis

Tenoit

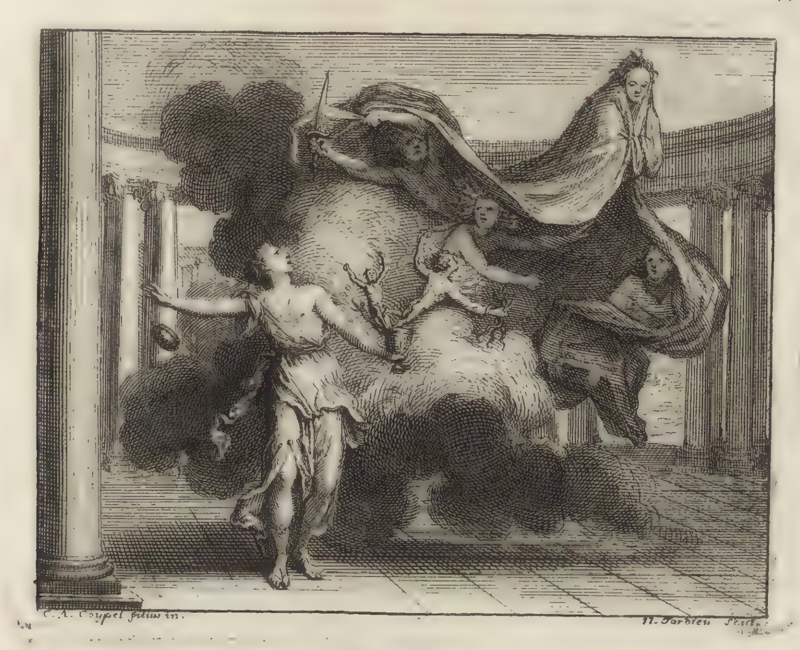
Tenoit conſeil, interrogeoit ſon monde;
La taſſe couroit à la ronde;
Il vouloit que chacun en donnât ſon avis.
L'un le goûtant à vingt repriſes;
Trés élegamment décidoit
Qu'il étoit fait exprès pour les tables exquiſes;
Un autre en l'avalant opinoit du godet.
Ce vin tout d'une voix vaut la liqueur ſuprême
Dont les Dieux s'enivrent là-haut:
On eut defié Bacchus même
D'y trouver le moindre défaut.
Arrivent deux Gourmets, Docteurs en l'art de boire,
Le Marguillier Lucas & le Syndic Gregoire.
On leur en fait goûter. Eh bien, qu'en dites-vous?
Vôtre avis n'eſt-il pas le nôtre?
Il ſent le fer, dit l'un: le cuir auſſi, dit l'autre.
Bon, dit-on, quelle idée! & d'où viendroient ces goûts?
Le Bacchique Senat les croit devenus fous.
On les raille à l'envi; mais courte fut la joie;
L'évenement vint les juſtifier.
On trouve, en le vuidant, dans le fonds du cuvier,

Une petite clef pendant à ſa courroie ;
Et railla bien qui railla le dernier.

Auteurs, à mille gens vôtre ouvrage a ſçû plaire ;
On le dit excellent ; ne vous y fiez pas.
Maint défaut échape au vulgaire,
Qu'apercevront les delicats.



FABLE SEPTIESME.



Pandore.

VUlcain tout frais banni du celeste cerdeau,
Voulut à sa façon faire une creature.
D'abord, en emploïant la forge & le marteau,
Il imita du corps la secrete structure;
Puis en fit les dehors; & son adroit cizeau
Tailla, polit, acheva la figure.
Jupiter dit: L'ouvrage est beau;
Certes, mon fils entend bien la sculpture:

D'humains il feroit preſque une manufacture :
Mais après tout, ce n'eſt qu'un corps,
Qu'une ſtatuë ; il y faut joindre une ame,
Qui de l'ouvrage anime les reſſorts.
Il dit. L'airain reſpire, & la ſtatuë eſt femme.
Tout habitant du Ciel voulut lui faire un don.
Jugez quel fut ſon appanage ;
Rien ne manquoit à ſon menage ;
De Graces & de Ris on lui fit ſa maiſon.
Chaque Dieu la dota d'un nouvel avantage ;
De charmes, de talents, d'adreſſe, de courage ;
Et de là Pandore eſt ſon nom ;
C'eſt-à-dire, tout don ; ô le bel aſſemblage !
Mais le Dieu ſournois de là-bas,
Pluton s'en vint offrir une boëte à Pandore.
Tenez, dit-il ; voici bien mieux encore ;
C'eſt le plus grand tréſor, ſi vous ne l'ouvrez pas.
La belle à ce diſcours trouva quelque embarras.
Elle étoit femme & partant curieuſe ;
L'œil toûjours ſur ſa boëte on la voit ſoucieuſe ;
Ne point l'ouvrir, dit-elle ! on ſe mocque de moi :
Plaiſant tréſor de qui la jouïſſance

Eſt de n'en point uſer ! Je m'y perds, plus j'y penſe ;
C'eſt une enigme : oh, par ma foi,
J'en aurai le cœur net. Il faut voir. Elle l'ouvre.
Dieux, qu'en ſort-il ? Qu'eſt-ce qu'elle découvre ?
Quels maux affreux s'échaperent de-là ?
La Douleur & la Mort : pis encor que cela :
Des vices odieux l'engeance toute entiere
Se produiſit à la lumiere.
Or je demande en quel rang mettrons-nous
La Curioſité qui fut mere de tous ?



A ce fait ancien joignons un peu du nôtre.
Je ne puis me guerir de l'émulation.
Cette fable en enfante une autre :
C'étoit mon avant-ſcene ; & voici l'action.
Nous voilà, ſe dirent les Vices :
Mais que deviendrons-nous ? Songeons à nous loger.
Moi, dit l'Ambition, je n'ai point à ſonger :
Des grands je ferai les delices,
Et de ce pas je m'y vais heberger :
La Cour des Rois ſera mon gite.

Et moi, dit l'Interêt, je m'en vais au plus vite
Chez les negotians & Meſſieurs leurs Commis;
J'y ferai bien-tôt des amis.
Je veux leur enſeigner à ſe tracer ſur l'onde,
Aux plus lointains climats mille chemins nouveaux:
Je veux que ſur de bons vaiſſeaux,
Ils me promenent par le monde :
Je verrai le pays. La Débauche à ſon tour,
Dans la maiſon du riche établit ſon ſéjour.
Là, de rien elle n'aura faute;
Goûtant de plus d'un vin & de plus d'un amour,
Elle va vivre à table d'hôte.
L'Hipocriſie alors ſe logeoit encor mieux;
Ces gens au doux parler, au ſaint baiſſement d'yeux,
Pour elle ont des chambres garnies :
Elle ſera dans les Temples des Dieux
Maîtreſſe des ceremonies.
Quant à la Jalouſie, où ſera ſon quartier?
Peut-elle manquer de retraites?
Ne fut-il dans le monde entier,
Que deux belles ou deux Poëtes?
Ainſi de ſe loger tout vice vint à bout.

La Vanité pourtant paroiſſoit ſans domaine.
Et toi, lui dit quelqu'un? N'en ſoiez point en peine;
Moi, dit-elle, Meſſieurs, je logerai partout.



FABLE HUITIESME.



Le Chat & la Souris.

FInette, gentille Souris,
Avoit un jour donné dans une Souriciere.
Pour un morceau de lard la voilà prisonniere :
Par fois les plus Sages sont pris.
Maître Matou que cette odeur attire,
S'en vient flairer le trebuchet ;
Il y voit la Souris & du lard à souhait :
Quel repas pour le Maître Sire !

Pour l'avoir, le rusé se met sur son beau dire.
Ma commere, dit-il d'un ton de papelard,
Mettons bas la vieille rancune;
C'est trop vivre ennemis; j'en suis las pour ma part;
Si comme moi la guerre t'importune;
Il ne tiendra qu'à toi que desormais
Nous ne vivions en pleine paix.
Du meilleur de mon cœur, lui répondit Finette.
Quoi, tout de bon, dit l'un? Oui, dit l'autre. Voions,
Reprit le Chat; pour faire alliance complette,
Ouvre-moi ton logis, que nous nous embrassions.
Volontiers; vous n'avez qu'à lever une planche
Qui le ferme de ce côté.
Ça, dit le Chat de bonne volonté,
Et qui déja croit tenir dans sa manche
Souris & lard tant couvoité.
De ses deux griffes il attrape
Le long morceau de bois où la planche pendoit.
Il se baisse, elle leve. Alors Finette échappe
Avec le lard qu'elle mordoit.
Le Chat court, mais trop tard, & bien loin de son compte,

N'eut ni lard ni Souris, n'eut que ſa courte honte.

Le prudent ſçait tirer ſon bien,
Même de l'ennemi qui penſe à le détruire.
Autre morale y viendroit auſſi-bien.
Tel nous ſert en voulant nous nuire.



FABLE NEUVIESME.



Les deux Livres.

J'Ai vû quelquefois un enfant,
Pleurer d'être petit, en être inconſolable.
L'élevoit-on ſur une table?
Le Marmot penſoit être grand.
Tout homme eſt cet enfant. Les dignitez, les places,
La nobleſſe, les biens, le luxe & la ſplendeur,
C'eſt la table du Nain; ce ſont autant d'échaſſes,
Qu'il prend pour ſa propre grandeur.

Je demande à ce grand, qui me regarde à peine,
Et dont l'acueil même eſt dedain,
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine?
Eſt-ce ſa race, ou ſon rang, ou ſon train?
Mais quoi? de tes ayeux la memoire honorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton Palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, eſt-ce toi?
Rien moins; & puiſqu'il faut qu'ici je t'apretie,
Un cœur bas, un eſprit mal-fait,
Une ame de vices noircie,
Te voilà nud, mais trait pour trait:
Du ſurplus ton orgueil te trompe & nous ſurfait.
Il eſt quelques puiſſants que de leurs dons celeſtes
Les Dieux prennent plaiſir d'orner:
L'orgueil à ceux-là ſeuls pourroit ſe pardonner;
Mais ceux-là ſont les ſeuls modeſtes.
C'eſt un double exemple à donner.



Côte à côte ſur une planche,
Deux livres enſemble habitoient.
L'un neuf, en maroquin & bien doré ſur tranche;

L'autre en parchemin vieux, que les vers grignotoient.
Le Livre neuf, tout fier de ſa parure,
S'écrioit : Qu'on m'ôte d'ici ;
Mon Dieu, qu'il put la moiſiſſure !
Le moien de durer auprès de ce gueux-ci?
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain !
Eſt-il œil qui ne s'en offenſe?
Eh ! de grace, compere, un peu moins de dédain,
Lui dit le Livre vieux ; chacun a ſon merite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
Si vous me connoiſſiez à fonds... Je vous en quitte,
Dit le Livre Seigneur. Un moment d'entretien,
Reprend ſon camarade. Eh non ; je n'entends rien.
Souffrez du moins que je vous conte...
Taiſez-vous ; vous me faites honte ;
Holà, Mons du Libraire, holà,
Pour vôtre honneur, retirez-moi de là.
Un Marchand vient ſur l'entrefaite,
Demande à voir des Livres ; il en voit :
A l'aſpect du bouquin, il l'admire & l'achéte ;

C'étoit un Auteur rare, un Oracle du droit.
Au ſeul titre de l'autre, ô la mauvaiſe emplette!
Dit le Marchand homme entendu,
Que faites-vous de ce Poëte
Extravagant enſemble & morfondu?
C'eſt bien du maroquin perdu.

Reconnoiſſez-les bien; faut-il qu'on vous les nomme,
Ceux dont en ces vers il s'agit?
Du ſage mal vêtu le grand Seigneur rougit;
Et cependant l'un eſt un homme;
L'autre n'eſt ſouvent qu'un habit.



FABLE DIXIESME.



L'Homme inſtruit de ſon deſtin.

Un homme avoit un jour obtenu du deſtin,
Que de ſon avenir il lui fit confidence.
Au Livre de la Providence,
Il lut donc tout ſon ſort, ſes progrès & ſa fin.
Parmi de menus faits, de grandes avantures
Se deploierent à ſes yeux.
Il devoit être Roi, puiſſant & glorieux,
Et puis captif, & puis mourir dans les tortures.

Ces revolutions ſont le plaiſir des Dieux.
De tous ces objets quelle idée
Occupe deſormais mon pauvre curieux?
Sa mort le ſuit par tout; ſon ame intimidée
La ſouffre à toute heure, en tous lieux.
Ce Roi futur, que la fraieur conſume,
Se voit dans ſon affreux chagrin,
Eſclave comme Montezume,
Grillé comme Guatimoſin.
Ah! par pitié, grands Dieux, ôtez-moi cette image,
S'écria-t-il. Ses vœux ſont exaucez.
Il ne voit plus la mort ni l'eſclavage;
Dans ſon eſprit ce ſont traits effacez.
Le voilà donc qui voit en perſpective
Ce Sceptre abſolu qui l'attend:
En eſt-il mieux? le croiez-vous content?
L'impatience la plus vive,
Lui fait un ſiecle d'un inſtant.
Quelque faveur que le Ciel lui deploie,
Tout eſt inſipide pour lui.
Où les autres mourroient de joie,
Ce Roi futur ſeche d'ennui.

Ciel

Ciel, cria-t-il encor, retranchez les années
Qui me ſeparent de mon bien.
Hâtez mes grandes deſtinées:
Hors de-là je ne goûte rien.
Çà, dit le Sort, malgré ton imprudence.
Je ferai mieux que tu ne veux.
C'en eſt fait, tu vas être heureux;
Je te rends à ton ignorance.

Bon lot! bien à propos tout homme en fut pourvû.
Sans cela nôtre impatience
Feroit un mal d'un bien prevû;
Et le mal nous tueroit d'avance.



FABLE ONZIESME.



Les Arbres.

CHez nos ayeux à qui Dieu fasse paix,
Un Astrologue étoit un meuble necessaire.
Sans son avis on ne pouvoit rien faire.
La raison commandoit ; il reste encor un mais ;
Qu'est-ce que l'Astrologue augure de l'affaire ?
Vouloit-on bâtir, voiager,
Vendre, aller faire des emplétes,
Se marier ou se purger ?

Il vous falloit ſurtout le *Viſa* des planettes.
Tout Aſtrologue étoit priſé ſon peſant d'or :
Idiot préjugé, qui n'exceptoit perſonne.
L'homme eſt ſi ſot, que je m'étonne
Que la mode n'en dure encor.

Un grand Seigneur ami du Jardinage,
Avoit des arbres à planter.
Son prédiſeur qu'il s'en va conſulter,
Fait ſon thême, étudie, & trouve pour l'ouvrage
Les Celeſtes aſpects dont il faut profiter.
Allons, dit le Docteur, qu'on plante tout à l'heure;
Le Ciel ne veut ni delai, ni demeure;
Si l'on tarde un moment, ces arbres ſont perdus.
Pour l'influence bienfaiſante,
Je ne compte qu'une heure au plus.
Soudain on obéït, on plante;
En moins de rien voilà nos arbres en état,
Munis d'un bon certificat.
Ils devoient atteindre un grand âge;
Grêle, pluie & vents en courroux,
Main d'homme n'y pouroit cauſer aucun dommage;

Le Ciel les protegeoit envers & contre tous.
A quelques jours de ce plantage,
Le Seigneur prend un nouveau Jardinier.
Le plan ne lui plut pas; il arracha l'ouvrage
Qui selon lui n'eût pû fructifier.
Quand le Seigneur le vit, Ah malheureux, ah traître,
Qu'as-tu fait là, dit-il au déplanteur?
Ces arbres auroient fait le plaisir de ton maître.
Mon Astrologue en ce point grand Docteur,
Avoit pour les planter pris l'instant bienfaicteur,
Où tout le Senat planetaire
M'étoit garand du succès de l'affaire.
Tout beau, dit le manant, à tort vous vous fâchez;
Je n'entends rien, Monsieur, à vôtre Dialogue:
Mais vos arbres sont arrachez:
L'instant ne valoit rien; battez vôtre Astrologue.



FABLE DOUZIESME.



Apollon & Minerve, Medecins

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

FOntenelle, grand maître & de proſe & de rime,
De qui l'eſprit contient tous les eſprits,
Et qui, doué d'une raiſon ſublime,
Ne l'as point aux dépens des graces & des ris;
Je traite dans ces vers la ſcience commune
Que perſonne n'apprend, que chacun croit ſçavoir,
La Morale; & de peur qu'elle ſoit importune,

Sous des voiles riants je la fais entrevoir.
Tu ſçais à fonds cet art qu'à peine l'on effleure.
Avant de t'elever aux ſpeculations,
Tu t'étois muni de bonne heure,
Du principe des actions.
Prononce donc ſur mes allegories;
Juges-en ſans appel le fonds & le détail:
C'eſt à tes lumieres cheries
Que je ſoûmets tout mon travail:
Non pas qu'en tout j'eſpere gain de cauſe;
J'aurai tort en plus d'un endroit.
Ici la rime ſouffre, & plus loin c'eſt la choſe;
Je n'irai pas peut-être à mon but aſſez droit;
Parfois un mot intrus d'un autre tient la place,
Et quelquefois le tour eſt vicieux;
Tantôt trop de foibleſſe, & tantôt trop d'audace;
Même, où j'aurai bien fait, j'aurai manqué le mieux.
Mais quoi! ne ſçais-tu pas quelle eſpece eſt la nôtre?
Chacun de ſes talents a beau s'enorgueillir:
Dès qu'on eſt homme, il faut faillir,
Et je ſuis homme en cela plus qu'un autre.

Apollon & Minerve étoient bannis des Cieux.
Pour quel ſujet? Cela n'importe;
Paſſons-nous en; le Souverain des Dieux,
Quand tel eſt ſon plaiſir, met les gens à la porte:
On obéit, faute de mieux.
Que faire, dirent-ils? ſevrez de l'ambroſie,
Il faut chez les mortels aller gagner ſa vie.
Moi, dit le Dieu, je ſçais un bon métier.
J'ai bien auſſi le mien, répondit la Déeſſe.
Ils firent choix d'une Ville de Grece,
Et s'établirent là, chacun en ſon quartier.
Apollon ſe fit empirique;
Gueriſſoit tous les maux du corps;
Des organes uſez rajuſtoit les reſſorts;
Pour chaque maladie avoit un ſpecifique.
Quant à Minerve, elle exerçoit
Une plus haute medecine;
C'étoit l'ame qu'elle penſoit;
En extirpoit le mal juſques à la racine.
L'homme eſt ami du ſtile charlatan:
Bien le ſçavoit la prudente Déeſſe.

Elle l'affecta donc, & comme orvietan,
Elle debitoit la Sagesse.
Son affiche portoit en caracteres d'or
Qu'à son art souverain rien n'étoit incurable.
Que l'on m'amene un scelerat, un diable,
Quelque chose de pis encor;
Je vous le rends blanc comme neige;
Je vous le gueris net d'un seul trait d'Elixir:
Au sortir de chez moi les vertus en cortege
Marcheront sur ses pas; il n'aura qu'à choisir.
Je vous redresse un esprit gauche;
Je vous nettoie un cœur gangrené de débauche;
Fievre d'ambition, au feu toûjours nouveau,
Avec redoublement & transport au cerveau,
Mensonge continu, malice inveterée,
Avarice desesperée,
Tous les vices en un monceau,
Je m'en joue, & cent fois j'ai fait semblables cures.
Et n'allez pas penser que ce soient impostures,
Usez de mon remede, & je n'en veux le prix
Que de ceux que j'aurai gueris.
Apollon faisoit mieux; on le paioit d'avance;

Avant la guerison il vendoit l'esperance.
Cependant tout couroit chez le Dieu Medecin ;
Surchargé de pratique, il prenoit davantage ;
La foule en augmentoit; on eût tout mis en gage,
Plûtôt que de manquer le remede divin.
Il fut riche bien-tôt, comme un homme d'affaire,
Et Minerve n'étrena pas.

Les maux du corps sont tout nôtre embarras :
Ceux de l'ame n'importent guere.



FABLE TREIZIESME.



Le Trésor.

UN Prince voiageoit, cherchant les avantures,
Mais non pas tout à fait en chevalier errant ;
Il marchoit avec ſuite, avoit pris ſes meſures,
Sa caſſette ſuivoit, bon tréſor, ſûr garand
Contre mille beſoins, enfans des longues courſes ;
Le courage & l'argent, c'étoit là ſes reſſources.
Il apperçoit un jour, écrits ſur un rocher,
Ces mots en vrai ſtile d'oracle :

Je mene au grand treſor qu'un Dieu voulut cacher ;
Il eſt gardé par maint obſtacle ;
Et d'abord, pour premier miracle,
C'eſt par mon ſein qu'il faut marcher.
Perçons-le, dit le Prince. On aſſemble mille hommes,
Travaillant jour & nuit, bien nouris, bien paiez ;
Et moiennant de groſſes ſommes,
En peu de jours les chemins ſont fraiez.
Le rocher traverſé, ſe preſente un abîme.
Le Tréſor eſt plus loin, dit un autre écriteau ;
Comble-moi. Soit ; comblons ; dit l'Amadis nouveau ;
Le Tréſor, à ce que j'eſtime
Sur ces précautions, doit être un bon morceau.
Nouveau travail & nouvelles dépenſes.
Mais l'abîme comblé, les belles eſperances
Se reculent encor. D'une épaiſſe forêt
Un pin gravé lui dit : *Le Tréſor eſt tout prêt* ;
Mais pour aller juſqu'à ſa niche,
Il faut abattre bien du bois.
Sur nouveaux frais, on travaille, on defriche ;
La caſſette du Prince eſt enfin aux abois.

Il arrive au travers de la futaie ouverte
Dans une campagne deſerte.
Un ſeul dragon gardien du Tréſor,
Lui dit : Ce n'eſt pas tout ; il faut me vaincre encor.
Bon, dit l'autre ; il s'agit maintenant de courage ;
Ma bourſe étoit à bout: ma valeur ne l'eſt pas.
Il fond ſur le dragon, qui reveillant ſa rage,
Et d'un regard terrible annonçant le trépas,
Vomiſſoit un affreux nuage
De fumée & de feux précurſeurs du carnage.
Le Prince combat en Heros ;
Le danger même l'évertuë.
Il porte mille coups ; le ſang coule à grands flots ;
Il eſt bleſſé vingt fois ; mais à la fin il tuë.
Enfin, voici, dit-il, le Tréſor qu'on me doit.
Il appelle ; on vient voir ; on calcule la ſomme ;
On trouve, ſou pour ſou, tout l'argent qu'à nôtre homme
Avoit coûté ce grand exploit ;
Et d'un baume excellent deux petites meſures,
Juſte, ce qu'il en faut pour guerir ſes bleſſures.
Le Dieu s'étoit joué du Chevalier errant.

Il vouloit par là nous apprendre,
Qu'après bien des peines ſouvent
On n'eſt pas mieux qu'auparavant.
Heureux, qui n'eſt pas pis ! Ce ſont graces à rendre.



FABLE QUATORZIESME.



Le Chameau.

PAr pitié pour le fou ſouvent le Sage plie;
Pour vrai reſpect le fou prend ſa pitié.
L'égard qu'on a pour la folie,
La rend plus fole de moitié.
Ce grand ne peut ſouffrir que l'on le contrediſe.
Eh bien, ſoit, vous avez raiſon.
Nous voilà pris au mot: pas le moindre ſoupçon
Qu'il vient de dire une ſotiſe,

Et que nôtre menagement
Lui dit qu'il eſt ſot doublement.
On voit un Auteur fanatique,
Sur chacun de ſes vers prêt à s'extaſier,
Paliſſant, fremiſſant à la moindre critique :
De peur de le mortifier,
Nous nous prétons à ſa manie ;
Un mot d'éloge échape ; & mon homme eſt perdu.
L'Idiot deſormais ſe va croire un genie.
Vous l'avez dit: du moins, l'a-t-il bien entendu.
J'alleguerois ſans peine un tas d'autres exemples ;
La morale n'a point de matieres plus amples :
Mais je n'épuiſe rien ; & de crainte d'ennui,
L'art demande que je m'arrête.
Dire tout au Lecteur, cela n'eſt pas honnête :
C'eſt trop ſe défier de lui.



Pour mille bons endroits, les Chameaux ont un vice ;
Ce n'eſt pas trop ; le pied leur gliſſe ;
Ils ſont ſujets à s'écarter.
Ceci poſé, je puis conter

Comme un Chameau, d'ailleurs fort ſage & fort honnête,
S'enorgueillit d'un cas qui lui tourna la tête.
Avec ce Monſieur-là, ceux qui le conduiſoient
Alloient paſſer un mont fort rude.
Le Chameau patiſſoit ; ſes pieds s'y refuſoient ;
Nos gens ſont en inquietude ;
Pour rendre le chemin moins gliſſant & plus beau,
Ils mettoient des tapis ſous les pieds du Chameau.
A la précaution qu'il prend pour déference,
Le Chameau ſe rengorge ; il vous fait le gros dos ;
Compte ſes pas, comme un pedant ſes mots ;
Et marche gravement ainſi qu'une Eminence.
A paſſer la montagne il met le jour entier ;
Et la nuit toute entiere, il reve
A l'honneur du tapis ; le ſommeil n'y fait treve ;
Il ne dort pas, de peur de l'oublier.
Mais quand, le lendemain, on veut qu'à l'ordinaire,
Pour recevoir ſa charge il baiſſe les genoux,
Qu'eſt-ce, Meſſieurs ? êtes-vous fous,
Dit le Superbe Dromadaire ?
N'eſt-ce pas moi qu'hier vous traitiez en Seigneur ?

Suis-je

Suis-je aujourd'hui d'une autre eſpece?
Ses Maîtres à grands coups gueriſſent ſon yvreſſe;
Allons, bas; maître raiſonneur;
Le tapis t'a gâté: ce n'étoit pas honneur;
C'étoit égard pour ta foibleſſe.



FABLE QUINZIESME.



Les Amis trop d'accord.

IL étoit quatre amis qu'aſſortit la Fortune;
Gens de goût & d'eſprit divers.
L'un étoit pour la blonde & l'autre pour la brune;
Un autre aimoit la Proſe, & celui-là les vers.
L'un prenoit-il l'endroit? l'autre prenoit l'envers.
Comme toûjours quelque diſpute
Aſſaiſonnoit leur entretien,
Un jour on s'échaufa ſi bien,

Que l'entretien devint preſque une lutte.
Les poumons l'emportoient ; Raiſon n'y faiſoit rien.
Meſſieurs, dit l'un d'eux, quand on s'aime,
Qu'il ſeroit doux d'avoir même goût, mêmes yeux !
Si nous ſentions, ſi nous penſions de même,
Nous nous aimons beaucoup, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d'avis du problême ;
Et l'on ſe propoſa d'aller prier les Dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au Temple d'Apollon
Preſenter leur humble Requête ;
Et le Dieu ſur le champ, dit-on,
Des quatre ne fit qu'une tête :
C'eſt-à-dire, qu'il leur donna
Sentimens tout pareils & pareilles penſées ;
L'un comme l'autre raiſonna.
Bon, dirent-ils, voilà les diſputes chaſſées.
Oui ; mais auſſi voilà tout charme évanouï ;
Plus d'entretien qui les amuſe.
Si quelqu'un parle, ils répondent tous : Oüi.
C'eſt deſormais entr'eux le ſeul mot dont on uſe.

L'ennui vint : l'amitié s'en ſentit alterer.
Pour être trop d'accord nos gens ſe deſuniſſent.
Ils chercherent enfin, n'y pouvant plus durer,
Des amis qui les contrediſſent.

C'eſt un grand agrément que la diverſité.
Nous ſommes bien comme nous ſommes.
Donnez le même eſprit aux hommes;
Vous ôtez tout le ſel de la ſocieté.
L'Ennui nâquit un jour de l'Uniformité.



FABLE SEIZIESME.



La Paix.

ENtre les Dieux jadis ſurvint un incident.
Les uns vouloient perdre une Ville,
Les autres la ſauver ; ils s'échaufent la bile ;
Peu de raiſons, grand bruit, & couroux imprudent:
On ſe raille, on s'outrage, & rien ne ſe decide ;
Déja, l'un l'autre s'excedant,
Pluton branle ſa fourche, & Pallas ſon Ægide,
Et Sieur Neptune ſon trident.

Quoi, Messieurs, dit Jupin ; quoi, pour une autre
Troie,
La guerre encor s'éleveroit chez vous ?
Voulez-vous toûjours qu'on vous croie
Des Dieux capricieux & fous ?
N'a-t-on pas dit assez de sotises de nous ?
Hola, la Paix, dit-il ; la Paix. Point de nouvelles ;
La Paix n'étoit au Ciel ; il fallut la chercher.
Va, Mercure, ajuste tes aîles ;
J'ignore où cette Paix peut s'être allé cacher ;
Cherche-là vîte & me l'amene.
Mercure part, arrive, & le tout d'un haleine,
Le voilà d'abord à la Cour.
On sçait que Politesse habite ce sejour :
Le Dieu croit tenir son affaire.
On s'y loue, on s'embrasse, on s'empresse à se plaire ;
Offres, soins obligeans, complimens faits au tour.
Bon ; n'allons pas plus loin ; mais il se désabuse ;
Il voit bien-tôt que c'est traitresse ruse,
Que tout est divisé, qu'on se hait, qu'on se nuit,
Que la guerre est réelle, & le reste un vain bruit.
Aux Tribunaux Mercure se transporte ;

Non pas qu'il crut trouver la Paix chez les plaideurs,
Mais chez les Magiſtrats. Gravité les eſcorte ;
La Paix regne en leur air & ſemble être en leurs
cœurs.
Mais il s'y trompe encor ; Themis embarraſſée
Ne peut les accorder ſur le ſens de ſes loix ;
Chacun plaide pour ſa penſée ;
Chicane brouille tout, les avis & les droits.
Des Tribunaux Mercure court aux Temples ;
Leurs Miniſtres, dit-il, doivent les bons exemples ;
J'y trouverai la Paix. Non pas, la Paix, je croi,
Monſieur le Dieu ; mais bien Diſcorde continuë,
Sentimens oppoſez, haine, mauvaiſe foi.
L'un ſoûtient ſon Oracle, & l'autre ſa Statuë ;
Chacun veut tout tirer à ſoi.
Voions chez les Sçavans ; car la ſcience eſt une,
Dit le Dieu ; ces Meſſieurs doivent être d'accord.
Point du tout ; jalouſe Rancune
Au milieu d'eux eſt comme dans ſon fort.
Diſpute à l'infini ; procedé malhonnête ;
Modernes, anciens, ſont toûjours en procès.
Homere étoit un Dieu. Non, c'étoit une bête,

Dit l'autre : & des deux parts excès.
Mercure de ce pas s'en va dans les familles.
Que trouve-t-il chez les époux ?
Prudes & débauchez, coquêtes & jaloux,
Maris caducs, femmes qu'on laiſſe filles,
Et s'en vengeant peut-être ; enfin les beatilles
De l'Himenée, ennuis, chagrins, dégoûts :
L'un dit blanc, l'autre noir ; voilà comme ils ſont tous.
Entre freres autre diſcorde ;
Jalouſie, interêt, & toûjours demêlez.
Ne trouverai-je donc perſonne qui s'accorde ?
Tous les cerveaux ſont-ils troublez,
Dit Mercure ? Du moins les enfans & les peres...
Autre erreur, & nouveaux debats.
Il les trouve appointez contraires ;
Ou les peres ſont durs, ou les enfans ingrats.
O juſte Ciel ! j'ai fait une belle ambaſſade, *
Diſoit déja Mercure, en retournant aux Cieux :
Mais comme en ſon chemin il détournoit les yeux,
Il voit la Paix aſſiſe, ainſi qu'une Naiade,
Au bord d'une fontaine & ſous de verds rameaux.

* Paroles de Soſie dans l'Amphitrion.

Ah,

Ah, te voilà; dit-il! J'habite ces hameaux,
Lui répond-elle, avec ce ſolitaire.
Fort bien! reprit Mercure; à ce que je puis voir,
Non plus que nous l'homme a beau faire,
Il faut être ſeul pour t'avoir.
Encor avec ſoi-même a-t-on plus d'une affaire.



FABLE DIX-SEPTIESME.



Le Cheval & le Lion.

Doutez, Mortels, doutez ; car vous ne sçavez rien.
Je ris, quand je vous vois prendre l'affirmative ;
Je ris, quand je vous vois tenir la negative ;
Doutez, vous dis-je encor ; cela seul vous sied bien.
Point de questions decidées ;
Vous n'avez qu'un petit cerveau,
Où voltigent quelques idées,

Qui ne ſont pas du vrai l'infaillible flambeau.
Il eſt ailleurs un ocean immenſe
De veritez qui ne vous luiſent point ;
Et vôtre être même eſt un point
Que vous ſentez ſans connoiſſance.
Après cela, pourriez-vous bien
En croire ſur le reſte un orgueil qui vous flatte ?
Apprenez ſeulement ce que ſçavoit Socrate :
Sçachez que vous ne ſçavez rien.

Certain Cheval natif de la Norvege,
Voiageur d'inclination,
Etoit ſorti de ſon climat de neige
Pour voir le monde ; il paſſe en Albion * ;
Puis en France, en Eſpagne, & pouſſant ſon voiage,
Aborde enfin à l'Africaine plage.
C'étoit là que Sire Lion,
Prince abſolu du voiſinage,
Donnoit ſon ſens, ſon appetit pour loi.
L'Etranger ſçavoit vivre, & pour lui rendre hommage,
Il ſe fait preſenter au Roi.

* L'Angleterre.

L'Audience eſt des plus ſuperbes ;
Le Lion eſt aſſis ſur un haut Trône d'herbes,
Et ſous un riche dais de rameaux enlaſſez :
Ses courtiſans nombreux autour de lui placez,
Sur l'air du Souverain compoſoient leurs viſages.
Soiez le bien venu, dit-il, & commencez
A me raconter vos voiages.
J'ai du loiſir ; parlez & me rejouïſſez.
Sire, dit le Cheval, faiſant la reverence,
Sachez d'abord la difference
De mon païs à celui-ci ;
Les hommes y ſont blancs ; je les vois noirs ici.
Là les campagnes & les arbres,
Brillent d'une blanche toiſon
Que le Ciel y verſe à foiſon.
Les fleuves durs comme les marbres,
Se traverſent à pied, portent d'énormes poids.....
O l'inſolent menteur ! interrompt le Monarque ;
Me croit-il une dupe ? en ai-je quelque marque ?
Eſt-ce ainſi qu'on impoſe aux Rois?
Nôtre voiageur quadrupede
Veut repartir ; il n'eſt plus temps.

Au diable le trompeur de gens,
Cria toute la Cour : on vous le chaſſe ; il cede
Aux coups de cornes & de dents.

Tel eſprit fort, ſoi diſant infaillible,
Nie avec même orgueil, tout ce qui le ſurprend.
Je ne le conçois point ; donc il eſt impoſſible.
Vrai ſillogiſme d'ignorant.



FABLE DIX-HUITIESME.



Les Animaux Comediens.

A MONSIEUR GILLOT.

GIllot, mon frere en Apollon,
Car ce n'eſt pas par fantaiſie
Que la Peinture avec la Poëſie
Fraterniſe au ſacré vallon ;
Leur origine en effet eſt pareille;
L'une & l'autre eſt un don des Cieux ;
Ce que par les diſcours l'une peint à l'oreille,

L'autre par les couleurs ſçait le conter aux yeux.
Les animaux qui parlent dans mes Fables,
Doivent agir dans tes tableaux.
Montre-les ſous des traits naïfs & veritables;
Que ſous ta main, Quadrupedes, Oiſeaux,
Inſectes, que tout prenne une ame.
Vole plûtôt au Ciel, y derober la flame
Dont Promethée autrefois anima
Le corps humain que lui-même il forma.
Argumente par ton genie,
Contre l'orgueil Carteſien
Dont la Logique aux animaux denie
Crainte, deſir & tout: je n'y ſouſcris en rien.
Je les fais raiſonner; & ton art, je m'en flate,
M'empêchera de paroître menteur:
Tout animal par toi va dire au ſpectateur:
Qu'en penſez-vous? ſuis-je automate?



Les animaux, un jour, jouoient la Comedie.
Theâtre artiſtement formé de rameaux verds;
Dans les entr'actes ſimphonie
D'oiſeaux, de roſſignols experts.

Le plus beau cependant n'étoit pas l'harmonie.
Ce qui se faisoit plus louër,
C'étoit l'assortiment des rôles au genie
Des Acteurs qui devoient jouër.
Le Lion fait le Roi ; Roi qu'il étoit lui-même,
Doute-t-on que sa majesté
Ne soûtint bien l'honneur du diadême ?
Qu'il ne prît, comme il faut, le ton d'autorité ?
Le Taureau fait l'amant ; air noble, mine haute,
Et vive flâme dans les yeux ;
Passion ne lui faisoit faute ;
Sentant ce qu'il disoit ; sentant même encor mieux.
Le chien prudent & plein de zele,
Etoit de l'amoureux le confident fidele.
La Genisse à la blanche peau,
Parée encor de sa jeunesse,
Faisoit le rôle de Princesse,
Recevant fierement les soupirs du Taureau.
Le Tigre pour regner menageoit une ligue ;
D'un vrai conspirateur il avoit le maintien ;
Bref, afin qu'il n'y manquât rien,
Le Renard conduisoit l'intrigue.

Le

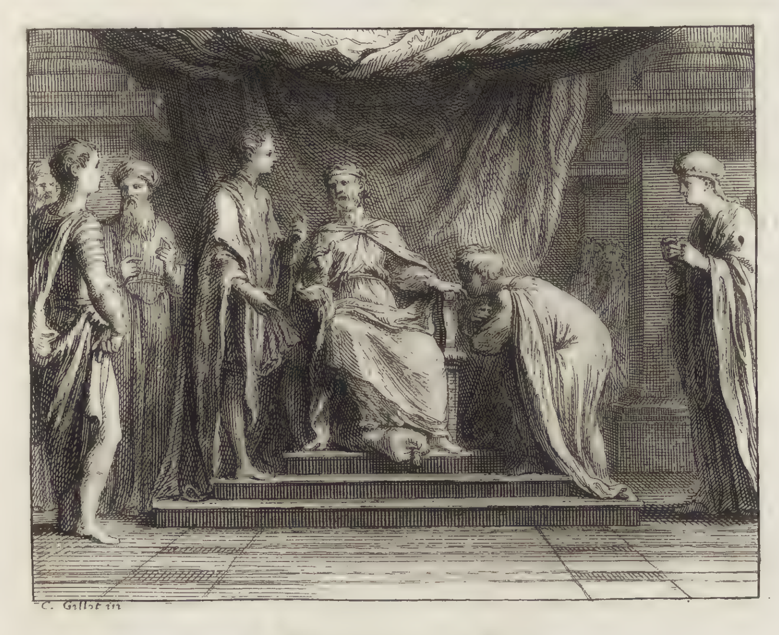
Le beau ſpectacle que c'étoit
Qu'un choix de tels Acteurs, tous dans leur caractere!
Etoit-ce une action que l'on repreſentoit?
Non; c'étoit le vrai même; on ne pouvoit mieux faire;
C'étoit la bonne troupe: auſſi l'on s'y portoit.
Mais, un Singe un beau jour, en levant les épaules,
O, dit-il, les pauvres Acteurs!
Il gagea que lui ſeul il joueroit tous les rôles,
Et raviroit les Spectateurs.
On vous le prend au mot; il joue,
Contrefait tout en moins de rien;
Mais que ſervent ſes ſauts, ſa grimace & ſa mouë?
En faiſant tout, il ne fait rien de bien.
Pour imiter le Roi, ſur ſes pieds il ſe hauſſe;
Il fronce le ſourcil, crie haut, fait l'emporté,
Et ne met qu'une grandeur fauſſe
En place de la Majeſté.
Il fait l'amant ſans grace & ſans delicateſſe;
Le confident ſans zele & ſans diſcretion;
Met dans le rôle de Princeſſe

Force mines, faux airs, mainte affectation;
Dans le ſeditieux ne fait voir que baſſeſſe,
Ne mêle aucun courage avec l'ambition.
  Enfin au lieu d'un intrigant habile,
    Il ne montra qu'un étourdi.
De ſiflets redoublez l'Acteur eſt aſſourdi.
Que ne ſe donnoit-il pour bouffon, pour agile:
    Dans la farce on l'eut applaudi.

  La vie humaine eſt une piece,
  Où nous avons nôtre rôle à jouer.
Chacun a le ſien propre où Nature le dreſſe.
En veut-on prendre un autre? on ſe fait bafouer.



FABLE DIXNEUVIESME.



Le Tiran devenu bon.

NOn, il n'eſt rien de ce que nous voions
Qui ne parle & ne nous inſtruiſe.
Tout eſt matiere à nos reflexions ;
Tout évenement moraliſe.
Sçachons donc reflechir, mediter, raiſonner ;
Sans ce point-là l'Homme & la Bête
Sont même choſe : on pourroit les donner
L'un pour l'autre, tête pour tête.

Ne comptons point ſur les avis d'autrui :
Ils ne cauſent ſouvent que colere ou qu'ennui.
De tout Cenſeur, quel qu'il puiſſe être,
Le ſermon nous eſt odieux ;
Quand on ſe parle, on s'écoute bien mieux ;
Pour être bon diſciple, il faut être ſon maître.
Pourquoi cela ? demande-t-on.
En voici, je croi, la raiſon.
C'eſt qu'on ne ſent quand un autre nous blâme
Que la honte d'être en ſon tort :
Sentiment douloureux que repouſſe nôtre ame,
Et qui lui ſeul epuiſe ſon effort.
Mais, quand ſoi-même, on ſçait ſe faire entendre
Que la raiſon nous doit donner la Loi,
On ſent l'honneur de ſe reprendre,
Et le plaiſir de ne ceder qu'à ſoi.
Ce qu'un autre nous dit ſe grave ſur le ſable ;
Ce que nous nous diſons ſe grave ſur l'airain.
Ainſi fut fait l'eſprit humain ;
Et vous l'allez voir par ma fable.



Il étoit un Tiran, l'horreur de ſes vaſſaux,

Qui ſe joua long-temps au gré de ſon envie,
De leur honneur, de leurs biens, de leur vie.
Guerre, famine, peſte, & s'il eſt d'autres maux,
Tous enſemble euſſent moins affligé la Province,
Que ne faiſoit ce méchant Prince.
Il changea pourtant un beau jour.
Le Tiran ſe transforme en Prince debonnaire;
Neron devint Titus; & ſon Peuple eut un pere:
Il en étoit l'horreur; il en devint l'amour.
Un de ſes courtiſans lui demandant la cauſe
De cet étrange changement,
Tout étrange qu'il eſt, dit le Roi, peu de choſe
L'a produit en un ſeul moment.
Un jour que j'étois à la chaſſe,
J'apperçus un Renard, qui de gaieté de cœur,
Etrangloit un Poulet qui lui demandoit grace:
Soudain accourt un Loup d'auſſi mauvaiſe humeur,
Qui vous met le Renard en quartiers ſur la place.
Je vois un Tigre au même temps,
Qui ſur le Loup aſſouviſſant ſa rage,
Vous le dechire à belles dents;
Et le Tigre après ce carnage,

Alla tomber plus loin ſous les traits de mes gens.
Je m'aviſai de trouver là l'image
De mes tiranniques penchants;
Et je me rappelai cette vengeance ſage,
Qui garde en ſes tréſors un ſalaire aux méchants.
Le bien ou le mal ſe moiſſonne,
Selon qu'on ſeme ou le mal ou le bien.
Cette reflexion fit naître en moins de rien
Tout le changement qui t'étonne.
Sans qu'il en voulût être inſtruit,
On l'avoit mille fois étourdi de ce thême;
Mais la leçon porta ſon fruit,
Dès qu'il ſe la donna lui-même.



FABLE VINGTIESME.



La Victime.

D'Une blanche Geniſſe, honneur de ſon trou-
peau,
On fit choix pour un Sacrifice.
Le Dieu que par l'offrande on veut rendre propice,
N'avoit jamais goûté d'un ſi friand morceau.
Le front orné des ſaintes bandelettes,
Elle brilloit des plus riches couleurs.
La tête couverte de fleurs

Elle marche au ſon des trompettes ;
Grande muſique à pluſieurs chœurs.
Que de ceremonie ! eh ! que puis-je connoître,
Dit la Geniſſe, à tout ceci ?
Serois-je donc Déeſſe ? & pourquoi non ? peut-être.
Aux reſpects qu'on me fait paroître,
Il faut bien qu'on le penſe : Eh bien, penſons-le auſſi.
Elle entre au Temple, en raiſonnant ainſi.
Nouveaux honneurs ; à l'Autel on la meine ;
Le feu ſacré s'allume ; on fait fumer l'encens.
De ſa Divinité la voilà plus certaine ;
N'en doutons plus, dit-elle ; je me ſens ;
Ils m'adorent ces bonnes gens.
Par le Stix je paierai leur peine.
Certaine Mouche alors, fort incivilement,
Bourdonne autour de la Geniſſe ;
Tais-toi ; ne vois-tu pas que ton bourdonnement,
Dit la nouvelle Io, trouble le Sacrifice ?
A mon Apotheoſe, eſt-ce à toi de ſouffler ?
Pardon ; je ne veux rien troubler,
Dit la Mouche ; j'attends ſeulement qu'on t'immole,
Pour te ſavourer à loiſir.

Le mets eſt bon ſur ma parole ;
Ces Meſſieurs ſçavent bien choiſir.
Seule, tu vaux une Hecatombe...
La Mouche parle encor, que la Geniſſe tombe.
Le fer ſacré termine ſes erreurs ;
De ſon ſang la terre eſt couverte.
Ainſi les inſenſez s'applaudiſſent d'honneurs
Qui les menent droit à leur perte.



FABLE VINT-UNIESME.



Les Moineaux.

NOtre cœur veut avoir ſa pleine liberté.
L'ombre de contrainte le bleſſe ;
Et c'eſt un Roi jaloux de ſon autorité,
Juſques à la delicateſſe.
Cet objet me plaît ; mais ſurtout
Ne m'obligez pas de m'y plaire.
Ordonnez-moi ce que je voulois faire ;
Vous allez m'en oſter le goût.

Eh! pourquoi cette Loi m'eſt-elle rigoureuſe
En me liant à mon plaiſir?
C'eſt que je n'y ſens plus cette douceur flateuſe,
Que je goûtois à le choiſir.
En choiſiſſant, je croi du diadême
Exercer les droits ſouverains.
Quelque ordre ſurvient-il? je ne ſuis plus le même;
Le ſceptre me tombe des mains.
Je ſonge alors à ſecouer ma chaine,
Impatient de rentrer dans mes droits.
L'objet de mon plaiſir le devient de ma peine;
Ma dépendance eſt tout ce que j'y vois.
Tout beau, me dira-t-on; reprimez ce langage;
Nos devoirs ſelon vous ſont donc un eſclavage?
La loi qui les preſcrit nous devroit allarmer?
Non pas; car elle eſt pour le ſage
La beauté même qui l'engage;
Et c'eſt choiſir que de l'aimer.



Dans un bois habité d'un million d'oiſeaux,
Spacieuſe cité du peuple volatille,
L'amour uniſſoit deux moineaux.

Amour constant, quoique tranquile;
Caresse sur caresse, & feux toûjours nouveaux,
Ils ne se quittoient point. Sur les mêmes rameaux
On les eût vûs percher toute la matinée,
Vôler ensemble à la dinée,
S'abreuver dans les mêmes eaux,
Celebrer tout le jour leur flâme fortunée,
Et de leurs amoureux duos,
Attendrir au loin les échos.
Même roche la nuit est encor leur hôtesse;
Ils goûtent côte à côte un sommeil gracieux;
L'une sans son amant, l'autre sans sa maîtresse,
N'eût jamais pû fermer les yeux.
Ainsi dans une paix profonde,
De plaisirs assidus nourrissant leurs amours,
Entre tous les oiseaux du monde,
Ils se choisissoient tous les jours.
Tous deux à l'ordinaire, allant de compagnie,
Dans un piege se trouvent pris;
En même cage aussi-tôt ils sont mis.
Vous voilà, mes enfans; passez-là vôtre vie;
Que vous êtes heureux d'être si bons amis!

Mais dès le premier jour il ſemble
Que le couple encagé ne s'aime plus ſi fort ;
Second jour, ennui d'être enſemble,
Troiſiéme, coups de bec ; puis, on ſe hait à mort.
Plus de duos ; c'eſt muſique nouvelle ;
Diſpute, & puis combat pour vuider la querelle.
Qui les appaiſera ? pour en venir à bout,
Il fallut ſeparer le mâle & la femele.
Leur flame en liberté devoit être éternelle ;
La neceſſité gâta tout.



LIVRE CINQUIESME.

FABLE PREMIERE.



Le Phœnix & le Hibou.

A LA REINE DE PRUSSE.

J'Ai commencé mon Livre par mon Roi ;
Une autre Majesté couronnera l'ouvrage.
Reine, agrée ici mon hommage;
Ce tribut étranger n'en vaut que mieux pour toi.
L'encens de tes sujets ressent la dépendance ;

Tous leũrs hommages te ſont dûs.
Ils ſont ſujets de ta puiſſance ;
Je ne le ſuis, moi, que de tes vertus.
J'ai conſulté la Renommée
Sur ton cœur & ſur ton eſprit ;
La bonne courriere charmée
En dit merveille, & jamais ne tarit.
Le Ciel dans ton ame, dit-elle,
A verſé ſes plus grands tréſors ;
La noble Verité, la Juſtice fidelle
En ſont les ſublimes reſſorts.
Ce que de ſages loix à tes peuples commandent,
Tu ſçais l'inſpirer par tes mœurs ;
Et ta vertu ſoûmet des cœurs
Qui rebelles aux loix, à l'exemple ſe rendent.
Plus d'une Princeſſe ſous toi
Apprend à ſoûtenir ton ſacré caractere,
S'inſtruit à faire un jour, à l'envi de ſa mere,
Les delices d'un peuple & le bonheur d'un Roi.
La Deeſſe, en paſſant, m'a dit que ton ſuffrage
Ne ſe refuſoit pas à mes heureux écrits :
Sans doute la vertu dont j'y trace l'image,

Y met à tes yeux quelque prix.
Mes Fables à peine encor nées
Aſpirent aux mêmes honneurs.
De mes Odes reçoi les ſœurs ;
Que ces cadettes fortunées
Trouvent auprès de toi le ſort de leurs aînées :
Elles te font leur cour, tout au moins par les mœurs.
Puiſſe ton jeune fils qui, ſous de ſages guides,
Va s'inſtruire à donner la loi,
Partager les leçons ſolides
Que j'oſe donner à mon Roi.



Phœnix, premier du nom, Roi des champs d'Arabie,
Grand adorateur du Soleil,
Avoit, comme un vrai Saint, paſſé ſa longue vie :
Le peuple aiſlé n'eut jamais ſon pareil.
L'oiſeau religieux, après plus de cent luſtres,
A ſon terme étoit parvenu.
L'ordre enfin veut qu'il meurt ; à peine il l'a connu,
Que ſans regret à ſes deſtins illuſtres,
Sans ſe plaindre, ſans s'allarmer,

Il travaille au bucher qui doit le consumer.
Un Hibou près de là, caché dans un trou d'arbre,
Miserable, vieux, mal en point,
Souffrant & glacé comme un marbre,
Maudissoit le Soleil qui ne l'échausoit point.
Mon frere, dit le Saint, à quoi bon ce blasphême?
Prends patience, & meurs mieux que tu n'as vêcu;
La mort n'est point un mal; crois-le. Crois-le toi-même,
Dit le Hibou; moi je suis convaincu
Que c'en est un; je veux m'en plaindre;
Quand je me portois bien, j'ai fait comme il m'a plû;
Je meurs encor sans me contraindre;
Et ton Sermon est superflu.
D'ailleurs, tu parles bien à l'aise,
Toi, qui, seul de ton ordre, avec le monde es né;
Ton Dieu, le Soleil même, à peine est ton aîné:
Est-il étonnant qu'il te plaise
De mourir? tu dois être sou
Et du monde & de son allure.
Si j'avois eu de jours aussi pleine mesure,

Je regreterois moins mon trou.
Qu'aurois-tu vû de plus ? dit l'Arabique Apôtre;
C'eſt toûjours même choſe ; un jour reſſemble à l'autre.
Mourant tous deux au même inſtant,
Nous aurons vêcu tout autant.
Adore le Soleil de qui tu tiens la vie ;
Et repens toi de l'avoir fui.
Quel bien t'eſt revenu de cette fuite impie,
Que remords, que chagrin, qu'ennui ?
Mais je finis ; le temps ſe paſſe ;
Et je ſuis preſſé de mourir.
Serviteur, & grand bien te faſſe,
Dit le Hibou ; pour moi je veux guerir.
Le Phenix alors ſuit ſon zele ;
D'Aromates, de bois acheve ſon bucher ;
Aux raïons du ſoleil l'allume de ſon aile ;
Et ſoûmis, il s'y va coucher.
Les feux emportez par Zephire
Prennent au logis du Hibou :
Sur ſon bucher le Saint expire ;
L'impie expire dans ſon trou.

Mais l'un meurt pour toûjours, & l'autre de ſa cendre
Renaît avec tout ſon éclat.
A l'immortalité le juſte doit s'attendre;
La mort & pis, eſt pour le ſcelerat.
Mais c'eſt dommage, ce me ſemble,
D'avoir encor à dire une autre verité.
Le Phœnix eſt unique; & pour la rareté,
Le juſte à peu près lui reſſemble.



FABLE DEUXIESME.



Le Festin du Lion.

LE Lion, en bon Roi, voulut traiter sa cour;
Il n'étoit pas comme ces Rois de l'Inde,
Qu'on ne voit point, qui craignent le grand jour,
Et dont la majesté sur la terreur se guinde:
Assuré de la crainte, il vouloit de l'amour.
On s'assemble à son antre, où la table est servie;
Ses cuisiniers avoient mis là leur art;
Chevres, bonne volaille, & moutons gras à lard;

Bref, du côté des mets, odeur qui fait envie ;
Grand appetit de l'autre part.
Sire Lion prend donc sa place ;
Princes Tigres après ; puis Milords Sangliers,
Et les Ours à l'informe masse ;
Un Cerf & quelques Loups se placent les derniers :
Bien entendu que de chacune espece
Les Dames se mêlent entr'eux ;
Car pour les ris & pour les jeux,
Que servent bonne chere & bon vin sans maîtresse ?
Je dis bon vin, puisqu'il n'y manquoit pas.
Le Singe les servoit, Echanson du repas.
Ce fut lui qui les mit en joie,
Comme Vulcain * y mit jadis les Dieux.
A son maintien boufon bonne humeur se deploie ;
Chacun de rire à qui mieux mieux.
Après l'aimable raillerie,
De libertez en libertez,
On poussa la plaisanterie
A d'offençantes veritez.
Comme au plus foible (c'est le stile)
Tous s'adressent au Cerf. O le compere agile !

* Vulcain sert à boire aux Dieux, dans l'Iliade.

Disoit-on. Quel Heros, s'il ne craignoit le cor !
Il a les pieds legers d'Achile,
Et sçait fuir comme un autre Hector.
Tout beau, reprit le Cerf chaud de vin & de bile;
Serois-je ici, Messieurs, si je n'avois du cœur?
Je l'avouerai pourtant, le bruit du cor me blesse;
Mais, comme vous sçavez, chacun a sa foiblesse;
Demandez même au Roi; la flâme lui fait peur.
Le Lion à ces mots demeure comme un terme;
Et reprimant son couroux cette fois,
Il ouvre seulement la grife, & la referme:
Clemence est le don des grands Rois.
Pour un moment la joie interrompue
Revient bien-tôt; on boit sur nouveaux frais.
Dès que la crainte est disparue,
Voilà tout de nouveau les Satiriques traits.
Entre la poire & le fromage,
Le Cerf crut avoir bien trouvé,
De dire à l'Ours: Mon Dieu le joli personnage!
Qu'il seroit beau! que c'est dommage
Qu'on ne l'ait pas tout à fait achevé!
L'Ours n'entend guere raillerie;

Sur le railleur il ſe jette en furie,
Et vous l'étrangle bel & bien.
D'imiter le Lion l'Ours n'eut pas le courage;
Le Cerf par ſon danger ne devint pas plus ſage;
Les ſots ne profitent de rien.



FABLE TROISIESME.



Le Renard Prédicateur.

LA morale ſans doute eſt l'ame de la Fable;
C'eſt une fleur qui doit donner ſon fruit:
Vous voulez ſeulement lire un conte agreable;
Sans le vouloir, vous allez être inſtruit.
On badine; il paroît qu'on ne ſonge qu'à plaire;
Et le jeu ſe tourne en leçon.
L'homme n'eût point voulu d'un precepte ſevere;
Pour le prendre, il falloit trouver cet hameçon.

Ainſi

Ainſi ce Phrigien que l'Univers renomme,
Fut Precepteur du genre humain.
Qu'un Lecteur eſt bien ſous ſa main !
Il l'amuſe en enfant ; mais pour en faire un homme.
Cultivons ce bel art. Qu'à l'envi du premier
S'élevent de nouveaux Eſopes,
Cenſeurs rejouïſſans, & qui loin de crier
Comme de chagrins Miſantropes,
En nous reprimendant ſe font remercier.
Mais, faiſons-nous des regles ſûres,
Que le conte ſoit fait pour la moralité ;
Prenons ſi juſte nos meſures,
Que nous allions tout droit à nôtre verité.
Que le trait ſoit vif, & qu'il frappe.
N'allez pas vous répandre en de trop longs propos.
Plus le ſens eſt précis, & moins il nous échappe.
Gagnez-vous la memoire en menageant les mots.
D'elle-même parfois la Fable eſt évidente ;
Le ſens en ſaute aux yeux, & l'art
Défend alors qu'on le commente.
J'obſerve ici cette regle prudente.
Qui n'entendra pas mon Renard ?

Un Renard, grand Docteur; mais déja chargé
d'âge,
Ne pouvant plus comme autrefois,
Aſſieger les oiſeaux, ni chercher loin ſes droits,
De la ruſe eſſaia l'uſage.
Il ſe mit à prêcher, dit-on,
Contre la guerre injuſte & l'appetit glouton.
Outre une morale ſi belle,
Il avoit forte voix, geſte libre & bon ton,
L'air humble & grand dehors de zele;
Pere Renard ſe fit bien-tôt un nom.
On dit que le Lion eut deſir de l'entendre;
Pere Renard refuſa cet honneur.
Il avoit ſes raiſons, & qu'il ſçut faire prendre
Pour crainte de s'enfler le cœur.
Outardes, Poules & mainte Oie
S'en venoient en foule au Sermon;
On n'apprehendoit point de devenir ſa proie;
Son texte raſſuroit tout l'auditoire oiſon.
Malheur, s'écrioit-il, à l'animal vorace!
Quoi, ſans tuer ne peut-on ſe nourrir?

Nous avons tant de biens que le Ciel de ſa grace
Dans les campagnes fait fleurir,
Et ſur les rameaux fait meurir;
Vivons d'herbe & de fruits; que faut-il autre choſe?
Tout ce qui vit, Meſſieurs, doit être reſpecté.
Nous en dirons plus d'une cauſe:
Injuſtice *primo*; *ſecundo* cruauté;
Mais cruauté qui nous expoſe
A manger nos parens; oui, nos parens, Meſſieurs:
Car apprenez que par metempſicoſe,
(Ecoutez bien chers Auditeurs)
Après que dans un corps l'ame a fait quelque pauſe,
Elle paſſe en un autre, & là ne ſe repoſe
Que pour paſſer encor ailleurs.
Vous voiez bien que le Loup ſanguinaire
En mangeant un Mouton, peut bien manger ſon pere;
Que moi Renard, ſi j'allois eſcroquer
Quelque Poule ou bien quelque Outarde,
Je m'expoſerois à croquer
Ma pauvre mere la Renarde.
Plûtôt mourir cent fois! ah! que le Ciel m'en garde.

C'eſt ainſi que s'eſtomaquoit
* Le Pithagore à longue queue :
Ses exclamations s'entendoient d'une lieue,
Et ſon zele le ſuffoquoit.
Le Sermon achevé, tout l'Auditoire en joie
En le louant ſe retiroit :
Mais pour le conſulter, quelque Poule ou quelque Oie
Avec le caſard demeuroit.
Pour ſa colation il vous croquoit la proie ;
Bienheureuſe qui s'en tiroit !

* Pithagore enſeignoit la Metempſicoſe, & ne mangeoit que des fruits & des legumes.



FABLE QUATRIESME.



Le Chien & le Chat.

RAgotin, chien picard & ſentant le terroir,
Fidele & bien la meilleure ame
Que dans ſon eſpece on pût voir,
Hôte d'une maiſon, ne s'y faiſoit valoir
Que par ſes ſoins zelez pour Monſieur, pour Madame,
Pour enfans, valets, tout le train:
Jamais chien ne fut plus humain.

Vous l'euſſiez vû careſſer ſa maîtreſſe,
Faire cent tours pour l'éguaier ;
Prendre ſa part de joie ou de triſteſſe,
Selon qu'il la voioit ou rire ou larmoier ;
D'une lieue annoncer ſon maître ;
Pour le ſervir appeler tous ſes gens ;
Careſſer ſes amis, de loin les reconnoître ;
Patte flatteuſe & point de dents.
Quelquefois dans un petit coche,
De traîner les enfans il faiſoit ſon devoir ;
Il eſcortoit Catos quand elle alloit le ſoir ;
Pour le cuiſinier même il étoit tournebroche ;
Il étoit tout : auſſi dans le logis
Ne comptoit-il que des amis :
J'en excepte un Matou dont il tira l'oreille
Un jour en diſputant un os.
Tu peux t'attendre à pis qu'à la pareille,
Lui dit alors le Chat, l'œil en feu, le cœur gros.
Le Chien ne prend garde au propos,
Ni n'en gruge moins bien, ni moins bien n'en ſommeille.
Mais cependant le traître de Matou

Meditant jour & nuit par où
Il pourroit en tirer vengeance,
Le trouve enfin : tout vient quand on y penſe.
La maîtreſſe avoit un Serin,
Qui la charmoit de ſon ramage ;
Le ſcelerat un beau matin
Incognito s'en va rompre la cage ;
Etrangle le muſicien,
Et tout rongé le porte à la loge du Chien.
Or, je vous laiſſe à juger le vacarme
Que la maîtreſſe fit ſe trouvant ſans Serin.
Tout le logis eſt en allarme ;
On court, on cherche ; on trouve enfin
Le vrai corps du delit auprés de Ragotin.
Ah ! le perfide ! Il faut qu'il meure ;
Point de pardon pour cet ingrat.
Vîte ; qu'on me l'aſſomme. On obéït ſur l'heure ;
En le frappant chacun le pleure :
Mais l'amitié n'alla qu'à ſoupçonner le Chat,
Et pas plus loin : du Chien nul ne prit la defenſe ;
Et pour toute reconnoiſſance,
C'eſt dommage, dit-on ; mais qu'y faire ? il eſt mort.

Un ennemi nuit plus que cent amis ne ſervent;
Qu'à jamais les Dieux m'en preſervent.
La Haine veille, & l'Amitié s'endort.



FABLE CINQUIESME.


Gillot. fecit.

Homere & le Sourd.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE NOAILLES.

NOailles, toi qui fais le métier de Heros,
Comme on le ſçavoit faire à Rome & dans l'Attique,
Qui connois l'uſage Heroïque
De l'action & du repos;
Moderne Scipion, propre à faire un Terence,
Qui même dans les champs de Mars,

Entretenois intelligence
Avec les nourriçons des Arts;
Couvert des lauriers dont Bellone
T'a couronné plus d'une fois,
Juge de ceux que je moissonne
Par mes poëtiques exploits.
Un arbitre éclairé mal aisément se trouve;
Tout lecteur ne m'est pas un juge competent.
Dans ce siecle hardi (quelquefois je l'éprouve)
Soit que l'on blâme ou qu'on approuve,
On decide plus qu'on n'entend.

Le Chantre d'Achile & des Rats,
Guindé sur des tréteaux dans une grande place,
Recitoit à la populace
Les sotises des Dieux & les sanglants combats.
Il avoit là son tableau, sa baguette;
Montroit tous ses Heros, les nommoit par leur nom:
Celui-ci, c'est Ajax; cet autre, Agamemnon;
Puis il chantoit leurs faits; la Scene étoit complete,
Tout en étoit jusques au violon.
Le peuple oisif autour de lui s'empresse;

De ſes mots compoſez admire le beau ſon;
Chacun faiſoit voler le mouchoir & la piece;
Le Chantre renvoioit & mouchoir & chanſon.
On ſonne là-deſſus le marché du poiſſon.
Tout deſerte; il reſte un ſeul homme.
Homere court à lui, le nomme
Favori d'Apollon; l'embraſſe tendrement.
Au poiſſon, lui dit-il, tout court avidement;
L'heure du marché ſonne; au diable qui demeure!
L'auditeur étoit ſourd: que dites-vous de l'heure?
Le marché ſonne en vain, dit le Chantre en criant.
Il ſonne? Adieu, dit l'autre; en vous remerciant.
Du grand effet de nos ouvrages
Nous nous applaudiſſons toûjours.
De tels & tels nous vantons les ſuffrages;
Et ſouvent tels & tels ſont ſourds.



FABLE SIXIESME.



La Vertu, le Talent, & la Reputation.

VErtu, Talent & Reputation
Alloient faire enſemble un voiage.
Ils étoient bons amis, & l'étroit parentage
N'alteroit point leur union.
Quoique nous faſſions même route,
Dit Talent, il peut arriver
Qu'on s'égare. On le peut ſans doute,
Dit Vertu; dans ce cas comment nous retrouver?

Reputation dit : Il faut donc que d'avance
  Vous me donniez des ſignes aſſûrez,
Qui, ſi je vous perdois, me donnent connoiſſance
A peu près pour le moins, des lieux où vous ſerez.
  Soit, dit Talent. Partout où vous verrez
Du progrès dans les arts, du goût dans les ouvrages,
   Proſe ou Vers marquez au bon coin,
Tableaux riants, Sculpture enlevant les ſuffrages,
  Cherchez-moi là ; je ne ſerai pas loin.
Moi, dit Vertu, je ſerai moins facile
   A retrouver, ſi l'on me perd.
Il ne faudra pas trop me chercher à la Ville ;
Je ſerai bien plûtôt cachée en un deſert.
  Mais cependant, où vous verrez paroître
Des riches bien-faiſans par le pauvre attendris,
Des amis empreſſez faiſant gloire de l'être
  Pour des amis que le ſort a proſcripts,
De fideles époux, des juges équitables,
Des Miniſtres zelez, des vainqueurs raiſonnables,
Aimant le bien public & n'aimant que cela,
   Demandez-moi ; je ſerai là.
   Fort bien ; je ne puis m'y méprendre,

Répartit Reputation :
A mon égard, il n'eſt qu'une précaution
Que je vous conſeille de prendre.
Gardez-moi bien ; aïez attention
A ne me point perdre de vue.
Pour peu que vous m'euſſiez perdue,
Tous ſignes ſeroient ſuperflus :
Qui me perd une fois, ne me retrouve plus.



FABLE SEPTIESME.



Les Graces.

LES Graces, bonnes ſœurs, goûtoient les ſentimens
De l'amitié la plus unie.
L'émulation d'agremens
Entr'elles un beau jour, ſema la zizanie.
Chacune prétendit qu'elle plaiſoit le plus;
Qu'à ſes yeux ſeuls les cœurs rendoient les armes,

Et que pour lui prêter des charmes,
Elle suffisoit à Venus.
Je n'en veux d'autre Juge qu'elle,
Dit alors Euphrosine avec un ris jaloux.
Soûmettons-lui nos droits ; qu'elle nomme entre nous
La plus aimable & la plus belle :
Mais promettez mes sœurs de souscrire à l'Arrêt.
Souscrivez-y vous-même, s'il vous plaît,
Lui répondit Thalie effarouchée
De la voir trop compter sur le gain du procès :
J'en vois d'ici la plus fâchée.
Allons, dit Aglaé ; voions-en le succès.
On avertit Venus de ce nouveau caprice.
La Deesse s'assit en son lit de justice,
S'embellissant encor du plaisir de songer
Qu'autrefois en même querelle
Elle s'étoit fait ajuger
La pomme due à la plus belle.
Les Graces paroissant devant ce Tribunal,
S'inquietent du soin de plaire :
Mais ce soin gâta leur affaire ;

Tout

Tout leur art leur tournoit à mal.
L'une fait la grimace en resserrant sa bouche;
L'autre altere ses traits en faisant voir ses dents.
L'autre tournoit ses yeux de tant de sens
Qu'elle en devenoit presque louche.
Qu'est-ceci, dit Venus? Où sont donc vos appas?
Est-ce donc vous qui marchiez sur mes traces?
Allez, allez; finissez vos debats,
Si vous voulez redevenir les Graces;
Et pour plaire, n'y songez pas.
N'y point songer; c'est trop. Eh bien, n'y songez guere.
Je soûtiens sans exception,
Qu'on déplaît, dès qu'on veut trop plaire.
Nul Agrément n'est né de l'Affectation.



FABLE HUITIESME.



Le Renard & le Lion.

L'Homme, ſans doute, envers l'homme ſon frere,
Eſt tenu de ſincerité :
Mais il faut ſouvent, pour bien faire,
Aſſaiſonner la verité.
Si le vrai prend dans nôtre bouche,
Le ton imperieux, l'air hautain de leçon,
L'amour propre s'en effarouche,

Il faut l'apprivoiſer par un peu de façon.
Il faut par un humble artifice,
L'aider lui-même à ſe perſuader.
Si vous voulez faire aimer la Juſtice,
Inſpirez-là plûtôt que de la commander.
Les Rois ſurtout veulent qu'on les menage ;
On doit les manier avec dexterité.
Sans cet art, l'avis le plus ſage
Leur paroît une atteinte à leur autorité.
Fade flateur, pedant ſevere,
Le meilleur des deux ne vaut rien.
Qui ſçait corriger ſans déplaire
Eſt au but ; qu'il s'y tienne bien.
Ces égards nous ſont dûs à tous tant que nous ſommes ;
Car tout amour propre a ſes droits.
Il faut menager tous les hommes :
En fait d'orgueil tous les hommes ſont Rois.



Un Renard pourſuivi, faute d'un autre azile,
S'étoit ſauvé dans l'antre d'un Lion.
Le Chaſſeur l'y laiſſa ſans plus d'ambition ;

Violer la franchiſe eût été difficile.
Mais le Renard épouvanté
Ne compta guere alors ſur l'hoſpitalité.
Çà, dit le Monarque farouche,
Sois le bien arrivé; tu ſeras de ma bouche.
A quelle ſauſſe eſt-tu meilleur? dis-moi.
Je n'en ſçais rien, dit le Renard au Roi;
Mais, Sire, ce diſcours & ce regard ſevere
Me rappellent mon pauvre pere.
J'en pleure encor, quand je penſe à ſa fin.
Un Lapin fugitif lui demandoit azile;
Mais mon pere trouva la priere incivile;
Et pouſſé par le Diable, il mangea le Lapin.
Le Lapin en mourant, reclama la colere
De Jupiter Hoſpitalier;
Et ſur le champ mon pauvre pere
Fut enfumé dans ſon terrier.
Le Lion s'en émût: & ſoit crainte, ſoit honte,
Soit pitié du Renard, ſa faim ſe ralentit.
Va t'en, dit-il, avec ton conte,
Tu m'as fait paſſer l'appetit.

FABLE NEUVIESME.



La Baleine, & l'Ameriquain.

SA Majesté Dame Baleine
Sous ſon ample épaiſſeur faiſant trembler les mers,
Croiſoit la côte Ameriquaine.
Elle occupe un arpent de la liquide plaine,
Et ſes cris mugiſſans épouvantent les airs.
Quelle eſt ma grandeur, diſoit-elle !
Les habitans des mers me ſont aſſujetis.

Soit crainte, ſoit amour, mon peuple m'eſt fidele;
Je le mange à mon choix, ſans trouver un rebele;
Je vais de pair avec Thetis.
Contentez-vous, Meſſieurs les hommes,
D'oſer porter la guerre aux autres animaux.
Si vous êtes leurs Rois, apprenez que nous ſommes
Vos Souverains, vous, nos Vaſſaux.
Dame Baleine ainſi, de bravade en bravade,
Continuoit ſa promenade.
Un Celadon Ameriquain
Sur le rivage alors pourſuivoit ſon Aſtrée;
Il vouloit l'attendrir; helas! c'étoit en vain;
La belle pour tout prix de s'en voir adorée,
Ne lui rendoit que froideur, que dedain.
Quoi! dit-il; toûjours inſenſible!
A quel prix donc vous mettez-vous?
Parlez; je ferai l'impoſſible.
Soit, lui dit-elle; engageons-nous;
Mais à condition, pour vous prendre à la lettre,
Qu'à mes pieds vous allez remettre
Ce monſtre qui nous brave tous.
L'Amant reve, medite avant que de promettre;

Puis trouvant ce qu'il a cherché,
A la clauſe, dit-il, il faut bien ſe ſoûmettre;
Allons, c'eſt vous avoir encor à grand marché.
Il ſe munit de ſa maſſue,
De deux tampons de bois; & voilà l'homme à l'eau.
Conduit par ſon eſpoir nouveau,
De ſes deux bras nerveux il fend la mer émue,
Aborde la Baleine, & ſans civilité
Grimpe au dos de ſa Majeſté.
De ſes mugiſſemens elle fait trembler l'Onde,
Non pas l'Amant: en vain de ſes nazeaux,
Comme rapides traits, elle lance les eaux;
Il prend ſon temps le mieux du monde:
De ſa maſſuë, il enfonce un tampon
Dans un nazeau, puis l'autre; il vous la coule à fond:
Elle étouffe, & ſur le rivage
Nôtre nouveau Bellerophon*,
Revient triomphant à la nage.
Les flots ſecondant ſon ardeur,
Pouſſent le monſtre mort ſur les pas du vainqueur.
C'eſt ainſi que perit la premiere Baleine;

* Bellerophon tua la Chimere.

Sa rodomontade fut vaine.
Le plus fort a ſon foible. Encore un autre point.
Les paſſions font tout en tous tant que nous ſommes;
Reglons-les ſeulement; ne les étouffons point;
Elles ont tout appris aux hommes.



FABLE

FABLE DIXIESME.



Les Abeilles.

IL est bon d'uſer de clemence :
C'eſt le plus beau fleuron de la toute-puiſ-
ſance.
Dieux de la terre, aimez à pardonner ;
Et ne foudroiez pas, s'il ſuffit de tonner.
Mais que vôtre bonté jamais ne ſe permette
D'ôter à la malice un ſalutaire effroi ;
Rarement convient-il que le Prince ſe mette

Entre le coupable & la Loi.
Souvent la clemence indiſcrete
Eſt le malheur du peuple & la honte du Roi.
C'eſt par pitié qu'il faut être ſevere.
Qui punit bien a bien moins à punir.
Pour le preſent humeur trop debonnaire
Eſt cruauté pour l'avenir.

Muſcan, Roi d'un peuple d'Abeilles,
Surnommé Grand pour ſes merveilles,
Fit dans tout ſon Etat publier un Edit.
Maint motif élegamment dit
Preparoit la défenſe expreſſe
Qu'il faiſoit à toute l'eſpece
De toucher deſormais aux fleurs de mauvais goût;
Attendu que le miel n'en valoit rien du tout.
Enjoint à ſes portiers de refuſer la porte
A tout contrevenant que l'odeur trahiroit.
La defenſe eſt de droit étroit;
Point de grace en aucune ſorte.
Fait en nôtre Louvre emmielé,
Tel an, tel jour depuis nôtre ſéance au Trône;

Et du grand ſceau de cire jaune
Le tout ſcellé, contreſcellé.
Le peuple ainſi lié par la Loi Souveraine,
Choiſiſſoit bien ſes mets; ne touchoit qu'au jaſmin,
A l'œillet, à la marjolaine;
Dinoit le plus ſouvent de roſes & de thin.
Vous les euſſiez vûs tous ſavourer les fleuretes
Dont les jardins ſont parfumez;
Puis dans leurs utiles retraites
Ils revenoient tout embaumez.
Un jour pourtant une Abeille imprudente,
Favorite du Prince & preſque en droit d'errer,
Aiant fait ſon repas d'une mauvaiſe plante,
Se preſente à la ruche, & l'on vient la flairer.
Vous ne ſentez pas bon. Qu'importe que je ſente?
L'ordre n'eſt pas pour moi, dit la contrevenante.
Les portiers là-deſſus la laiſſerent rentrer:
Mais le Prince en faiſant ſa ronde,
Sentit l'odeur coupable; il appelle ſon monde;
Sur ſon Trône de cire il s'aſſied gravement;
Il interroge, il peſe; & puis l'affaire inſtruite,
Muſcan condamne également

Les portiers & la favorite.
Ah ! Sire, s'ecria le peuple d'une voix,
Pardonnez-leur du moins pour la premiere fois.
Non, je n'accorde point vôtre aveugle demande,
Leur dit Muſcan; ſçachez qu'un Roi
Doit être eſclave de ſa Loi ;
Et qu'il doit obéïr à tout ce qu'il commande.
Ma rigueur eſt clemence, & de l'impunité
Prévient les ſuites redoutables.
Combien aurois-je un jour à punir de coupables
Que je ſauve aujourd'hui par ma ſeverité !



FABLE ONZIESME.



Le Rat tenant table.

IL étoit un grenier vaſte depoſitaire
Des riches treſors de Cerès.
Un Rat habitoit tout auprès,
Qui s'en crut le proprietaire.
Il avoit fait un trou, d'où quand bon lui ſembloit,
Il entroit dans ſon heritage.
C'étoit peu d'y manger; le prodigue aſſembloit
Les Rats de tout le voiſinage.

Il y tenoit table ouverte en Seigneur,
Où ſelon l'ordre, tout dineur
Paioit ſon écot de louange.
Eſt toûjours bien fêté celui chez qui l'on mange.
Le bon Rat comptoit donc ſes amis par ſes doigts;
Car il prenoit pour ſiens les amis de ſa table;
Chacun l'avoit juré cent fois;
Voudroient-ils lui mentir? Cela n'eſt pas croiable.
Mais cependant l'autre maître du grain,
Voiant que ces Meſſieurs le menoient trop bon train,
Se reſolut de le changer de place.
Le Grenier fut vuidé du ſoir au lendemain.
Voilà mon Rat à la beſace.
Heureuſement, dit-il, j'ai fait de bons amis.
Tout plein de cet eſpoir, chez eux il ſe tranſporte;
Mais d'aucun il ne fut admis;
Par tout on lui ferma la porte.
Un ſeul Rat, bon voiſin, qu'il ne connut qu'alors,
Ouvrit la ſienne, & le reçut en frere.
J'ai mepriſé, dit-il, ton luxe & tes tréſors;
Mais je reſpecte ta miſere.
Sois mon hôte; j'ai peu; ce peu nous ſuffira.

Je m'en fie à ma temperance :
Mais inſenſé qui ſe fiera
A tout ami qu'ameine l'Abondance !
Il ne vient qu'avec elle ; avec elle il fuira.



FABLE DOUZIESME.



L'Enfant ſans ſexe.

IL nâquit un enfant ſans ſexe ni demi,
Contraire de l'hermaphrodite.
Beautés, à cela près, & des Graces parmi,
Pronoſtiquoient en lui le plus rare merite.
Sur l'étonnante nouveauté
Plus d'un Oracle eſt conſulté:
Le cas vaut bien qu'Apollon y réponde.
Il dit donc que l'Enfant croîtroit

Sans

Sans ſexe & tel qu'il vint au monde ;
Mais qu'à vingt ans il choiſiroit
D'être homme, ou femme, ou rien, enfin ce qu'il voudroit.
L'Enfant croît ; il eſt grand ; ſon eſprit, ſa prudence
Lui font bien-tôt une foule d'amis.
Tout ſexe l'aime ; à tous ſecrets admis,
Dans ſon ſein pleut la confidence.
Sur tout des tendres cœurs Avocat conſultant,
En juge neutre il les entend ;
Regle au plus juſte chaque affaire ;
Conſeille, accommode les gens ;
Et ſans exiger d'Honoraire,
Arbitre entr'eux les frais & les dépens.
Pendant ſon exercice, il ne reçoit que plaintes,
Ne voit dans les cœurs des amans
Que caprices, qu'emportemens,
Qu'impatiens tranſports & devorantes craintes :
Les biens ſeulement en deſirs ;
Chagrins réels ſous l'ombre des plaiſirs.
Le temps qui va ſon train amena la journée
Où le conſultant doit opter.

Il marche en pompe au Temple où doit s'executer
De l'infaillible Dieu la parole donnée.
Les hommes pour leurs interêts
Le prioient de devenir femme.
Il en avoit déja tous les attraits:
A quelque bagatelle près,
Le Ciel l'avoit designé Dame.
L'autre sexe de son côté
Le supplioit d'être homme; & pourquoi? pour lui plaire;
Et puis encor, de peur que sa beauté
Ne leur enlevât tout: chacun sçait son affaire.
L'Anonime entre au Temple, & le Peuple à l'entour
Prête au choix qu'il va faire une oreille perplexe.
Dieux, laissez-moi, dit-il, tel que je vins au jour.
L'amitié me suffit. En me donnant un sexe,
Ne m'exposez point à l'amour.
Cette priere fut sage autant qu'imprevûë.
Les sexes sont sans doute établis à propos:
Mais en cela la Nature eut en vûë
Ses interêts plus que nôtre repos.

FABLE TREIZIESME.



L'Horoſcope du Lion.

LEs grands ſont friands d'Horoſcope;
Ils penſent que leur ſort eſt écrit dans les
Cieux,
Et que rien de nouveau ne s'offre au teleſcope,
Qu'ils ne s'en trouvent pis ou mieux.
Soleil, etoiles & planetes,
Tout parle d'eux. Petits, n'allons pas nous troubler
Du noir préſage des cometes;

Les Princes ont l'orgueil d'en vouloir ſeuls trembler.

Un Lion Souverain d'Affrique
Voulut un jour ſçavoir ſon avenir.
Sa Cour ne lui pouvoit fournir
Aucun maître en cette rubrique.
De certain Aſtrologue un ſinge domeſtique
Promet la choſe, & part pour la tenir.
A tout hazard il vole un papier à ſon maître;
C'eſt un Horoſcope; il ſuffit.
Il l'apporte au Lion; on le prend, on le lit.
Que croiez-vous que le Lion doive être?
Eſclave, & puis comedien.
L'auriez-vous deviné? Quoi, traître, oſes-tu bien
M'annoncer ce deſtin, dit le Prince au Prophete?
Tu n'es qu'un ignorant. Sire, je le ſouhaite,
Dit le Singe tremblant. Mais toi,
Sçais-tu ton ſort, reprit le Roi?
Voions; dirois-tu bien ce qu'il te reſte à vivre?
La griffe étoit ouverte & le Singe à genoux:
Sire, dit-il, j'ai lû dans le celeſte livre
Que je devois mourir au même inſtant que vous.

Ce tour adroit repara l'imprudence.
Le Lion ſuperſtitieux
Ferma la griffe & retint ſa vengeance.
L'Amour propre fit encor mieux ;
Il baptiſa ſa crainte de clemence.
Nos actions parfois ont un air de vertus :
Qu'on les creuſe ; c'eſt vice ou foibleſſe, & rien plus.

Que deviendra la Prophetie ?
Ecoutez. Le Lion arrêté dans des rets
Eſt pris, enchaîné, puis aprés
Apprivoiſé : Son maître en veut gagner ſa vie.
Ils partent. Avec eux nôtre Singe devin
Part auſſi, bien inſtruit des tours de Fagotin.
Par les foires on les promene ;
Par tout nos deux Acteurs établiſſent leur Scene ;
L'un ſerieux, l'autre badin ;
C'eſt Lelio, c'eſt Arlequin :
Un ſeul de ces deux en vaut quatre.
Le monde court en foule à ce nouveau theâtre,
Chacun les voulut voir. Or le jeu du Lion,
Etoit de ne le plus paroître,

D'être doux, complaisant & docile à son maître;
Il jouoit la soumission.
De sa queue il lui faisoit feste;
De sa patte le caressoit;
Souffroit que dans sa gueule il enfonçât la tête;
Le spectateur en fremissoit.
Le Singe d'autre part fait sur son camarade
Cent jolis tours, mainte gambade;
Monte à cheval sur lui, le mene à son desir:
Le spectacle à la fois faisoit peur & plaisir.
Dom Bertrand applaudi, pour l'être davantage,
S'avise un jour d'un tour de son mêtier;
Et pour imiter l'homme, osant trop se fier
A la docilité de l'animal sauvage,
Va dans la gueule du Lion
Fourer sa tête. Une telle action
Surprend le Lion & l'irrite:
Il redevient feroce, & sans attention
A sa mort autrefois prédite,
Il étrangla Bertrand pour l'indiscretion.
Mais punissant la faute, il en fit une extrême;
Du collier de Bertrand il s'étrangla lui-même.

C'eſt ainſi qu'on vit s'achever
Le deſtin du Lion, prononcé pour un homme :
Juſqu'au tour dont le Singe uſa pour ſe ſauver,
Tout s'accomplit, tout ſe conſomme.
Qu'après cela l'on prenne le parti
D'un art aveugle & qui n'a point de guide :
Maître Hazard s'eſt par fois diverti
A le juſtifier : mais quoiqu'il en decide,
L'Aſtrologue a toûjours menti.



FABLE QUATORZIESME.



Le Preſent & l'Avenir.

AUtrefois deux Marchands de nouvelle fabrique,
Seigneur Preſent & Seigneur Avenir,
Chez les Mortels vinrent ouvrir boutique.
C'eſt une epoque à retenir.
Ils ſe logent l'un près de l'autre ;
Preſent dans un lieu fort étroit ;
Avenir en grand air. L'un naïf, l'autre adroit,

Crioient à tous paſſans : Meſſieurs, voiez du nôtre.
Preſent avoit beau dire : arreſtez, alte-là ;
R egardez-moi bien ; me voilà :
Oüi je ſuis le Preſent ; venez ; j'ai vôtre affaire ;
C'eſt ici qu'eſt vôtre vrai bien.
Mon voiſin vous appelle. Helas ! qu'iriez-vous faire ?
Il promettra beaucoup ; & ne donnera rien.
Avenir près de là, ſur un Theâtre vaſte,
Où brilloit l'adreſſe & le faſte,
Icy, Meſſieurs, s'écrioit-il ;
C'eſt moi qui de vos jours ai debrouillé le fil ;
Je prédis tout ce qui doit être,
Et plus encor. J'ai de tout ; deſirez.
Quel bien voulez-vous voir paroître ?
Vous n'avez qu'à dire : Montrez.
Je conſole d'un mal ; je fais mieux, & d'avance
A ſa place je mets un bien.
C'eſt moi ſeul qui vends l'eſperance ;
Que dis-je ? je la vends : Je la donne pour rien.
Prenez, Meſſieurs ; voilà des tréſors, de la gloire,
Des plaiſirs purs ; jamais les avez-vous goûtez ?
Non ; patience ; il faut m'en croire ;

Il vous en vient, & des mieux aprêtez.
Mais voulez-vous encor une preuve meilleure
De mon habileté, de mes droits abſolus?
Preſent vous étourdit de ſes cris ſuperflus:
Vous l'allez voir diſparoître ſur l'heure;
Tenez: vous le voiez; vous ne le voiez plus.
Prodige! il diſparut pour tous tant que nous ſommes;
Et le fourbe Avenir amuſa ſeul les hommes.



FABLE QUINZIESME.



Le Berger & les Echos.

ON nous croiroit gens à reflexions :
Mais nous diſons beaucoup & nous ne penſons gueres :
Bien rarement de nos deciſions
Sommes-nous les proprietaires.
Nous repetons de bouche ou par écrit,
Ce que d'autres ont dit & ſouvent après d'autres.
Pure Memoire erigée en eſprit ;

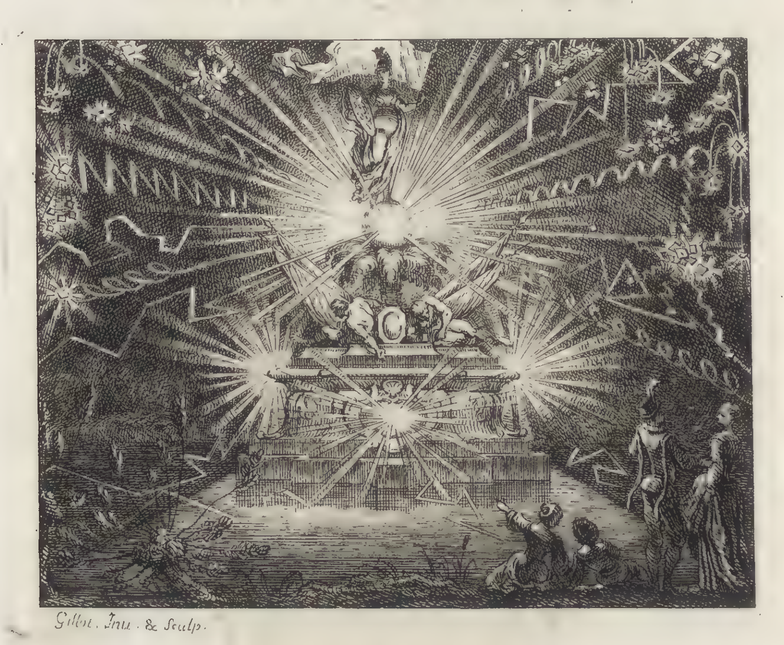
Jugemens étrangers que nous donnons pour nôtres.
Un ſeul homme a jugé : bien-tôt mille jaſeurs
Adoptent ſon avis comme Loi ſouveraine ;
Et ce torrent de rediſeurs
Groſſit ſi fort qu'il nous entraîne.
C'eſt trop s'abandonner à la pluralité,
Race imbecille que nous ſommes.
Ce n'eſt pas là que gît la vraie autorité.
Pour garants de la verité,
Comptons les raiſons, non les hommes.

Nommé par ſon hameau pour decider d'un prix,
Titire en un vallon bordé de mainte roche,
Rêvoit ſeul, meditoit un Arreſt ſans reproche.
Ciel, daigne m'inſtruire, & me dis
Lequel chante le mieux de Silvandre ou d'Atis,
S'écrioit-il. L'Echo de proche en proche,
Cent fois repete, Atis. Atis chante le mieux !
Dit le berger ſurpris. Les Echos de redire,
Le mieux, le mieux, le mieux. C'eſt aſſez, dit Titire ;
Ce ſuffrage eſt victorieux.
Il retourne au hameau. Ça, dit-il, je puis rendre

Entre nos deux rivaux un jugement certain.
Atis chante mieux que Silvandre ;
Tout le dit d'une voix dans le vallon prochain.
Nous decidons ainsi, credules que nous sommes.
Que d'Echos comptez pour des hommes !



FABLE SEIZIESME.



Les Poissons & le Feu d'Artifice.

SUr la riviere, à la fin d'un beau jour,
On tiroit un feu d'Artifice.
C'eſt en vain que la Nuit croit regner à ſon tour,
Du Soleil endormi Vulcain faiſoit l'office;
Mille jeux de ſon art, malgré Phœbus abſent,
Firent voir le jour renaiſſant.
Au bruit ſoudain, tout le peuple aquatique
S'effraie au fonds de ſon manoir;

L'air tonnant, embrazé, trouble la republique;
Ils n'oſoient entendre ni voir.
Malgré cette premiere tranſe,
L'onde les raſſuroit un peu;
Car, où ſeroit la vraiſemblance
Que le monde Poiſſon dût perir par le feu?
Ils ne ſont pas long-temps à le trouver poſſible.
La vraiſemblance arrive; & mille ſerpenteaux,
Vrais foudres à leurs yeux, perçant le ſein des eaux,
Leur porte de la mort la menace terrible.
Ah! S'écrierent-ils, le monde va finir;
Chacun déja ſonge à ſa conſcience.
Nous le meritons bien; le Ciel veut nous punir,
Dit un Brochet: perfide engeance,
Sans ceſſe ici nous nous mangeons;
Moi, mes enfans; vous, les goujons;
Et les goujons quelqu'autre eſpece.
Malheur aux plus petits! c'eſt le dîné des gros.
J'en dis ma coulpe, & le remords m'en preſſe;
Nous avons allumé les celeſtes carreaux.
Retire ta main vengereſſe,
Jupiter; fai-nous grace, & nous te promettons

De n'être plus inhumains ni gloutons.
Le feu cessa pendant la repentance ;
La peur s'évanouït & l'appetit revint.
Chacun alors ne se souvint
Que d'aller chercher sa pitance.
Leur vœu d'humanité souffrit bien du dechet.
Le Brochet penitent déjeuna d'un brochet.



FABLE DIXSEPTIESME.



Le Valet & l'Ecolier.

MArtin ſervoit un Financier ;
Un jeune étudiant étoit le fils du maître;
Et le Valet & l'Ecolier
Etoient amis autant qu'on le peut être.
Parfois enſemble ils raiſonnoient :
De quoi ? des maîtres & des peres.
Sur le tapis ſans ceſſe ils les tenoient.
Les maîtres ſont de vrais Corſaires,

Disoit Martin; jamais aucun égard pour nous;
Aucune humanité : pensent-ils que nous sommes
Des chiens, & qu'eux seuls ils sont hommes?
Des travaux accablants, des menaces, des coups:
Cela nous vient plus souvent que nos gages.
Quelle maudite engeance! eh! mon pauvre Martin,
Les peres sont-ils moins sauvages?
Disoit l'Etudiant. Reprimandes sans fin,
Importune morale, ennuieux verbiages:
Fous qu'ils sont du soir au matin,
Ils voudroient nous voir toûjours sages.
Forçant nos inclinations,
Veut-on être d'épée? ils nous veulent de robe:
Quelque penchant qu'on ait, il faut qu'on s'y derobe,
Pour ceder à leurs visions.
Non, il n'est point d'espece plus mauvaise
Que l'espece de pere, insiste l'Ecolier.
Et Martin soûtenant sa these,
Pour les maîtres veut parier.
Aussi long-temps qu'ensemble ils demeurerent,
Ce fut leur unique entretien.

Mais enfin, ils ſe ſeparerent;
Chacun fit route à part. Martin acquit du bien,
D'emplois en emplois fit ſi bien
Qu'il devint Financier lui-même;
Eut des maiſons; que dis-je? eut des Palais;
Table exquiſe & d'un luxe extrême,
Grand équipage, & peuple de valets.
L'Ecolier d'autre part, herite de ſon pere;
Augmente encor ſes biens; prend femme; a des enfans;
Le temps coule; ils ſont déja grands:
Martin devenu riche, il le fit ſon compere.
Auſſi bons amis qu'autrefois,
Ils raiſonnoient encor. Quelle étoit leur matiere?
Les Valets, les enfans. O la peſante Croix,
Dit Monſieur de la Martiniere,
Car le nom de Martin étoit cru de trois doigts,
Quel fardeau que des domeſtiques!
Pareſſeux, ne craignant ni menaces, ni coups,
Voleurs, traîtres, menteurs, & médiſans iniques,
Ils mangent nôtre pain & ſe mocquent de nous.
Ah! dit le Pere de famille,

Parlez-moi des enfans ; voilà le vrai chagrin.
Ils ne valent tous rien, autant garçon que fille ;
L'une eſt une coquete, & l'autre un libertin.
Nul reſpect, nulle obéïſſance ;
Nous nous tuons pour eux ; point de reconnoiſſance.
Quand mourra-t-il ? ils attendent l'inſtant ;
Et ſe trouvent alors debaraſſez d'autant.
Ces gens euſſent mieux fait peut-être
De n'accuſer que l'homme, & non point les Etats ;
Il n'eſt bon Valet ni bon Maître,
Bon pere, ni bon fils ; mauvais dans tous les cas.
Il ſuit la paſſion, l'interêt, le caprice ;
Ne laiſſe à la Raiſon aucune autorité :
Et ſemblable à lui-même en ſa diverſité,
C'eſt toûjours égale injuſtice.



FABLE DIXHUITIESME.



Le Chasseur & les Elephans.

PArmi les animaux l'Elephant est un sage.
Il sçait philosopher, penser profondément.
En doute-t-on? Voici le témoignage
De son profond raisonnement.
Jadis certain Marchand d'yvoire,
Pour amasser de ces os precieux,
S'en alloit avant la nuit noire
Se mettre à la fust dans les lieux

Où les Elephans venoient boire.
Là, d'un arbre élevé nôtre Chasseur lançoit
Sans relâche fleche sur fleche :
Quelqu'une entre autres faisoit breche,
Et quelque Elephant trepassoit.
Quand le jour éloignoit la troupe Elephantine,
L'homme heritoit des dents du mort.
C'est sur ce gain que rouloit sa cuisine ;
Et chaque soir il tentoit même sort.
Une fois donc qu'il attendoit sa proie ;
Grand nombre d'Elephans de loin se firent voir.
Cet objet fut d'abord sa joie ;
Bien-tôt ce fut son desespoir.
Avec une clameur tonnante
Tout ce peuple Colosse accourut à l'Archer,
Environne son arbre, où saisi d'épouvante,
Il maudit mille fois ce qu'il venoit chercher.
Le chef des Elephans, d'un seul coup de sa trompe,
Met l'arbre & le Chasseur à bas ;
Prend l'homme sur son dos, le mene en grande pompe
Sur une ample colline où l'yvoire est à tas.

Tiens, lui dit-il, c'eſt nôtre cimetiere ;
Voilà des dents pour toi, pour tes voiſins :
Romps ta machine meurtriere,
Et va remplir tes magazins.
Tu ne cherchois qu'à nous détruire ;
Au lieu de te detruire auſſi,
Nous t'ôtons ſeulement l'interêt de nous nuire.
Le ſage doit tâcher de ſe vanger ainſi.



FABLE DIXNEUVIESME.



La Rave.

UN Jardinier trouvant une Rave fort grosse,
Entre les raves vrai colosse,
Dans sa surprise va songer
Qu'il en doit faire hommage au Roi de la Province.
Tout de ce pas il court offrir au Prince
Le Phénomene potager.
Sire, pardon de la licence;
Cette rave, dit-il, est crue en mon jardin;

Et

Et j'avions de vous voir ſi grande impatience
Que j'ons pris, comme on dit, l'occaſion au crin.
Je ſçavons bien que ce n'eſt pas grand choſe;
Mais je ſçavons auſſi que vôtre majeſté
En revanche a de la bonté:
Si je vous l'offrons, c'eſt à cauſe
Qu'elle vous appartient par droit de rareté:
Telle Rave, tel Roi. Dieu vous doint la ſanté.
Du bon manant telle fut la Harangue.
Le Roi prit plaiſir à ſa langue;
A ſon zele encore plus: il reçut le preſent.
Mais c'étoit peu de l'accueil complaiſant;
La Roiale magnificence
Priſa la Rave cent louïs;
Et le manant, les yeux tout éblouïs,
Retourne à ſon village étaler ſa chevance.
Eh quoi! dit ſon Seigneur ſurpris,
Paier cent louis une rave!
Vertubleu, le Prince eſt un brave.
Ma fortune eſt faite à ce prix.
Il vous monte à l'inſtant ſur un courſier d'Eſpagne,
Beau, bienfait, & qui ſur les vents

Prenoit quelquefois les devants.
Comme un rapide trait il franchit la campagne.
On arrive au Palais du Roi
A qui le Seigneur court offrir ſon palefroi.
Certes le don eſt ſuperbe ; il m'étonne,
Lui dit alors ſa majeſté :
Mais je me picque un peu de generoſité :
Qu'on m'apporte ma Rave. On l'apporte ; il la donne.
Tenez, dit-il ; ainſi que le Cheval
Dans ſon genre elle eſt des plus rares.
Il fit bien de punir le preſent deloial.
Le monde eſt plein de ces donneurs avares.



FABLE VINGTIESME.



Le Bonnet.

C'Eſt pour nôtre repos que les cœurs ſont cachez.
Jouïſſons de nôtre ignorance.
Nous ſerions tous bien empêchez,
Si l'on nous parloit comme on penſe.



Certaine Fée un jour étoit ſouris.
C'étoit la fatale journée

Où l'ordre de la destinée
Lui faisoit prendre l'habit gris.
Un Chat qui la guétoit alloit croquer la Fée.
Certain homme le vit. Soit caprice ou pitié,
Il court après le chat, lui fait manquer sa proie.
Au diable le Matou l'envoie;
Mais aussi la Souris le prit en amitié.
Le lendemain elle apparut à l'homme,
Non plus Souris, mais deesse; autant vaut.
Tu m'as sauvé le jour, commence-t-elle, il faut
Te paier du bien-fait : le mieux, c'est le plûtôt.
De Doucette, car c'est ainsi que l'on me nomme,
Cœur ingrat n'est point le defaut.
Demande donc, & souhaite à ton aise;
Je puis tout; tu n'as qu'à parler.
Eh bien, dit l'homme, qu'il vous plaise
M'ouvrir les cœurs, me reveler
Tout ce que les gens ont dans l'ame.
Soit, j'y consens, lui dit la Dame.
Tu n'a qu'à prendre ce Bonnet;
Il est Fée, & tu vas voir les gens à souhait.
Ils ne te diront plus ce qu'ils croiront te dire;

Mais bien tout ce qu'ils penſeront.
Tu les verras tels qu'ils ſeront.
Grand bien te faſſe ; adieu, je me retire.
Voilà bien-tôt nôtre Homme & ſon Bonnet
Parlant aux gens. J'en aurai le cœur net,
Se diſoit-il ; je verrai ce qu'on penſe.
C'eſt par ſa femme qu'il commence.
Le Bonnet de jouer ſon jeu.
Que je te hais, dit-elle, en embraſſant le Sire !
(Contraſte aſſez plaiſant du faire avec le dire) :
Oüi, je te hais, & non pas pour un peu ;
Sur tout depuis que j'aime Alcandre.
Ah ! que la mort tarde à me rendre
Le ſervice de t'emporter !
Pour peu qu'elle me faſſe attendre,
Je n'y pourrai plus reſiſter :
Mon amant preſſe ; il faudra bien ſe rendre :
Le tout en le flattant ; c'eſt ce qu'il faut noter.
La bonne épouſe ainſi connuë,
Le pere parle à ſes enfans.
En dépit d'eux leur bouche eſt ingenuë :
Ils attendent ſes biens qu'il garde trop long-temps.

Ainsi l'Homme au bonnet s'en va de gens en gens
Tirer des cœurs les secretes pensées;
Ne trouve en ses amis qu'ames interessées;
Ingrats & mauvais cœurs sous dehors obligeans.
Va-t-il rendre quelque visite?
En lui serrant la main, on l'appelle importun.
D'une parole qu'il a dite,
Quelqu'un veut le louer: ce quelqu'un hipocrite
Dit qu'il n'a pas le sens commun.
A chaque instant mille degoûts pour un:
Rien ne le flate; tout l'irrite:
Tant & tant, que nôtre homme excedé de chagrins,
Jette enfin son Bonnet par dessus les moulins.
Le cherche qui voudra. Quant à moi, je le quitte.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevost de Paris; Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre trés-cher

& bien amé *le Sieur de la Motte*, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer plusieurs Ouvrages de sa composition intitulez, *Oeuvres en Prose & en Vers*, & les donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Sieur DE LA MOTTE, de faire imprimer lesdites Oeuvres en Prose & en Vers, en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de dix années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lesdites Oeuvres en Prose & en Vers, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, impression en Langue Latine, Langue Grecque, Langue Hebraïque ou autrement sans le consentement par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression desdites Oeuvres en Prose & en Vers sera faite dans nôtre Royaume ; & non ailleurs, en beau papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant de les faire exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le deuxiéme jour du mois de Decembre, l'an de

grace mil ſept cens treize, & de notre regne le ſoixante onziéme. Par le Roy en ſon Conſeil. Signé, FOUQUET.

J'ay cedé le preſent Privilege au Sieur DU PUIS, *ſuivant le traité fait entre nous le ſix Decembre* 1713. *Signé*, HOUDAR DE LA MOTTE.

Regiſtré le preſent Privilege, & la ceſſion du Sieur HOUDAR DE LA MOTTE cy-contre, ſur le Livre, N°. 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, N°. 770. pag. 685. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du 13. Aouſt 1703. A Paris ce ſixiéme Decembre 1713. Signé, ROBUSTEL, Syndic.

J'ay cedé & tranſporté le Privilege de mes Fables au Sieur DU PUIS *pour en joüir en mon lieu & place, ſuivant l'accord fait entre nous. A Paris le cinq Septembre* 1718. *Signé*, HOUDAR DE LA MOTTE.

Regiſtré ſur le Regiſtre IVe de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 394. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris ce 27. Octobre 1718. Signé, DELAULNE, Syndic.

A PARIS,
De l'Imprimerie de JEAN BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur ordinaire du Roy, & de l'Académie Françoiſe.

MDCCXIX.



TABLE DES FABLES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

C

B

C

TABLE DES FABLES.

R

S

T

V

Fin de la Table.

1/28/838

